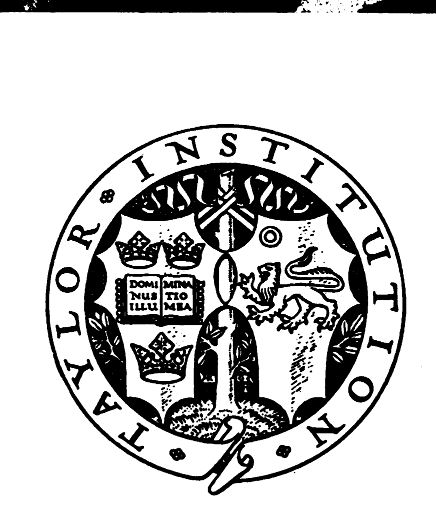
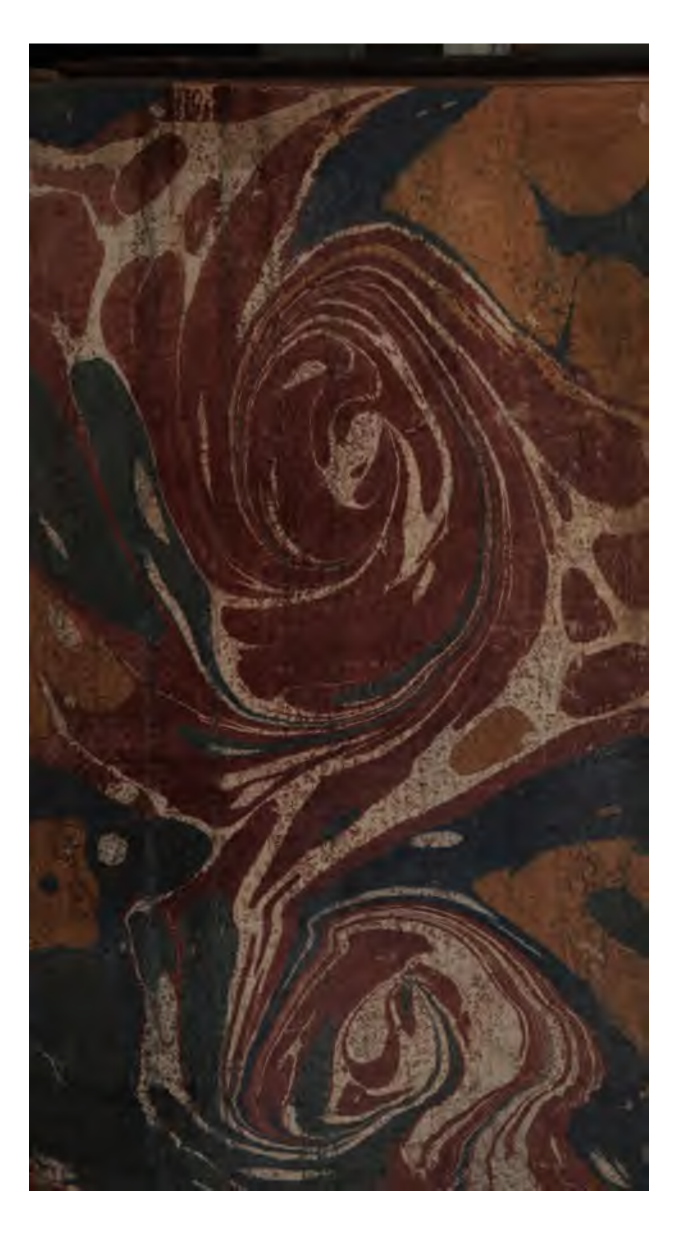



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



[par SERAN DE LA TOUR

Édition Originale

Orné d'une Vignette au titre et de 4 Vignettes en-tête,

AMUSEMENT

DE LA

RAISON.

Simul & jucunda & idonea dicere vitæ.
Horat. de arte poet.

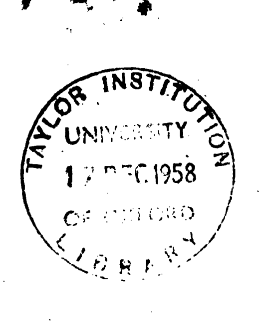


A PARIS,

Chez { DURAND, rue ſaint Jacques à ſaint Landri & au Griffon.
PISSOT fils, Quai des Auguſtins, à la Sageſſe.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1958
LIBRARY



A MONSIEUR

IS. DE. EL.

E. V. R. L.

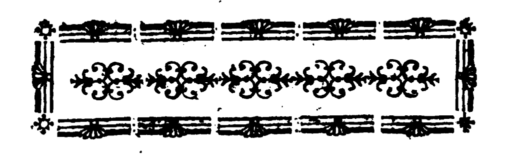
MONSIEUR,

La France vous connoît : je laisse à la France le soin de votre éloge. Que feroit à la voix générale un suffrage de plus ?

Vous prouver l'intérêt que je prens à votre amusement, vous donner une marque authentique de l'estime particulière que je vous ai vouée; voilà tout mon objet. Il est rempli, vous seul le savez, votre modestie ne sauroit se plaindre, j'ai fini. L'on ne peut rien ajouter aux sentimens dans lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur * * *



PRÉFACE.

QUEL début ! Une Préface ! Estce donc là, dira le Lecteur, l'amusement qu'on nous prépare ? Cet air d'importance ennuyeuse est-il fait pour un Ouvrage de cette espece ? L'Auteur est bien inconséquent. Il déroge à son titre avant d'avoir fait un seul pas pour le remplir. Voilà le reproche ; voici la justification.

plus frivoles. Je réponds & je finis.

L'on accorde à la sagesse timide des personnes qui croyent les caracteres dangereux, qu'ils peuvent l'être en effet. Mais si ces dangers ne leur sont pas propres, s'ils naissent évidemment d'une cause qui leur est étrangere, la peinture des hommes par des originaux tirés sur eux-mêmes cesse non-seulement d'être dangereuse, mais elle peut encore être très-utile.

Il est surprenant que les hommes confondent les objets les plus distingués. Le défaut de

justesse dans les idées produit ce désordre dans le jugement. Cet abus est peut-être moins ordinaire dans toutes les autres matieres que dans celle-ci. Rien de plus commun que de voir prendre la critique pour la satyre, & la satyre pour la critique. L'une & l'autre est cependant caractérisée par des traits si marqués, qu'avec un peu de réflexion il n'est pas possible de s'y méprendre.

La satyre renferme en même tems & la critique des mœurs, & l'abus du droit qu'une sage critique a toujours eu sur elles.

La ſeule malignité la fait naître; ſon poiſon, bien loin d'être avantageux à la ſociété, la détruit néceſſairement. A meſure qu'il ſe répand ſur les particuliers il les flétrit au moins par le ridicule, s'il ne les retranche pas entierement du commerce par la noirceur.

La liberté de la ſatyre ne ſe borne pas à déſigner par des traits ſenſibles les ſujets qu'elle attaque. Elle a trop ſouvent l'audace indécente de ſe parer des noms les plus reſpectables. Elle n'ignore pas le danger de ces ornemens qu'elle emprunte

avec ambition du ſeul zele de la * liberté, ſi on a la foibleſſe de la croire. Mais rien n'eſt ſacré pour elle que l'envie de ſe ſatisfaire. Odieuſe par cette raiſon, le Gouvernement lui a toujours impoſé un ſilence rigoureux ; heureuſe dans ſon malheur, ſi elle avoit la force de l'obſerver.

La ſaine critique des mœurs eſt bien différente. La réſerve, la circonſpection & l'indulgence, voilà les guides fideles qui l'accompagnent dans les routes

* *Malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt.* Tacit. hiſt. lib. 1°.

les plus difficiles. Pleine de compassion pour le vicieux, elle n'a de rigueur que pour le vice; elle abandonne sans regret les sujets les plus ingénieux, lorsqu'elle ne peut les embrasser avec innocence; elle tire prudemment le rideau sur des tableaux que leur beauté même rendroit dangereux s'ils étoient dévoilés: Jalouse de plaire, satisfaite d'instruire, heureuse lorsqu'elle corrige, elle fait renoncer à l'attrait de ces avantages s'il faut blesser pour les acquérir; amie de la vertu & de l'honnêteté qui sont tou-

jours ſon objet principal, elle ne les peint, tantôt par les contraires, tantôt par leurs propres beautés, que pour les faire aimer en les faiſant connoître. Si elle porte à la main un flambeau, ce n'eſt que pour les mettre dans un plus grand jour en l'approchant d'elles.

Le célebre la Bruyere a conſacré cette eſpece de morale, moins encore par la gloire qu'il y a acquiſe, que par l'utilité que les hommes en ont retirée. Les mœurs françoiſes en particulier ont peut-être plus d'obligation au pinceau de ce grand

Peintre, qu'au zele des plus fameux Orateurs Chrétiens. C'eſt ainſi qu'il commence ſes mœurs du ſiecle. » Je rends » au Public ce qu'il m'a prêté. » J'ai emprunté de lui la matie- » re de cet ouvrage ; il eſt juſ- » te que l'ayant achevé avec » toute l'attention pour la véri- » té dont je ſuis capable, & » qu'il mérite de moi, je lui en » faſſe la reſtitution. Il peut re- » garder avec loiſir ce portrait » que j'ai fait de lui après nature, » & s'il ſe connoît quelqu'un » des défauts que je touche, s'en » corriger. C'eſt l'unique fin que

» l'on doit se proposer en écri-
» vant, & le succès aussi que
» l'on doit moins se promettre.
» Mais comme les hommes ne
» se dégoûtent point du vice, il
» ne faut pas aussi se lasser de le
» leur reprocher. Ils seroient
» peut-être pires, s'ils venoient
» à manquer de censeurs & de
» critiques ; c'est ce qui fait que
» l'on prêche & que l'on écrit.

Un autre genre de critique a toujours été en usage chez les peuples qui ont cultivé les Lettres avec un éclat plus vif. Un intérêt suivi le conduit insensiblement à toute la force du

pathétique. C'eſt un vaſte miroir où chacun peut reconnoître ſes défauts & ſes vices. Si la mode en introduit quelqu'un, ſoit à la Ville, ſoit à la Cour, du ſein domeſtique des particuliers, des Palais même des Grands, il paſſe avec rapidité ſur la ſcene. Plus l'amour propre eſt ingénieux à le déguiſer, plus la comédie employe d'art à le démaſquer.

D'où dépend le premier mérite de cet Ouvrage? De la reſſemblance des copies avec les originaux. Les portraits n'ont de perfection qu'autant qu'ils

mettent leurs objets dans un point de vûe ſi ſenſible, que chacun puiſſe ou le ſaiſir, ou du moins le preſſentir au premier coup d'œil. Ces images parlantes dont le génie fécond de Moliere ſut inventer, conduire & animer l'ordonnance avec tant de graces & tant de feu, en ont fait l'auteur de toutes les nations. Il eſt peu de langue en Europe qui ne ſe le ſoit approprié par une traduction fidele.

Notre ſiecle offrira à la poſtérité des imitateurs dignes de ce grand modele du théatre.

L'Eſprit fort qui veut à quelque prix que ce ſoit ſe ménager la liberté de ſe réjoüir aux dépens du Public, ſans donner la moindre priſe ſur ſa conduite, qui s'eſt toujours ſoulevé contre les engagemens les plus heureux & les plus indiſpenſables dans l'ordre civil, qui rougiroit, s'il en étoit cru, de ſe ſoumettre à l'empire de Vénus-même, ce libertin décidé qui croit n'être que libre, cet homme aſſez commun parmi nous, a paru ſur notre théâtre dans le Philoſophe marié avec ce ſuccès rare ſi familier à ſon Auteur.

Cette autre maxime également accréditée & dangereuse qui fait une loi honteuse & cruelle de rougir de la tendresse que l'on a voüée aux objets les plus capables de l'inspirer, qui fait craindre presqu'autant que la perte de l'honneur, de la laisser appercevoir, lors même qu'on en a le cœur pénétré, a été heureusement attaquée dans le préjugé à la mode. Ce vice particulier à l'amour propre mal entendu de notre nation, étoit connu de tout le monde; personne ne l'avoit peint; le préjugé à la mode l'a rendu sensi-

ble. Le mérite de la piéce eſt conſtant ; l'éloge de l'Auteur eſt fait.

Tant que l'on montre les défauts de la ſociété ſous l'étendard qui a pour deviſe, le droit denuire ſupprimé, l'on ne ſauroit donc trop les montrer. C'eſt imiter cette ſage ouvriere, qui des plantes mêmes empoiſonnées, fait exprimer des ſucs ſalutaires, l'induſtrieuſe & l'innocente abeille. C'eſt éviter la mortelle malignité de la vipere qui a l'art déteſtable de diſtiler du venin des plantes mêmes les plus ſalutaires. Corriger les

hommes ſans les aigrir, c'eſt trop pour leur ſenſibilité; ſans même les bleſſer, il faut bien que ce ſoit aſſez, voilà pour le bonheur de la ſociété un des plus utiles objets qu'un ouvrage puiſſe choiſir.

Après avoir expoſé les regles que la juſtice & la probité ont impoſées à la critique, je paroitrois ſans doute inexcuſable ſi je m'en écartois. Je le ſerois en effet & ſans eſpoir de grace. C'eſt cependant moins de mon attention à me conformer à ces regles, que de l'équité du Public, que j'attends le témoi-

gnage que je crois mériter.

Il ne me reste plus qu'à prier le Lecteur de ne point perdre de vûe le titre de cet Ouvrage. Peut-être au seul nom de Séneque, me reprochera-t-on sans examen de m'en être éloigné. Cependant c'est du loisir que parle le fragment que j'insere ici; & c'est du loisir du sage; est-il rien qui convienne mieux, & à l'amusement & à la raison? S'il paroît sérieux, le remede est facile; on le passera. L'on peut en user de même à l'égard des sujets qui donneront de l'humeur. La plûpart sont indé-

pendans les uns des autres. Les maximes, les réflexions, les caractéres n'ont souvent aucun rapport ensemble : cette confusion facile à éviter a paru convenable. La suite dans les matieres annonce l'ordre ; l'ordre assujettit ; l'amusement veut être libre. L'esprit qui le cherche aime mieux être conduit par le caprice même de la liberté, que d'être contraint. Vicieux peut-être dans son goût ; mais pour plaire aux hommes, il faut les prendre tels qu'ils sont. L'on n'a pas dessein d'occuper la raison, ce seroit la rebuter.

L'on ne se propose que de l'amuser, c'est la prendre par son foible. Que l'on traite les sciences sur ce plan, elles intéressent; qu'on leur donne le masque du sérieux, elles effrayent. Montrer la raison dans ce jour ténébreux, n'est-ce pas la défigurer? Est-elle jamais plus piquante, que lorsque l'enjouement & la gaieté l'accompagnent? Elle s'aime, elle se plaît dans les jeux; elle enchante lorsqu'elle paroît entourée de plaisirs. Délassemens aimables qui lui sont également avantageux & nécessaires. Ceux qui

naissent de la variété des matieres, des graces & du feu de l'esprit ont avec elle un rapport essentiel. Ainsi le disoit dans ses vers l'Horace de son siecle.

Qui dit esprit, dit sel de la raison.
Donc sur deux points roule mon oraison ;
Raison sans sel n'est solide pature,
Sel sans raison est fade nourriture.
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait ;
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
Sans la raison puis-je vertu connoître,
Et sans le sel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?

Rousseau Epître à Marot.

Fin de la Preface.



AMUSEMENT
DE LA
RAISON.

PREMIERE PARTIE.
Maximes, Caracteres & Réflexions.

SUR LES SCIENCES.

UN homme célebre avoit passé beaucoup de tems dans l'étude des Sciences abstraites. Le peu de person-

nes avec qui l'on peut en raiſonner à fond, lorſqu'on les poſſede à un certain degré d'éminence, l'en dégoûta. Il changea d'objet, il étudia l'homme; il ſentit ſi-tôt qu'il commença cette étude que ces ſciences abſtraites ne lui ſont pas propres; il vit qu'on s'éloignoit plus de l'eſprit de la condition humaine en y pénétrant, que les autres en les ignorant; dès-lors il pardonna qu'on ne s'y appliquât point. Il crut trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme. C'eſt là certainement celle qui lui eſt propre & eſſentielle. Je me ſuis trompé, dit-il, * il y a encore moins d'hommes qui s'appliquent à cette étude, qu'à la Géométrie.

LES principes reçus, les uſages au-

* *M. Paſcal.*

torisés, voilà la ſcience de la plûpart des hommes, ils penſent par préjugés, ils croyent par habitude.

CHERCHER du beau dans un ouvrage qui l'annonce, c'eſt ſentir qu'il en eſt dépourvû; le beau réel frappe, ſaiſit, entraîne. L'on en éprouve la force avant de la connoître; la rapidité de ſon impreſſion ne trouve aucun obſtacle; elle détermine ſouverainement, parce qu'elle affecte délicieuſement.

SI le grand nombre des Auteurs a la force de renoncer aux ſuffrages des ſavans, pourquoi les ſavans ont-ils le foible de critiquer des ouvrages qui ne ſont pas faits pour eux? parce que le moucheron eſt toujours moucheron, l'aigle doit-il ceſſer d'être aigle?

SOMMES-nous créés pour pénétrer

par une ſcience profonde juſqu'au centre des objets qui nous environnent ? Sommes-nous créés pour ignorer abſolument leur nature, leur correſpondance & leur perfection ? La ſageſſe a marqué un milieu entre ces deux extrémités ; le paſſer, c'eſt orgueil ; n'y pas tendre, c'eſt foibleſſe.

L'HOMME éclairé s'égare, celui qui ne l'eſt pas s'égare encore davantage. Si l'eſprit de l'un languit dans la honte de l'inaction, comment plaindroit-il ſon état ? il ne le connoît pas. Si l'eſprit de l'autre acquiert ſans ceſſe, il perd par ſon égarement le fruit de ſes travaux, la connoiſſance parfaite du vrai. Combien d'inconvéniens de part & d'autre ! la ſécurité de l'ignorance fait pitié : faut-il que la ſublimité des lumieres ne ſoit pas exempte de dangers ?

L'ÉTUDE est sombre par elle-même ; elle jette dans la méditation trop souvent enveloppée d'un air austerement sérieux. Heureux le Savant à qui le cabinet n'ôte rien de la facilité de l'esprit, de la gaieté de l'humeur, de la politesse des manieres ! En s'appliquant à la recherche des vérités même les plus utiles, il faut s'appliquer aussi efficacement à conserver ces avantages. Sans cela l'on perd plus du côté du commerce, que l'on ne gagne du côté des connoissances ; que la science soit humaine au lieu d'être sauvage, que l'érudition soit dégagée de la rudesse de l'orgueil, elles feront les délices de la société. Parer & adoucir les sciences, voilà le grand art du savant.

CE petit collet que l'on rencontre par-tout, est sans doute un homme

de qualité. Il contredit tout, il parle haut, il décide avec empire, sa tête porte au vent, sa démarche est fiere, tous ses saluts sont de protection. Le velours l'habille en hiver : en été il ne porte que la soie la plus belle & la plus légere. Plutôt que de faire à pied la longueur d'une rue, il payeroit une voiture le quadruple de sa valeur. Il a le ton, les airs, toutes les impertinences du grand monde. Ne prononcez pas sur ce que vous ne savez point. L'on juge toujours trop-tôt lorsqu'on juge mal. Cet homme dont l'extérieur vous surprend n'est rien moins que ce qu'il paroît être. C'est le mentor à gages du fils d'un millionnaire.

L'ERREUR du principe étant une fois reconnuë, celle de la consequence tombe nécessairement par cette

connoissance; il n'en est pas ainsi des consequences fausses qui partent d'un principe vrai. L'on s'y attache avec opiniâtreté ; l'on ne s'apperçoit que c'est une branche mal-saine que l'on greffe sur un arbre plein de vie, que lorsque l'on tombe avec elle.

Les sciences sont comme les talens. Leur mérite dépend de l'usage que l'on en fait. Combien de talens n'ont servi qu'à deshonorer ceux qui les ont possédés ? Combien de savans plus méprisables encore qu'ils ne sont méprisés.

Dureté dans la conversation, aigreur dans la dispute, moyens absolument opposés à l'objet qu'on se propose, la recherche de la vérité. Elles éloignent l'esprit & le cœur, il s'agit de les rapprocher ; la contradiction est déja trop pour l'amour pro-

pre : que ne souffre-t-il pas pour la supporter ? on le maltraite ; il n'écoute plus rien : son emportement est dans la nature.

Que le génie le plus sublime perce & s'éleve au-dessus même des objets de ses méditations ; qu'assis sur le plus haut sommet où l'homme puisse parvenir, il les considere & les contemple à loisir ; il est une infinité de matieres où ses efforts seront impuissans ; la vérité a des secrets qu'elle ne permet point qu'on lui arrache. Si la profondeur du jugement, l'étendue des lumieres, la constance des veilles pouvoient en ravir la connoissance, ces hommes divins qui possédoient ces avantages l'auroient emportée par force. Hélas ! ils ne l'ont souvent connue que lorsqu'il leur a été inutile de la connoître. A peine l'ont-ils entra-

mée. L'eſpérance de démêler ces ſecrets de l'obſcurité qui les cache, fait cependant renoncer à la joüiſſance des plus heureuſes découvertes ; ainſi la vérité ſe venge d'une curioſité téméraire par cette même curioſité.

Vérité dans l'objet, ordre dans le deſſein, beauté dans le ſujet, élégance dans la diction, force dans les penſées ; voilà à caver au plus fort, ce que l'on trouve dans les ouvrages de mœurs & de raiſon. Par malheur la nouveauté qui n'offre que ces avantages périt preſqu'en naiſſant. Que faut-il donc pour réüſſir ? des contes, des chimeres, des extravagances ſans génie, ſans art, ſans goût. Il en eſt que le Public s'eſt arrachées pendant ſix mois de ſuite ; l'on y voyoit des noms originaux & des évenemens biſarres ; la conduite en étoit folle, au

plutôt ils n'en avoient point ; d'intérêt, pas la plus petite idée. Malgré cela l'on étoit sûr de rencontrer dans cent pages au moins une pensée usée, vêtue à la livrée de la nouveauté. On y trouvoit même des portraits de pure imagination qui n'ont jamais ressemblé à rien. Par cela même leur sort a été décidé. Le plus éclatant succès les a placés dans notre temple de mémoire. Voilà pour les siecles à venir des monumens incontestables du goût & des lumieres du nôtre.

Des genies rares & heureux se sont fait une réputation dans le genre frivole. Sages jusques dans le sein de la folie ils offrent par-tout l'union singuliere des graces, même avec la bisarrerie des idées. Tout plaît, tout enchante dans le charme spirituel de leur loisir paresseux. Ces succès sont

l'objet & l'écueil de cette foule de brochures romanesques qui se produit sans cesse sur la scene : ouvrages sans fonds, sans nerfs, sans feu, stériles jusques dans l'abondance; dont l'oubli est le sort le plus heureux.

En lisant un ouvrage, on lit aussi dans l'esprit & dans le cœur de celui qui l'a fait; si cela est, & il n'est gueres permis d'en douter, combien d'Auteurs doivent regretter la fureur qu'ils ont eu d'acquérir ce titre !

L'étude répétée de tous les siecles l'a-t-elle trouvé depuis la naissance des hommes qu'elle le cherche ? doit-elle le chercher toujours & ne le trouver jamais ? Qu'est-ce que l'homme ?

Les sciences simples éloignent l'esprit par leur simplicité ; quelle réputation peut-on envisager dans une car-

riere que tout le monde court ? On les méprise, on les passe; les sciences abstraites, mystérieuses, conjecturales, voilà le digne objet des travaux du grand génie. C'est par l'étude de ces sciences sublimes où l'on ne voit gueres plus clair depuis vingt siecles qu'on s'y applique, que lorsqu'on les a entamées, que l'esprit entre courageusement dans les sentiers de l'immortalité. Si le commun des hommes s'en occupe assez peu, il convient de bonne foi que c'est parce qu'il a le bonheur de n'y rien comprendre. La nature avare de ses dons les plus communs n'a pas accordé le même avantage à tout le monde.

Tant que Damis n'est point sorti du Caractere qu'il a reçu de la nature, rien n'a été plus aimable que Damis. Ses discours, ses actions inspiroient

les graces douces d'une ſimplicité ingénue. Tranſporté par malheur pour lui dans des compagnies infectées de la contagion des airs précieux & des manieres apprêtées, Damis ne s'occupe plus qu'à ſe refondre ſur ces nouveaux modeles ; il dit à tout propos des gens de lettres, ces eſpeces ; de ce que l'Etat a de plus reſpectable, qu'il ne connoît point ces gens-la; lorſqu'on lui repréſente qu'il devient la fable du jour, il répete pluſieurs fois avec aſſurance, que cela n'arrive point à quelqu'un comme lui, que le Public fait les égards qu'il lui doit. La tête a tourné au pauvre Damis; il ſe défigure chaque jour de plus en plus; il ne ſe doute ſeulement pas que dans le monde les ridicules ſont plus dangereux que les vices.

Il eſt une ſcience eſſentielle à l'hom-

me avant toutes les autres, c'eſt l'unique qui ne s'enſeigne point; la ſcience du bonheur.

Un homme ſe croit ſavant parce qu'il parle Grec en François; cette folie n'eſt pas très-rare.

D'autres s'imaginent aller de pair avec les gens de lettres parce qu'ils habitent une bibliotheque dont ils ont hérité ou qu'ils ont achetée à tant la toiſe de volumes; cette folie-là ſe rencontre auſſi aſſez ordinairement.

Un homme avance une propoſition extraordinaire qu'il ne démontre pas; il imagine un ſyſteme qu'il défend toute ſa vie ſans pouvoir l'établir; il meurt au milieu des aſſauts & des combats, il y a environ mille ans, ſi l'on veut. Les dépoſitaires de ſes chimeres, ſes ouvrages, paſſent à la poſtérité. Un moderne auſſi ſot que l'an-

cien s'avise de renouveller le tout sans lui donner aucun degré de vérité & d'évidence de plus ; le croira-t-on ? ce mort, parce qu'il a l'honneur de l'être depuis dix siecles, devient une autorité décisive en faveur de son partisan : il est cependant constant que pendant toute sa vie il n'a pu établir une preuve au moins suffisante : n'importe la seule citation de son nom en devient une. Si le sérieux de l'autre monde permettoit aux morts de s'occuper encore des bagatelles de celui-ci ; il faut avouer qu'ils se moqueroient des vivans à bien juste titre.

Il est un vrai arbitraire, dépendant uniquement des principes & des préjugés dans lesquels on est élevé. L'esclavage des sujets est la base la plus assurée de la puissance souveraine. Ainsi pense le Divan de Mahmout

grand Sultan de Turquie. Un Monarque ne regne véritablement, qu'autant qu'il regne ſur un peuple libre ; voilà la premiere maxime du Conſeil de Louis quinze. Il n'eſt pas beſoin au reſte de traverſer les mers & de s'approcher des Thrones pour rencontrer cette oppoſition dans les idées que nous nous formons du vrai. Paris & Conſtantinople ne different pas plus à cet égard qu'un François d'un autre François. Clergé, Robe, Epée, Négociations, Finances, Commerce, chacun de ces états a ſes principes particuliers qu'il a adoptés. Ce qui paſſe pour vrai chez le Financier ſouffre ſouvent beaucoup de difficultés chez le Militaire. Il en eſt ainſi parmi les Savans. Ce qui plaît au Poëte eſt blamé par l'Hiſtorien ; ce que l'Hiſtorien approuve, un autre Hiſtorien le condamne.

condamne. Tous cependant marchent ou croyent marcher ſous l'étendart du vrai. L'on voit par là que l'ouvrage qui traite des mœurs des différentes conditions entraîne néceſſairement beaucoup de contradictions. L'inconvénient eſt inévitable ; qui ne le prévoît pas ignore la nature du cœur. Tout ce qui peut être contredit l'eſt en effet ici bas. Si l'on ne part de ce principe, on eſt dans l'erreur.

Que l'ame eſt à ſon aiſe dans le corps de la plûpart des hommes ! Comment ſeroient-ils jaloux de l'orner des connoiſſances même indiſpenſables ? Tout leur but eſt de l'entretenir dans une oiſiveté inaltérable ; ce n'eſt que par la langueur de l'inaction qu'ils ſavent qu'ils en ont une.

Apre's la chaleur de la diſpute toutes les raiſons étant épuiſées de part &

d'autre, l'un des deux adverſaires finit ordinairement par ce propos, il en ſera tout ce qu'il vous plaira, mais je ne conçois pas cela, je ne le puis abſolument, cela m'eſt impoſſible ; il répete rapidement ce refrein, & le retourne en mille manieres différentes, il s'en fait une eſpece de fort où il demeure opiniâtrément retranché juſqu'aux dents ; comme ſi tout ce que comprend le génie le plus éclairé n'étoit pas la plus petite partie des choſes que l'homme peut comprendre & que la plûpart des hommes ne comprendront jamais.

La ſcience qui coûte le plus aux Savans c'eſt celle qui leur enſeigne qu'ils doivent ſouvent oublier qu'ils le ſont.

Presque toutes les hautes ſciences ont chacune un objet qu'elles

ne ſauroient atteindre. L'on eſt même aſſez fondé à demander ſi c'eſt de bonne foi ou pour ſe faire honneur qu'elles ſe le propoſent. Le Géometre, le Chymiſte, le Méchanicien laiſſent douter s'ils ne croyent pas à la quadrature du cercle, à la pierre philoſophale, au mouvement perpétuel. Quel attrait ! quel aiguillon pour la conſtance & pour la vivacité de leurs recherches ! Les tréſors de toutes les nations ſont ouverts à l'heureux génie qui fera l'une de ces découvertes.

La ſcience des mœurs plus humble dans ſon étude, ne ſe met point en parallele avec ces ſciences ſublimes. Elle a cependant auſſi ſa chimere, plus utile même, dont elle ne fait point étalage. Le ſecret après lequel elle ſoupire, n'en eſt pas moins de la derniere importance pour le bonheur de

l'homme ; elle le ſait, & ſe taît. Au reſte, quoiqu'il n'y ait point de récompenſes promiſes & convenues pour celui qui le trouvera, s'il eſt quelqu'un qui puiſſe le rencontrer il ne doit pas être inquiet ſur le prix de ſes ſoins. Depuis le Monarque juſqu'au Bucheron, tous les hommes ſe taxeront volontiers en ſa faveur. C'eſt le ſecret de rendre les femmes fideles.

Le déſir de connoître les femmes eſt ſi univerſel dans le cœur humain, qu'il paroît inſpiré par la nature. L'eſpérance qu'ont les hommes de trouver dans leur commerce le bonheur après lequel ils ſoupirent, anime encore ſa vivacité. Il n'eſt point de connoiſſance ſi ſouhaitée, ſi rare & ſi difficile.

Les hommes ne connoiſſent pas aſſez les femmes pour les peindre ; les

femmes ſe connoiſſent trop pour donner leur tableau ; qui le donnera donc à la ſociété ? Il faudroit employer à cet ouvrage la main deſintéreſſée d'un être impartial entre les deux ſexes ; où la rencontrer ?

Nous ne pouvons donc avoir des femmes que des ébauches groſſieres & imparfaites. Nous les traçons ſur nos idées ; ces idées naiſſent de nos préjugés ; & nos préjugés ne ſont-ils pas fondés ſur l'amour propre, bien plus que ſur la vérité ?

La connoiſſance que nous avons du cœur de l'homme, eſt le ſeul moyen qui puiſſe nous conduire à celle du cœur des femmes. Que l'on ôte à notre tableau quelques nuances, que l'on en ajoute quelques autres, il deviendra le tableau des femmes. La différence qui ſe trouve entre les deux

ſexes n'eſt pas conſidérable : mêmes inclinations, mêmes vices, mêmes vertus, même ſang, même cœur ; ſujettes aux paſſions des hommes, les femmes ſont expoſées comme eux à la ſéduction de l'amour propre, à l'aveuglement de la vanité, à la corruption des plaiſirs, à l'emportement, enfin à la fureur des déſirs.

TOUT ce que l'on ne ſauroit concevoir dans les femmes, paſſe généralement pour l'effet d'un inſtinct particulier qu'on leur attribue. Un diſcernement ſûr dans le choix des paſſions, un génie inépuiſable dans les reſſources, une activité infatigable dans la pourſuite, une patience à l'épreuve dans les obſtacles, un myſtere profond dans la marche, il ſemble que c'eſt en cela que conſiſte une partie de la force de cet art ſi vanté & ſi myſtérieux.

L'on dit que les femmes possedent cet art sans étude, que la nature leur en fait présent avec la vie, que c'est une semence qui coule dans toute la masse de leur sang, un germe qui se développe à mesure qu'elles croissent, & qu'elles sentent leur cœur. L'on assure même que cette opération est sensible, pour ceux qui se donnent la peine de l'observer.

Sans combattre le préjugé général, il paroît que ces dispositions, naturelles si l'on veut, sont bien fortifiées par le genre de vie des femmes. Tel est le malheur de leur condition. Leurs plus grandes occupations laissent toujours leur cœur vuide. Il n'en est point qui aille jusqu'à lui. N'est-il pas facile aux passions de profiter de ce vuide pour s'y glisser. Elles sont à l'ame ce que les alimens sont au corps, absolument

essentielles ; le choix seul de leur objet dépend de nous.

Les femmes n'étant donc occupées qu'extérieurement, leur imagination étant même souvent loin des objets qui paroissent l'attacher, elles se livrent sans le vouloir, peut-être même sans le savoir, à toutes les idées qui se présentent à leur esprit. Les raisonner, les approfondir, les perfectionner, voilà au fond leur intérêt véritable, leur étude réelle, leur affaire principale, & leur occupation secrete, mais unique. Elles ont même, dans le grand nombre de leurs occupations, presque toutes oisives, tout le temps & toute la liberté possible de s'abandonner à l'attrait des idées qui les déterminent.

De cette oisiveté d'état, de ce vuide de cœur, naît cette foule de désirs que forme sans cesse l'amour propre. Comment

ment les femmes ne l'écouteroient-elles pas ? Elles n'entendent que lui, elles ſont preſque toujours ſeules avec lui, lui ſeul flate leur cœur & le conſole par l'eſpérance qu'il leur donne de le remplir par les plaiſirs. Le ſentiment des paſſions leur eſt naturel ; leur charme ne leur devient-il pas néceſſaire ? L'inaction de leurs occupations eſt-elle compatible avec le mouvement perpétuel de leur ame ? L'objet lui manque, lors même qu'elle croit le ſaiſir. Elle le cherche dans ſoi-même, le développe, l'embraſſe auſſitôt qu'elle a le bonheur de le rencontrer, & le rencontre certainement dans les paſſions dont elle ne doit le ſecours qu'à ſa ſeule force.

De tous les moyens que la nature a accordés aux femmes pour arriver au but de leurs paſſions, la beauté eſt le

plus certain. Mais le génie des femmes, à qui la nature l'a refusée, sait suppléer à ce défaut. Il en est peu à qui l'amour propre permette de croire qu'elles sont dans cette triste classe. Toute sa force est employée à leur prouver qu'elles sont en effet ce qu'elles voudroient être, & que ce qu'elles ont reçu d'avantages leur laisse peu à désirer. C'est pour elles un devoir général de se tromper sur ce point ; comme il n'en est point qu'elles reconnoissent avec plus d'unanimité, il n'en est point aussi qui soit rempli avec plus de rafinement & de subtilité.

QUAND on est parvenu à se tromper soi-même, il ne faut plus que des occasions pour tromper les autres. Par bonheur l'artifice même que les femmes employent pour cet effet, donne aux hommes des moyens de se ga-

rantir des piéges qu'il leur prépare.

CETTE idée paroîtra extraordinaire. Peut-être l'est-elle; peut-être est-elle aussi plus simple qu'elle ne paroît. L'extérieur des femmes donne une connoissance presque certaine de leur intérieur. Les ajustemens, le maintien, la conversation, la démarche, la conduite, c'est ce que l'on entend par l'extérieur. L'imbécile, disent les partisans de cette opinion, veut être spirituelle; la libertine ne parle que mœurs; l'artificieuse joue l'ingénuité; l'avare affecte le désintéressement; l'orgueilleuse ne vante que la modestie; l'emportée n'éleve que la modération. Le caractere que les femmes présentent, fait un contraste exact avec celui qui leur est propre: qu'on le prenne à contresens, on les démasquera; c'est l'unique moyen de le voir

tel qu'il eſt. Qu'annoncent les fortifications, ajoutent-ils encore, dans la place qu'elles défendent? Sa foibleſſe; elle n'en eſt entourée, que parce qu'elle n'a pas la force de tenir par elle-même; par où connoît-on le foible de cette place? par le lieu le plus chargé de redoutes, de baſtions, & d'ouvrages de toute eſpece. C'eſt premierement ſur cet endroit que l'ennemi dirige ſouvent ſon attaque. Les fortifications maſquent le défaut; mais il y eſt certainement. Ils concluent par dire qu'il en eſt de même des femmes. Jugement vrai ou faux, plus humiliant pour les hommes, que pour le ſexe même. A quoi réduiroit-il leur bonheur?

C'EST trop s'étendre ſur une matiere dangereuſe par ſa délicateſſe. Plus le ſexe eſt ſenſible, plus il doit être mé-

nagé. Ce n'eſt que par des tableaux tirés d'après lui-même qu'on veut lui montrer ſes défauts. Il eſt trop éclairé & trop juſte pour ne pas les reconnoître. La ſechereſſe de la morale, & la nudité de la ſageſſe le rebutent & le fatiguent. L'attention de les déguiſer par les ménagemens, & de les préparer par l'amuſement, eſt-elle donc ſi difficile, qu'on ne puiſſe en uſer avec lui ? A qui l'accordera-t-on en la refuſant aux femmes ? Quel fruit peut attendre un ouvrage fait pour elles, s'il ne parle pas à leur cœur ſur le ton capable de les toucher, celui de la douceur, de l'indulgence & de la politeſſe ? Le dégoût alors, le mépris, l'oubli deviennent bientôt ſon partage. Les femmes lui rendent juſtice ; il les mérite.

Je finis bruſquement des réflexions dans leſquelles j'aurois peut-être

mieux fait de ne pas m'engager. Que le sexe lise & juge : lui seul sera l'objet d'un jugement que lui seul est en état de porter.

Ce n'est plus seulement sur les habits, les meubles & les équipages que s'étend l'empire de la mode ; les sciences même l'ont reconnu. Avec une connoissance légere de la fable, de la poësie & de l'histoire un homme du siecle passé figuroit à merveille dans les cercles de son espece ; aujourd'hui tout a changé de face ; Malherbe, Racine, Corneille, la Fontaine, Rousseau sont abandonnés au sexe ; c'est Rohault, Descartes, Leibnitz, Hartsoëker qu'il faut posséder à fond, si l'on veut être pour quelque chose dans la conversation ; il n'en est pas moins vrai que ces célebres créateurs des différens systemes

que l'on embrasse, n'y comprenoient pas beaucoup plus que ceux qui nous en rompent la tête : n'importe; il faut un miracle de la providence pour arrêter la contagion ; s'il n'arrive pas, la France est prête à devenir un peuple de Philosophes aussi vain & aussi entêté, qu'ennuyeux & ignorant.

Théophile est doué d'un génie perçant, élevé, profond, juste, laborieux & insatiable de connoissances. Le feu de ses raisonnemens pénetre jusqu'au centre des objets. Il n'a de passion que celle de la vérité ; lectures, veilles, application, rien ne lui coûte dans l'espérance qu'il a de la démêler de l'obscurité qui l'enveloppe. Les Sciences l'embarrassent sans l'instruire. Il trouve les Philosophes partagés en sectes opposées. Il les discute, il les compare. Il lui paroît indispen-

sable de prendre un parti ; il lui paroît impossible d'en prendre un certain.

THEOPHILE ne se croit cependant pas né pour floter perpétuellement au gré de l'incertitude des doutes. Placé dans cet univers il interroge toute la nature & lui demande pour quelle fin il y est, pour quelle fin il en sortira. Il entre quelquefois en fureur contre l'orgueil impuissant de la raison. Il envie aux animaux le bonheur de l'instinct, maître commun, simple & facile qui montre sans étude à ceux qu'il guide tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Rebuté enfin des erreurs sensibles de la Philosophie ancienne & moderne, il se détermine à l'abandonner. Il crée des principes, il arrange un sisteme. Tout s'y tient par une correspondance exacte ; la justesse des

conséquences lui paroît sensible ; il croit enfin appercevoir les traces de la vérité ; & le sentiment & le raisonnement le confirment dans son opinion. Il réfléchit encore. Au milieu d'une méditation qui l'absorbe tout entier, ses yeux s'ouvrent tout à coup. Il craint, il tremble, il gémit ; il reconnoît avec désespoir qu'il est égaré ; vérité inaccessible à la raison, s'écrie-t-il, en soupirant, vérité impénétrable à nos lumieres, vous n'êtes donc point faite pour être le prix des recherches des hommes ; attribut essentiel de la Divinité, vous reposez renfermée dans son sein. Ce n'est que là seulement qu'il nous est réservé de vous contempler dans tout l'éclat de votre beauté. Vérité adorable, vérité profonde, que les hommes qui vous cherchent ailleurs sont insensés !

Un génie unique a vû les ſciences les plus profondes ſans voiles & ſans nuages. Il a fait plus, il les a dégagées de la rudeſſe d'expreſſion & de la barbarie de langage qu'on leur croyoit eſſentielles avant lui. Son art a été plus loin, il les a embellies de toute l'élégance des graces. Tous ces hommes ſyſtématiques, il a été en commerce avec eux dans ſon cabinet ou dans la ſociété. Voïci comme il en parle, ce ſont ſes propres termes. L'on a été trompé depuis tant de ſiecles par tant de Philoſophes qui aſſuroient qu'ils avoient découvert la vérité, que lorſqu'il s'en préſente de nouveaux, je m'étonne que tout le monde ne diſe pas d'une voix, quoi ! eſt-il encore queſtion de Philoſophes & de philoſophie ?

La légéreté & l'enjouement ſont

aux ſciences ce que la gaieté eſt à un beau viſage.

TOUT frappe un eſprit médiocre. Les connoiſſances communes & générales ſont pour lui des découvertes; comme il ignore beaucoup, il eſt dans le cas d'apprendre continuellement: à meſure qu'il s'inſtruit, il s'eſtime & ſe reſpecte. Il regarde ſes lectures comme des deſcentes dans un pays nouveau; il s'empare en maître de tout ce qui lui plaît; il diſpoſe à ſon gré des tréſors les plus précieux. La preſſe gémit enfin ſous le poids énorme des dépouilles dont ſe pare ce Conquérant littéraire. Le Public eſt tout à coup inondé d'un déluge de volumes qui parlent de tout & qui ne traitent rien. Cela m'a coûté infiniment, dit l'Auteur en fronçant le ſourcil; le Public n'en doute certainement pas,

lui répond un Caustique. Il en juge par ce qui lui en coûte pour parcourir ces volumes dans l'espérance de trouver au moins un trait, une étincelle de génie, d'esprit même qui vous appartienne, sans jamais rencontrer ce qu'il cherche.

L'URBANITÉ ne formoit pas seule l'esprit & le caractere d'Athenes; le goût de cette République pour les belles Lettres la distinguoit aussi particulierement des autres Villes de la Grece, que cette urbanité célebre. Elle l'avoit consacré par des honneurs également flateurs & glorieux. Il falloit, pour les obtenir, exceller dans la Poësie, dans l'Histoire ou dans l'Eloquence. L'on ne parle point de l'honnêteté, de la naissance & des mœurs; c'étoit le premier titre que devoient avoir les Candidats. Apollon même

préſidoit inviſiblement à la diſpenſation de ces honneurs littéraires. La ſéduction de Venus, l'induſtrie de Minerve reſpectoient la pureté des ſuffrages qu'il determinoit ſouverainement. L'expérience avoit appris à ces Déeſſes jalouſes d'exercer ſur le Parnaſſe même un empire aſſez ingrat, qu'elles l'auroient attaquée inutilement : l'on aſpiroit aux places du Licée ſans brigue ; on les méritoit ſans orgueil ; on s'en éloignoit par la timidité naturelle de ce ſentiment ſi eſſentiel aux Savans & ſi rare parmi eux, la modeſtie. Ces qualités n'échappoient pas aux regards éclairés des Juges des récompenſes vacantes. Le Lycée les couronnoit tout d'une voix, & ne couronnoit qu'elles. L'équité de ſon choix faiſoit taire la malignité la plus envieuſe. Elle étoit contrainte de

l'approuver, gémissoit & se cachoit.

QUAND un homme né pour la société, seroit maître de naître parfait; je ne sai s'il ne feroit pas sagement de regarder à deux fois, avant que d'accepter de l'être en effet. En agissant avec prudence, il ne pourroit gueres se dispenser de demander en grace à la nature quelque petit défaut, quelque foiblesse sans conséquence, ne fût-ce que par égard & par complaisance pour le reste du genre humain. Celui qui se seroit assuré la réputation d'infaillibilité dans ses mœurs & dans ses raisonnemens, deviendroit par cela seul le fléau des hommes. Tous les membres représentans de la société, s'attribuent réciproquement une égalité parfaite. Elle est, à leurs yeux, & le lien essentiel de leur union, & l'unique fondement de leur

liberté. Que cette égalité cesse, le genre humain n'est plus sociable pour eux; l'empire même le plus juste & le plus raisonnable, celui de la vertu, leur paroît une tyrannie qui renverse les loix fondamentales de la république des hommes. Esprit supérieur, raison transcendante, génie unique, avantages plus dangereux encore que flatteurs. Qui possede ces dons sans s'en prévaloir? Qui peut s'en prévaloir sans affecter l'empire sur les autres? Que ceux qui se croyent, même avec justice, doués de ces talens sublimes, apprennent donc à s'en défier. Que la douceur & la modestie enveloppent, pour ainsi dire, les dons rares qu'ils possedent. Qu'ils ne les montrent pas; il suffit de les laisser voir; qu'ils ne prononcent point; c'est assez pour eux de dire ce qu'ils pensent. Qu'ils éclairent

en un mot, propriété naturelle de la lumiere, & qu'ils n'aveuglent point par un éclat que les yeux de l'amour propre, inséparable de l'humanité, ne supporte que lorsqu'il est adouci & tempéré. L'on ne craint point de le répéter ; la société est un corps purement républicain. Pretendre s'en arroger la souveraineté, c'est armer des légions innombrables de Brutus toujours prêts à sacrifier l'orgueil des Tarquins.

SUR L'ESPERANCE.

LE sentiment vif & impétueux qui nous fait aspirer à la jouissance d'un bien que nous croyons pouvoir nous procurer, c'est l'espérance. Peut-on s'y livrer sans imprudence, je dis plus, sans témérité ? Toutes les apparences l'autorisent,

l'autorisent, dit-on ; qui les juge ? L'amour propre. Doit-on le croire lorsqu'on est intéressé dans ce qu'il se propose ? D'ailleurs le succès des projets désespérés, la chute de ceux que l'on soutenoit infaillibles, sont-ils si rares ?

MALGRE' ces inconvéniens d'un sentiment dont le charme flatte nos désirs les plus chers, il est peu de personnes qui n'esperent ce qu'elles souhaitent. Il promet la liberté dans les fers, le salut dans les horreurs du naufrage, la vie aux approches de la mort la plus inévitable. C'est encore le bien de ceux à qui il n'en reste plus. Ce sentiment intime remplit toute la capacité du cœur, & ne l'abandonne qu'avec l'existence.

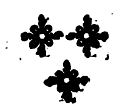
QUELQUES anciens Philosophes avoient pour principe de ne compter que sur ce qu'ils étoient invincible-

ment assurés qui étoit. Sans porter leurs regards dans l'avenir, ils se bornoient à la jouissance du présent actuel. Pouvoient-ils être heureux? Par ce systême la crainte & l'espérance étoient bannies de leur cœur. L'une consume, fait languir, abat insensiblement; l'autre se fait un jeu perpétuel des raisonnemens, des idées & des arrangemens de l'amour propre. Tout est frivole pour qui espere tout, & qui espere toûjours. Il est vrai que par le secours de cette façon de penser, l'on passe sa vie dans les plus agréables chimeres du monde: mais par une nécessité très-conséquente l'on y meurt aussi: & quelle vie, & quelle mort! Voilà le sort des indiscrétions de l'espérance. Quel est le sage qui n'adopte que celle que la raison peut avoüer.

MYSIS conduit au port ne sait qu'espérer ; il ignore comme on joüit. Représentez-vous un vaisseau sans gouvernail & sans Pilote, exposé en pleine mer. Joüet des vents opposés qui le déterminent successivement, il avance, il recule à leur gré, sans avoir la force de leur résister. L'incertitude de tous ses mouvemens se découvre par ses mouvemens mêmes. Quelquefois il semble suivre une route assurée ; ne le quittez pas de l'œil, vous l'allez voir revenir, si le vent souffle de ce côté. Qu'il soit porté contre un écueil qu'il n'a pas encore eu le malheur de rencontrer, son naufrage est infaillible ; s'il l'a évité, c'est l'effet du hasard.

CE vaisseau est Mysis. Une indécision perpétuelle le fait flotter entre les partis les plus contraires ; il les abandonne & les embrasse souvent plusieurs

fois dans un même jour. Sa raison interdite ne fait aucune fonction. Il ne voit, ne pense, n'agit que par des impressions étrangeres. Par malheur bonnes, mauvaises ou indifférentes, les plus récentes sont toujours celles qui le déterminent. Elévé à une place, où ses pareils ne sont embarassés que du choix des créatures & des amis, le cœur de Mysis n'y rencontre qu'un vaste désert : tout s'éloigne de lui. Il en murmure; il s'en plaint hautement; il est cependant constant qu'il ne peut pas compter un seul instant sur lui-même. Est-il possible qu'il s'étonne que les autres n'y comptent pas davantage?



SUR L'ILLUSION.

L'Illusion est une espece de prestige qui répand plus ou moins d'attraits ou d'horreur sur les differens objets qu'elle nous présente, à proportion que nous désirons plus ou moins vivement qu'ils nous plaisent, ou que nous craignons qu'ils nous déplaisent. Ce prestige seul nourrit les passions qu'il fait naître. Son charme fait prêter des attraits au vice le plus honteux. Sa malignité fait défigurer la vertu la plus pure. C'est le bonheur, c'est le fléau du cœur humain qu'il conduit à son gré d'égaremens en égaremens.

Tel est l'excès de la puissance de l'illusion ; elle nous fait chérir les maux sous le poids desquels elle nous fait gémir. L'on arrive rarement au

bonheur d'un amour délicat, sans passer par les peines les plus sensibles; l'illusion en fait des plaisirs. L'ambitieux le plus décidé rampe long-tems avant que de s'élever. L'illusion lui fait supporter sans murmure les bassesses auxquelles son orgueil le condamne.

Nous rions de la simplicité des enfans & des esprits grossiers à qui le mystére de quelques ressorts cachés fait prendre les choses les plus simples pour des merveilles. Entre leur illusion & la nôtre l'on ne trouvera cependant que quelques degrés de différence. Elle est la même au fond. Par rapport à ces objets leur âge est le nôtre; l'Enfance.

PENSONS-y avec l'attention que mérite cette réflexion: le bonheur le plus doux pour nous n'est souvent qu'une

ombre, un phantôme, une chimere.
Il ne faut pas excepter celui que procurent les honneurs, les richesses, le crédit & l'ivresse même des passions les plus piquantes. Ce que ce bonheur a de plus réel, c'est l'opinion où nous sommes que nous en joüissons. Que l'illusion cesse, nous découvrirons avec honte, peut-être même avec effroi, le vuide & le frivole de l'objet qui absorboit nos sentimens.

MALGRÉ l'évidence de cette vérité, il est constant que la plûpart des hommes ne doivent leur bonheur qu'à l'illusion. Heureusement elle produit quelquefois les talens supérieurs & les vertus éminentes. Combien d'habiles Négocians, de Militaires fameux, de Ministres profonds, l'illusion des richesses, des grandeurs & de la réputation n'a-t-elle pas formés. Depuis que

les hommes se sont réunis par les liens de la société sous les loix des différentes espéces de Gouvernement, elle est devenue une maladie générale, souvent dangereuse, quelquefois utile, presque toujours nécessaire.

Rien ne paroît plus aimable que le jeune Alcidamis. Son esprit est charmant, ses expressions sont heureuses, les tours qu'il donne à ses pensées ne sont qu'à lui seul. Son cœur est encore au-dessus de son esprit ; ses amis, sa bourse, son sang, tout est à l'amitié, qu'il prodigue. Pourquoi donc la nature manque-t-elle si souvent des sujets qui pourroient être ses chefs-d'œuvres. L'homme de France le plus dangereux, c'est cet Alcidamis dont le commerce vous enchante par sa douceur. Le Public n'a qu'une voix sur les qualités qui

vous

vous séduisent : il n'en dispute pas une seule : mais le Public connoît le défaut essentiel d'Alcidamis, vous seul l'ignorez. Sa passion favorite en fait un furieux, un forcené. Cessez ce repas qu'il vous presse de prolonger, avant que votre ami soit saisi de sa manie. Les fumées cruelles de cette liqueur fatale que vous lui versez avec tant de joie, vont porter à son cerveau les plus noires vapeurs. L'instant terrible est arrivé, son sang s'allume, son regard menace, son cœur ne connoît plus ; accordez, refusez le poison qu'il demande & qu'il chérit, vous exposez également ses jours & les vôtres. L'amitié qui vous lie vous offre une ressource, honteuse peut-être pour tout autre. Hâtez-vous d'en profiter ; les instans sont chers ; fuyez, précipitez vos pas, épargnez

à un ami malheureux le déſeſpoir de percer un ami qu'il racheteroit de ſa propre vie ; épargnez vous à vous-même la douleur & la néceſſité de lui donner la mort. Ne balancez pas ; l'honneur & la raiſon ne murmurent que de l'indéciſion de votre délicateſſe.

ECHAPPE' à ce danger, réfléchiſſez ſur l'imprudence que vous avez faite en vous livrant à un inconnu. Ce n'eſt pas l'écorce des hommes, c'eſt leur fonds qu'il faut étudier. Comptez qu'il en eſt peu qui n'aient un vice chéri qu'ils cachent avec autant de ſoin, qu'ils en ont à faire connoître les vertus qu'ils croyent poſſéder. De part & d'autre l'artifice de l'amour propre eſt égal. Le plus grand malheur d'Alcidamis ce n'eſt pas d'avoir une paſſion. Qui peut ſe vanter d'en être exempt? C'eſt de ne pouvoir la déguiſer.

SUR LES LOUANGES.

C'Est le respect des hommes pour les Dieux, c'est le désir de leur plaire, c'est la crainte de leur disgrace qui ont inventé les loüanges. Elles furent le premier & le plus précieux culte par lequel les habitans de la terre honorerent la divinité. Le Laboureur voyoit-il les moissons répondre à ses espérances, sa reconnoissance voloit aux Autels de la Déesse à qui il en attribuoit l'Empire. Les Peuples qui se rendirent fameux par les armes ne remportoient point de victoire sans en faire hommage au Dieu de la guerre. La pompe des Sacrifices, la multitude des Victimes, le sceau des monumens, la danse, les chants, les hymnes, tout ce qui pouvoit embellir la Fête étoit

employé à sa solemnité. C'étoit autant de témoignages par lesquels des cœurs sensibles s'empressoient à reconnoître la bonté & la providence du Dieu dont ils célébroient les bienfaits. Est-il rien de plus pur que cette origine des loüanges ? La piété les inspiroit, l'innocence les donnoit, les Dieux seuls les recevoient.

A combien d'usages honteux la corruption des siecles suivans n'a-t-elle pas prostitué un acte si saint dans sa naissance ? Des hommes vains & superbes avalent avec avidité ce poison; ce sont des hommes comme ceux dont la bassesse le prépare & le distribue. On ne l'aprête nulle part avec tant de finesse qu'à la Cour. L'habitude où l'on est perpétuellement d'y loüer & d'y être loüé, y donne un goût si délicat pour les loüanges, qu'il est très-difficile à contenter.

SUR LES SPECTACLES.

C'EST une convention réglée à la Cour & à la Ville. L'on s'assemble régulierement dans un lieu public pour rire en commun des sottises du genre humain.

QU'UN Comique, versé dans la connoissance du cœur, emprunte le pinceau de la nature pour représenter les vices, les défauts & les ridicules, chacun court à l'envi se voir joüer. L'on rit à ses dépens, on le sait, on en est charmé. L'on écoute avidement des vérités qui sont dites par une personne désintéressée dont on se flate de n'être pas connu. On se cherche, on se retrouve, on se reconnoît dans les différens caracteres qui paroissent sur la scene. Voilà, dit-on intérieure-

ment, la copie parfaite dont je suis l'original.

Il semble que cette espece de bonne foi devroit produire les effets les plus avantageux pour la société. Que ne peut-on pas attendre d'un peuple sincerement appliqué à la connoissance du cœur & à l'étude des mœurs? Par malheur il ne résulte aucun effet de ce zele empressé qui remplit nos spectacles. L'on s'amuse de ses sottises & de ses impertinences, l'on se moque de soi, & l'on sort de la comédie la plus morale tout aussi sot que l'on y est entré. Les habits des Acteurs & des Actrices, leur figure, leur jeu, l'attention ne passe point cela. Le fonds de la piece, l'objet de l'Auteur, l'on n'y songe seulement pas.

UNE conformité parfaite d'inclinations a formé une liaison intime entre Corine & Cleonise. Leurs cœurs sont ouverts de tous côtés aux plaisirs. Ils sont entierement les mêmes. Que l'on consulte leur physionomie, leurs regards & leur maintien, l'on en portera un jugement tout à fait opposé.

CORINE vive, étourdie, sensible, impatiente, emportée dans tous ses plaisirs, se donne sincerement pour ce qu'elle est. Il lui est resté dans son déreglement l'ingénuité de l'innocence ennemie de la fausseté, c'est pour elle un plaisir nouveau que de faire connoître celui qu'elle ressent. Sa naïveté parle jusqu'aux spectacles. Jamais elle n'a défendu à ses pleurs de couler; jamais elle n'a défendu à son rire d'éclater dans les occasions qui la montrent le plus à découvert.

CLE'ONISE au contraire ne se défait jamais d'un sérieux composé. Un air de volupté répandu dans tous ses traits décele sa dissimulation. Les troubles que les sens portent jusqu'à son cœur démentent le calme emprunté d'une sérénité superficielle. L'illusion des spectacles qui rappelle la réalité à Corine, la fait éclater à ses côtés ; elle n'avoue pas, elle publie qu'elle est émue jusqu'au vif. Cléonise aussi saisie ne se permet pas le geste, le mouvement le plus indifférent. Elle ne répond à Corine qui la presse de quitter le masque, que par un sourire de pitié. C'est pour elle un principe constant dont elle ne s'écarte point ; l'on n'inspire jamais les passions plus sûrement, que lorsqu'on persuade qu'on ne les ressent point.

QUELQU'UN s'avise de parler de Ze-

lindor dans le foyer d'un ſpectacle. Le pauvre garçon, s'écrie en hauſſant les épaules un Ariſtarque qui porte encore le couleur de roſe, j'en ſuis fâché pour lui. Il faut abſolument qu'il ait le cerveau attaqué. Il a eu l'opiniâtreté de ne ſe laiſſer déterminer au mariage, que par le bien & par la naiſſance. Paſſe encore pour cela. Mais il portoit ſa chimere bien plus loin. Il vouloit dans une femme de l'eſprit, du jugement, un cœur. Ce garçon-là eſt né coeffé. La nature a eu la bonté de former ce phénomene tout exprès pour lui. Ce qu'il a fait la ſottiſe de chercher, il a eu le bonheur de le rencontrer. Il ne tenoit qu'à lui après cela, d'aller ſon train comme les autres. Point du tout. Il s'aviſe d'accompagner ſa rare moitié aux promenades. Graces à ſes affiches, tout Paris eſt bien

& duement informé qu'il eſt aſſez gothique dans ſes inclinations pour ſoupirer de bonne foi pour elle. Il ſe donne avec cela les airs de connoître & de ſentir le point d'honneur. Il eſt auſſi délicat ſur cette matiere, que les Rolands & les Amadis. Ce n'eſt pas tout. Zelindor eſt au ſervice. Il a la manie d'étudier ſon métier, & la rage d'en parler ſans ceſſe, pour s'inſtruire, à ce qu'il dit, & l'on le croit ſans peine. Il eſt de plus aſſez imbécile pour paſſer une matinée chaque mois avec ſon Intendant, ſon Maître d'Hôtel, & toute cette canaille-là. Il dit avec aſſurance qu'il ne veut être dérangé dans ſes affaires, qu'autant qu'il eſt indiſpenſable de l'être à quelqu'un de ſon nom & de ſon état. Voici un point bien plus ſingulier que tout le reſte. L'on dit aſſez haut qu'il a de la

religion, pour lui seul, graces à Dieu, sans affectation & sans incommodité pour tout ce qui l'approche. On assure même qu'il va régulierement aux Eglises tous les jours d'obligation. Pour moi je l'attens au Sermon. Quand il sera bien constant qu'il n'en manque point, alors je lui tirerai ma réverence & le laisserai là. Cela sera un être isolé dans le monde, un original complet qu'il ne nous sera certainement plus permis de voir ni de fréquenter.

CORISANDE sort de son Hôtel à l'heure du spectacle. Elle a dessein d'aller à l'Opéra, elle dit qu'on la mene à la Comédie. Elle s'y trouve presque seule, elle y reste en faisant ses nœuds. Ce qui y est, ce que l'on y joue, pourquoi & comment elle y est, elle-même ne s'en doute seulement pas. Elle trouve en sortant un domestique

qu'elle a depuis dix ans, qui l'attend à la porte; elle lui demande s'il est à elle. Où Madame veut-elle aller, lui dit ce domestique? Où l'on voudra, répond-t-elle. On la mene chez son Amant, qui l'a attendue pendant tout l'Opéra. Il lui fait quelques reproches sur son peu d'exactitude. Elle lui proteste qu'elle a été à l'Opera. Il lui demande qui a joüé, qui a dansé? Elle rêve profondément, & finit par dire que cela lui a tout à fait passé de l'imagination; qu'elle ne s'en souvient pas, mais qu'il est constant qu'elle en vient. Un de ses gens vient lui rendre une réponse; elle le prend à témoin de la vérité de ce qu'elle avance. Il l'assure que c'est à la Comédie qu'il l'a suivie. Oh pour le coup, s'écrie-t-elle en éclatant, celui-là est trop singulier, il a raison. Corisande ne sait jamais au

juſte ce qu'elle penſe ni ce qu'elle dit, ni même ce qu'elle fait. Ce qui paroît l'occuper eſt ſouvent la choſe du monde à quoi elle penſe le moins. Elle eſt venue à bout de le perſuader au Public. On ne lui impute plus rien ni en bien ni en mal. Coriſande n'eſt-elle pas bien habile, bien heureuſe ou bien à plaindre ?

SUR L'AMBITION.

RIEN de plus ingrat que l'ambition. Elle a un malheur diſtinctif qui la caractériſe. Rien ne ſauroit la ſatisfaire. A peine ceux qu'elle dévore ſe ſont-ils égalés à ceux qui étoient nés au-deſſus d'eux, qu'elle leur fait déſirer de s'élever encore plus haut. Ils vont toujours en avant ; tout ce qui eſt après eux ne les intéreſſe plus. Le Sage ſe

borne, une honnête médiocrité lui suffit. L'Ambitieux obtient continuellement, sollicite sans cesse, & n'est jamais rempli. Ses maux ainsi que ses plaisirs ne vont au cœur que par hasard & pour un instant. Les uns & les autres sont l'ouvrage de l'imagination. Ils lui sont presqu'étrangers.

Si l'on examine la nature & les effets de l'ambition, on la reconnoîtra sans peine. Elle est inquiete, distraite, pleine de projets difficiles & chimériques. Elle va toujours au-delà des souhaits lorsqu'ils sont accomplis. Elle a un terme : mais elle n'y arrive jamais. Le véritable n'est presque jamais celui auquel elle est venue, au contraire, c'est celui auquel elle ne sauroit atteindre.

Cette maladie regne surtout à la Cour. On la gagne sans s'en apper-

cevoir par le commerce des Grands. Elle ne peut se guérir que par des remedes violens. La fuite des occasions & de tout ce qui respire cette contagion est le plus infaillible. Il coûte, mais il réussit.

SUR LES GRANDS.

La Cour du plus grand Empire de l'univers ne contient qu'un espace très-borné. Ses citoyens certains & naturels sont en si petit nombre qu'il seroit aisé de les compter. L'affluence tumultueuse qui y regne n'est causée que par des étrangers, des voyageurs, des curieux, peuple innombrable que rassemble l'intérêt & l'ambition.

Si l'on veut en avoir une idée par rapport à la Cour, qu'on se figure

une balance garnie dans un de ses plats d'un poids assez considérable pour conserver l'équilibre dans tout ce qui pourra être mis dans l'autre, qui est supposé vuide, que l'on s'imagine, ensuite que ceux qui se placent dans ce plat obtiennent ce qu'ils désirent s'ils ont la force de soutenir l'équilibre contre ce poids qui leur est opposé.

Les prix que distribue la balance encouragent & séduisent la timidité même. Clergé, robe, épée, négociations, commerce, finance, talens, sciences, arts, de tous les états l'on y court en foule, des hommes de vent, de chimere & de fumée composent en partie cette multitude. N'importe ils veulent être pesés comme les autres; ils employent même tous les ressorts de l'artifice

pour

pour l'être des premiers. Par bonheur leur legereté ne leur laisse pas long-tems le plaisir d'occuper la balance. Le contre-poids les emporte & les agite par des secousses si violentes & si rapides qu'ils ne tiennent qu'un instant contre lui. Une prompte chûte est le juste prix de leur témérité, quelques-uns cependant ont la force de soutenir ces agitations redoutables & décisives, tandis que la ridicule vanité de ceux qui sont précipités excite la risée publique, la suffisance & la capacité de ceux-là obtiennent l'estime & l'admiration générale: mais il faut que la balance ait prononcé, son jugement est sûr, il porte sur l'épreuve: jusques-là le mérite le plus constant est toujours incertain.

Celui que tout le monde croit connoître, & qui se dérobe habilement à

tous les artifices que l'on emploie pour l'entamer, est sans doute l'homme le plus impénétrable. S'il a l'art de joindre avec aisance un air ouvert & franc à cette profonde dissimulation, il se joue à son gré de tous les hommes.

Voila en peu de mots le portrait d'Alcidor. Sa langue n'est jamais l'interprete de son cœur. Il lui a défendu rigoureusement d'avoir aucun commerce avec lui. Son imposture perpétuelle a, malgré ce déguisement, une si grande ressemblance avec la vérité, qu'on les confond nécessairement. L'art de tromper lui est aussi familier que celui de séduire. Qu'un fourbe si inébranlable seroit un rare trésor pour la politique ! Que ce fourbe est une peste abominable pour la société qu'il trompe sans cesse par goût, par état, & par principes. L'on a lieu de croire

que l'on en eſt aimé, & l'on n'a point de plus mortel ennemi. On lui confie ſes projets & ſes eſpérances; le perfide ne les apprend, que pour les traverſer. Tout échoue par ſes menées ſecretes; l'on épanche avec effuſion ſa triſteſſe dans ſon cœur; le cruel en rit en feignant de la partager.

Est-ce d'une élévation naturelle de ſentiment que naît l'orgueil de la plûpart des grands? Sont-ils nés avec cet eſprit de commandement que donne la grandeur d'ame & la ſupériorité de génie? La nature eſt bien avare de ces dons précieux qui font les grands hommes indépendemment des conditions.

Pourquoi donc voit-on ſi peu de perſonnes élevées aux grands honneurs exemtes de cet air de hauteur & de vanité? Faudra-t-il admettre que

tous ceux qui y parviennent sont gratifiés de ces talens rares, source véritable des respects & de l'admiration des hommes. Les grands mêmes se révolteroient contre une opinion si absurde. Leur enflûre de cœur a cependant un principe, on ne sauroit en disconvenir, sans doute : mais ce principe n'est pas en eux, il leur est étranger. C'est la bassesse de tout ce qui les environne qui les rend si hauts & si superbes ; qu'on cesse de ramper devant eux, ils cesseront de s'élever ; plus d'adorateurs, plus d'idoles.

La plûpart des grands ne voyent point sans une espece d'étonnement & de chagrin, ceux qui ne le sont pas, avoir un goût plus sûr, une délicatesse plus sensible, en un mot un génie plus étendu qu'eux ; on croiroit à

les voir qu'ils reprochent à la nature de leur avoir fait tort des talens que les autres en ont reçu, ils n'ont pour eux qu'une admiration offensante qui ne donne que des loüanges injurieuses.

Deux especes de politesse parmi les grands, l'une les met de niveau vis-à-vis leurs inférieurs. Elle va au cœur parce qu'elle paroît en partir. L'autre retranchée dans la rigueur du cérémonial, laisse un intervalle immense entr'eux & les personnes à qui ils font la grace de parler, la brusque grossiereté est moins piquante.

Respectueux sans bassesse, poli sans affectation, libre sans familiarité, réservé sans étude, secret sans mystere, noble sans fierté; tel est l'heureux modele de notre jeunesse, si elle avoit le courage de l'envisager, le sage & l'heureux Zirphile. Il n'est spirituel,

que pour plaire, & pour faire briller ceux à qui il plaît. Maître du choix des plaisirs, l'honnêteté décide ceux qu'il préfere. Il évite la mauvaise compagnie avec tant d'art, qu'elle s'imagine qu'il ne la fuit pas. La douceur de ses mœurs & l'intrépidité de son courage paroissent incompatibles. Sans paroître avoir de volonté, il ne fait jamais que ce qu'il doit. Les sentimens de son cœur sont également partagés entre l'honneur, la nature & l'amitié. Les loix que la sagesse a imposées à la société ne sont pas des devoirs pour lui; il les trouve écrites si distinctement au fond de son cœur, qu'il se feroit violence, s'il s'en écartoit. Toutes les vertus sont si aisées & si faciles en lui, que l'on croiroit qu'elles lui sont devenues naturelles, s'il n'étoit pas né avec elles. Zirphile est adoré à

la Cour de Loüis, il l'eût été à celle d'Auguste. Rome auroit reconnu le modele des mœurs, que Paris se fait honneur de proposer.

POURQUOI voit-on si peu de personnes qui sachent recevoir les graces ? Ne seroit-ce pas parce qu'il en est encore moins qui sachent les faire.

TELS qu'on voit les premiers jours du Printems, tantôt embellis par un astre qui ranime toute la nature, tantôt obscurcis par des nuages qui en dérobent la douceur, telle on voit la belle Glycere défigurer par l'inégalité & la bisarrerie de son humeur les charmes de la figure la plus séduisante. Tout invite au premier coup d'œil au commerce de Glycere; tout en éloigne si-tôt qu'on la fréquente. Un air, un ton brusque lui échappent, lorsque la sérénité même semble dissi-

per la crainte que l'on a de les essuyer. Elle rit, elle éclate lorsqu'on les lui fait appercevoir. Son cœur paroît s'épancher tout entier dans une naïveté vive & animée, comme on voit une fleur naissante s'épanoüir aux rayons du soleil. Tout-à-coup le caprice renaît & prend le dessus. Elle se monte subitement à un sérieux froid, dur & haut. Elle confond même la hauteur & l'impertinence. Il ne lui est que trop ordinaire de payer par-là les politesses qu'elle reçoit. On la quitte sans concevoir les contrastes que l'on vient d'éprouver, & l'on ne sauroit en douter. Si Glycere réfléchissoit il ne lui seroit pas possible de se rendre compte d'une conduite si extravagante ; il faut donc décider qu'elle ne réfléchit point, qu'elle agit au hasard & sans principes, au

gré

gré de tout ce que lui présente son imagination. Une conduite si bisarre ne peut produire que des effets aussi bisarres qu'elle.

Quelle reconnoissance peut donc attendre celui qui joint l'outrage au service ? N'est-ce pas lui en témoigner assez que de lui pardonner son bienfait.

Il est beaucoup de personnes dont l'amitié est trop difficile à acquérir, c'est assez de ne les avoir pas pour ennemis.

Vous êtes surpris de l'accueil prévenant que tout le monde fait à ce jeune Sénateur. Le petit Duc lui serre la main, la jolie femme lui fait un soûrire, trois ou quatre fous l'honorent en passant d'un coup de main sur l'épaule. Voulez-vous savoir ce que pensent de lui toutes ces personnes si

empressées à le caresser ? L'on n'en compteroit peut-être pas six dans ce grand nombre, qui ne l'étranglassent avec délices, si cela pouvoit se faire sans suite & sans procédure. Chacun lui rend cependant la justice qui lui est due. L'on convient unanimement qu'il est né avec un esprit supérieur. L'usage qu'il en fait le rend avec raison justement détestable ; l'aspic a un venin moins subtil & moins fatal que sa langue. Il prétend prouver par démonstration, que la plus haute noblesse de l'Etat est presque roturière. Il est l'objet de l'horreur & de la crainte de tous les gens qui ont un nom ; à plus forte raison de ceux qui n'en ont point. Ce n'est pas pour gagner son amitié qu'on a pour lui des égards ; quel honnête homme pourroit la désirer ? C'est uniquement dans la crain-

se s'en faire un ennemi. Tous ces phantômes d'amis qui l'entourent, n'attendent que l'occasion de se venger impunément des noirceurs qu'ils ressentent ou qu'ils évitent. Qu'elle se présente, la perte de l'homme frappé du tonnerre n'est pas plus certaine que la sienne.

Dieu même trouve des ingrats, les Grands s'étonnent d'en rencontrer.

L'on remarque souvent dans les Grands la suffisance la plus orgueilleuse. Elle annonce fastueusement toute l'insolence de l'ivresse de l'amour propre ; à quel étonnement à quelle indignation ne passe-t-on pas lorsqu'on ne découvre pas en eux la plus foible étincelle du mérite supérieur qui peut seul la faire supporter.

Que peut donc avoir Philoctete à

démêler avec tout le Public ? Il ne l'envisage que d'un air froncé & sourcilleux. Ses regards ne tombent sur lui, qu'avec le caractere d'un dédain insultant. Il semble dire sans cesse par la hauteur de ses manieres, j'ai des biens immenses, des habits superbes, des équipages & des attelages de toute espece ; un hôtel magnifique me loge à la ville ; dans les environs une maison enchantée m'offre la campagne dans tout le charme de ses délices. Je ne connois de saisons que celles qui me plaisent ; mon cœur ne désire que pour joüir. Vous, à qui manquent tous ces avantages, chétif & misérable Peuple, éloignez-vous respectueusement de mon passage. Regardez-moi avec les sentimens que vous devez à un mortel privilégié qui est placé si fort au-dessus de vous. Imbécile &

aveugle que vous êtes, lui répond avec fermeté un Philosophe au fond de son cœur, quel hommage doit donc la raison à ces avantages que vous me vantez ? Gardez-vous bien plutôt de me contraindre à vous séparer d'eux ; & pourquoi ne vous en séparerois-je pas en effet ? je n'en vois pas un seul qui soit à vous ; tous appartiennent à l'art, à la nature ou au hasard. Que l'on vous en dépouille, examinez ce qui vous restera.

Il est bien plus beau de s'ennuyer superbement dans les antichambres du Roi & des Ministres, que de s'amuser délicieusement dans des sociétés ignorées. Ces deux états ne souffrent aucune comparaison, qu'on le demande aux courtisans.

Voyez-vous ce Magistrat qui est appuyé depuis plus d'une heure con-

re le chassis de la porte du Ministre ? Savez-vous ce qu'il attend ? Qu'un Valet de chambre vienne dire à haute & distincte voix : Monseigneur ne verra personne. Voulez-vous à présent savoir quel est ce Magistrat ? Son nom passe pour bon même dans la Province. Le hasard des circonstances l'a mis dans une place où il s'est acquis une sorte de réputation ; il a de plus cent mille livres de rente. Qu'il est heureux, dites-vous ! & moi je puis vous assurer qu'il est plus misérable qu'un forçat. Il a la manie de passer à la Ville & en Province pour homme de Cour, où chacun sait qu'il est généralement méprisé. Il y va dans cette vuë plusieurs fois la semaine, chargé de porte-feuilles bien fermés, remplis de papiers blancs. Il se montre à tout le monde sans voir personne. il ren-

contre, il ne visite point, on le salüe, & l'on craint de lui parler. Outré, furieux, pénétré d'amertume jusqu'au fond du cœur, la douceur de dire, Je viens de Versailles, j'arrive de la Cour le dédommage avec usure de tous les maux qu'il se cause. Je ne le plains point, dites-vous; n'est-ce pas être insensé, que de faire son malheur où mille autres vivroient heureux? Ne vous emportez pas tant, de grace. Cet homme a une folie; cela est incontestable. Mais sa folie est utile à la sagesse du ministere. Si l'on ne voyoit à la Cour que ceux que leurs emplois, leur nom & leur credit y distinguent, la Cour seroit un désert. Elle a besoin d'ambitieux oisifs qui y figurent. Il est bien vrai qu'elle leur est absolument inutile; mais ils lui sont nécessaires; ils font nombre.

Que les Grands sont à plaindre lorsqu'ils sont malheureux ! il ne leur est seulement pas permis de le paroître.

Etrange effet ou du préjugé ou de l'habitude, l'on ne voit pas un Grand affable, humain, sensible sans en être surpris, étonné même.

Qu'importe à la société combien d'arpens de terre possede un particulier, combien de titres le décorent, par combien de Commandeurs des Ordres du Roi il remonte à son premier Auteur. Ce n'est point du tout cela dont il s'agit. C'est par le mérite qui leur est essentiel que la raison évalue les hommes. Quel est-il ? celui qui rend un homme digne d'estime & de respect quand même il ne posséderoit uniquement que celui-là ; celui dont la possession de tous les autres

avantages ne ſauroit racheter le défaut. Etre homme de bien, être homme d'honneur, voilà le taux ſur lequel on doit apprêter les hommes. Cela ſeul leur eſt propre, tout le reſte eſt étranger.

ALCMEON paroît bien différent des portraits que l'on en fait. L'on voit en lui cette politeſſe prévenante qui invite à la ſociété dont il ſemble faire la douceur. Tout ſon extérieur annonce ..... n'achévez pas cette ébauche. Vous ne connoiſſez du caractere d'Alcméon que ce qu'il a jugé à propos de vous en montrer ; votre jugement eſt précipité. Cet homme que la ſimplicité même vous paroît inſpirer, n'eſt que menſonge & fauſſeté. Son humeur, ſon maintien, toute ſa perſonne enfin, ne connoiſſent que les lois des circonſtances. La raiſon

ne s'en mêle point du tout. Inconnu à la Cour, il s'y présente avec un air plutôt bas que modeste. Il y rend des visites sérieuses à trois ou quatre vieux Seigneurs oisifs, dont il cite les noms à tout propos. Il s'honore de ramper devant eux, ils s'amusent à le laisser faire. Quelques lettres qu'il reçoit de tems en tems de leurs Secretaires l'ont fait considérer dans sa Province. Il a un Château immense qu'il a élevé sur une terre fort bornée. Là seulement Alcméon se montre tel qu'il est aux duppes qui ont la curiosité de le connoître. Il n'a aucun caractere en propre, il les emprunte tous, étranger à la Cour, adulateur chez le Grand, insolent dans le Palais de son orgueil, estimable & important uniquement pour ceux à qui il peut se dérober ; faites-en l'éloge à présent

si vous voulez. Voilà Alcméon tel qu'il est en effet.

La liberté naturelle de l'homme se révolte toujours contre des manieres hautes & impérieuses. Celui qui se les permet est le seul qui les pardonne, elles sont ridicules injustes, tyranniques.

Et Grand dont la course rapide promettoit de fournir la plus belle carriere reste tout-à-coup, est oublié, s'oublie lui-même & perd des rangs au lieu d'en gagner. Talens, vertus, génie, vous êtes donc des secours inutiles? L'expérience l'a rendu constant. La fortune les compte pour rien dans ses arrangemens ou plutôt dans le désordre de ses faveurs. L'aigle est arrêté dans son effort, le passereau se trouve placé dans un tourbillon qui l'entraîne bien au-delà de son vol, il s'é-

tonne lui-même de laiſſer bien loin derriere lui le Roi des oiſeaux. Tout dépend des circonſtances. Lorſque nous leur manquons ou qu'elles nous manquent, il faut avoir la force de renoncer à l'eſpérance, c'eſt trop peu, à la réalité même.

La bonté eſt la qualité eſſentielle de l'homme. La générofité eſt celle du Grand ; il en eſt ainſi des autres vertus. Le Grand qui ne les poſſede qu'au degré ordinaire, n'eſt qu'un homme ordinaire.

Ce n'eſt point dans la contrainte & la ſécurité du cloître que Cydalis offre le plus beau modele que les femmes puiſſent ſe propoſer. C'eſt au centre de la liberté, c'eſt dans le ſein des écueils, à la Cour même, qu'elle fait les délices, la gloire & l'exemple de la France. Si les vertus de ſon

sexe avoient abandonné la terre indigne de les posseder, les mœurs de Cydalis en retraceroient l'idée, sa conduite en feroit renaître l'amour. Amie, épouse, fille, mere, elle remplit les devoirs que lui imposent ces titres avec autant d'exactitude, que les personnes qui n'ont à remplir qu'une de ces especes de devoirs. Elle asservit la mode aux bienséances, le caprice à la raison, la vanité à la modestie, la beauté à la nature, l'amour même à la passion, le plaisir à la décence. Belle de tant de vertus, elle paroît l'être encore plus qu'elle ne l'est, par la facilité avec laquelle elle les pratique. Ce que leur exercice a de plus rude ne lui coute ni peine ni affectation : elle ne souffriroit qu'à s'en écarter. Malgré l'opposition de leur conduite avec la sienne, les

femmes les plus dérangées chérissent & recherchent son commerce. Il n'en est point à qui elle n'inspire l'envie de lui ressembler. Hommage plus éloquent encore que flatteur, ne fait-il pas autant de honte aux vices que d'honneur à la vertu ?

ORPHISE née sans bien ne possédoit que l'avantage de tenir à la Cour. Un nom est la dot qu'elle a apportée à un mari qui n'avoit que des richesses ; domestiques, table, équipages, habits, bijoux, elle a rencontré tout cela d'un jour à l'autre dans son nouvel état. Elle est encore la femme de Paris la plus libre ; son mari est jeune, spirituel, bien fait . . . . . . vous soupirez, Orphise, à ce portrait ? oui, répond-elle, je pleure, je gémis sans cesse ; la source d'où j'attendois ma félicité ne m'offre que l'amertume des

regrets. Ecoutez, Orphise, ce qui vous désole est si simple, qu'il ne devroit seulement pas vous surprendre. Ces charmes de l'ame que l'hymen prodigue aux cœurs assortis par la sympathie n'ont pas été l'objet de votre mariage. Vous n'avez envisagé qu'un gros douaire & un état opulent; vous avez trouvé ce que vous cherchiez; pourquoi donc vous plaigniez-vous ? Le cœur de votre mari étoit en quelque façon étranger au contrat. Il n'est donc pas surprenant que vous ne le possédiez pas. Le vôtre, dites-vous, a besoin d'aimer, il ne sauroit supporter la secheresse de votre état; elle est dans l'ordre, il ne vous reste qu'une ressource, si vous aimez véritablement votre mari qui ne vous connoît seulement pas, faites-vous-en aimer. Qui sait si vous ne réussirez pas ?

Après vingt ans d'absence, Euphemon revient à Versailles, où il a passé sa jeunesse. Tout y a changé de face; tout y est neuf pour lui. Par bonheur il y rencontre un de ses neveux que son état y fixe. Il se promene avec lui dans la Gallerie dont les préparatifs d'une fête de la Cour font le rendez-vous de toute la France. Euphemon surpris de la rareté des détails qu'il entend, fait question sur question. Affaires, inclinations, politique, intrigues, trahisons, noirceurs; dans deux heures de tems il se trouve au fait des plus importans secrets. La malignité de son neveu décompose tout pour en faire l'analyse. Sa vûe perce dans les réduits les plus mystérieux; elle pénetre tout ce qu'il est défendu même d'appercevoir. Il sait éxactement tout ce

qu'il

qu'il est ordonné d'ignorer. En vérité mon bonhomme d'Oncle, dit-il, d'un air qui annonce toute sa satisfaction, vous aviez grand besoin de cette Leçon. Sans moi vous n'auriez pas été plus étranger à la Cour du Sophi qu'à celle-ci. Je ne me fais pas moins une loi de l'être tant que je respirerai sur tout ce que vous venez de dire. Continuez, Monsieur, ajoute Euphemon, vous êtes la vipere, le monstre de ces lieux ; vous en serez l'horreur, vous en deviendrez bientôt la victime & l'exemple. Gardez-vous de m'aborder jamais. Je vous le défends pour toute ma vie. La plus légere liaison avec quelqu'un comme vous suffit pour perdre le plus homme de bien.

CALLIRHOÉ est l'énigme de la Cour même qui ne sauroit la péné-

tter. Elle s'éleve, elle rampe, elle brusque, elle carresse, elle prodigue, elle épargne. Ce n'est rien, elle est douce, elle est aigre, elle est fausse, elle est sincere, elle est sage, elle est libertine; ce n'est pas tout, l'esprit, l'imbécillité, la gaieté, la mélancolie, la passion, l'indifférence, tout cela lui est également familier. Le ton auquel elle se monte dépend des circonstances, & les circonstances décident absolument son humeur. Il n'est pas possible de la peindre, son portrait échappe lorsqu'on croit le saisir; c'est un Protée qui se transforme en tant de manieres, que l'on ne peut s'en rendre maître. Avec l'écorce de tous les caracteres, le sien est de n'en avoir aucun. Erreur, dites-vous; l'on ne naît point sans caractere. Soit, si ce-

là est, je vous ai déja dit le sien, c'est de n'en avoir point.

Aux éloges outrés qu'Aspasie fait de Clitandre dans la gallerie & dans les appartemens on imagine le chef-d'œuvre de la nature embelli de tous les dons du cœur & de l'esprit. Cet homme rare arrive dans un cercle quelques momens après elle. Il n'a ni esprit, ni taille, ni figure. L'on juge aisément par-là de quels yeux Aspasie le voit : n'est-elle pas bien imprudente de trahir si grossierement le secret de son cœur ? Pour cacher son foible, il lui suffiroit de ne le point publier. Apparemment elle croit plus à propos que le public en soit informé. Il faut bien qu'elle ait ses raisons.

Quel dommage, dit-on, que Cleon quitte une place qu'il rempliss-

soit avec tant de supériorité! C'est un homme unique pour elle. Il s'y est comporté avec une si grande distinction qu'il ne sera point remplacé. La Cour peu attentive à ces propos nomme un successeur à Cleon. A peine le nouveau venu a-t-il exercé les mêmes fonctions, que Cleon est absolument oublié. L'on sent même par la conduite immédiatement opposée que tient ce successeur, que l'on s'étoit tout-à-fait trompé en regardant Cleon comme un génie rare. On le met dans la classe du médiocre & de l'ordinaire, la seule en effet qui lui convienne. Telle est l'effet du parallele, maniere de juger certaine, mais dangereuse pour ceux que l'on compare. La réputation que Cleon avoit usurpée lui avoit tourné la tête au point de souhaiter qu'on le fit.

Fin de la Premiere Partie.



AMUSEMENT
DE LA
RAISON.

SECONDE PARTIE.

Maximes, Caracteres & Réflexions.

SUR L'AMOUR PROPRE.

TERRIBLE ſujet de défiance pour l'amour propre le plus intrépide! Les hommes ont reçu l'exemple des plus

grands égaremens du ſage le plus profond qui ait jamais été ?

Si nous avions le courage d'attaquer nos défauts avec les forces que nous avons reçûes de la nature, nous en avons aſſez pour en triompher: mais ces défauts nous ſont chers, nous ne ſongeons ſeulement pas à les combattre ; c'eſt aſſez pour l'amour propre de les juſtifier.

Anaïs arrive au Château de Zirphé pour y paſſer une partie de la belle ſaiſon ; toutes deux ſont d'un commerce difficile entre femmes. Toutes deux ont été charmantes: mais il ne faut plus qu'un coup de vent pour abattre le reſte des fleurs de leur jeuneſſe. Zirphé froide & réſervée par art eſt née abſolue. Anaïs qui ne l'eſt pas moins l'a apperçû. Après le jour de cérémonie elles ſe trouvent ſeules l'u-

ne vis-à-vis l'autre, c'est-à-dire avec leurs maris, leurs enfans & leurs familles. Le Château est un désert ; l'on sort du lit, l'on passe une robe, l'on ébauche la coeffure, & tout de suite à table. Anais qui n'a ni faim ni soif a remarqué que Zirphé entend qu'on se lève lorsqu'elle remue son siége, qu'elle tousse au défaut de l'effet de ce premier signe, & qu'en dernier ressort elle affecte d'avoir des inquiétudes dans les jambes. Après quelques minutes accordées au respect des cristaux, Zirphé prend les bras de son fauteuil. Anais reprend aussi-tôt le fil d'un mauvais petit conte que l'on croyoit fini & qui l'étoit. Arrive la fin de ce conte ; Zirphé tousse ; c'est où l'attendoit Anaïs, elle demande subitement des liqueurs, autre conte. Zir-

phé pour l'abréger, s'il est possible, reprend son siége, tousse perpétuellement & s'agite comme si tout son corps portoit sur un fagot d'épines. Anaïs de conter & de boire de plus belle. Ce duel n'est pas si rare qu'il est extraordinaire. Que l'on y fasse attention, l'on trouvera beaucoup d'Anaïs & de Zirphé.

Avec quel feu, avec quelle éloquence l'amour propre défend les goûts les plus singuliers, les inclinations les plus extraordinaires. Si l'on ne sentoit pas intimement que le plaisir ne se persuade point, l'opiniâtreté de ces disputes feroit croire que l'esprit a entrepris de dupper le cœur.

N'étoit-ce point l'amour propre d'un Philosophe qui dictoit l'éloge que Seneque s'est donné : je n'ai pas

passé un seul jour qui n'ait été employé comme si c'eût été le dernier de ma vie.

La délicatesse de l'amour propre se fait des secrets si sacrés qu'elle ne pardonne jamais qu'on les entame; l'amitié se laisse quelquefois persuader le contraire; son erreur ne subsiste que jusqu'à ce qu'elle paroisse, elle parle, elle est sacrifiée aussi cruellement que la haine.

L'amour propre est si vain que lorsqu'il s'attache aux plus méprisables objets, il leur trouve des graces, des beautés, un prix réel enfin, suivant son estimation, que la nature n'a point du tout songé à leur donner. Son orgueil se fait reconnoître jusques dans l'infamie de sa bassesse.

Ce ne sont pas les objets de notre haine qui attaquent plus dangereu-

ſement notre bonheur ; l'averſion prend un ſoin ſuffiſant d'éviter tout ce que nous pouvons en apprehender ; les objets de leur amour propre, voilà ce qui perd les hommes ; l'inclination devient ce que l'on appelle aſcendant, l'aſcendant devient bientôt tyrannie ; la ſéduction l'établit, & l'habitude la ſoutient. Que le cœur ne réſiſte pas à l'attrait de ce foible chéri, il ſuffit ſeul pour le rendre malheureux : mais quel empire n'uſurpe pas cet attrait, lorſqu'au lieu de le combattre l'on en fait le centre unique de ſa félicité ! L'on ne ſauroit donc prendre trop de précaution pour ſe défendre contre ce que l'on a de plus cher ; c'eſt un écueil d'autant plus redoutable, qu'il invite par l'eſpérance, qu'il retient par le plaiſir, & qu'il n'eſt environné que de

fleurs ; l'amour propre cache le précipice, mais il y est certainement.

COMBIEN d'hommes vertueux par goût & par inclination sont vicieux par amour propre ; quel malheur pour eux qu'ils sachent seuls qu'ils le sont à regret !

REFLECHISSONS sur le principe de nos discours, de nos actions, de nos pensées, après cet examen rendons-nous justice sans écouter le faux interêt que nous avons à nous tromper. Pouvons-nous disconvenir que l'homme du monde le plus en garde contre l'amour propre ne le soit encore bien peu ? Combien de fois n'a-t-il pas réuni dans la même matiere l'instant de la défaite à celui de la victoire !

SUR LA VIE.

L'Ombre qui paſſe, la vapeur qui s'évanoüit, la trace que décrit un vaiſſeau ſur la ſurface des eaux, autant d'emblèmes de la vie. Puiſqu'elle eſt ſi fragile la crainte de la mort eſt donc bien déraiſonnable. Ou ces comparaiſons ſont fauſſes, ou cette crainte n'eſt plus qu'une terreur panique, il faut opter. Quelqu'un a dit que ce n'eſt pas lorſque les hommes meurent qu'il faut les pleurer, c'eſt lorſqu'ils naiſſent, ajoute-t-il, qu'ils ſont dignes de compaſſion.

Lorsque l'on eſtime la vie à ſa juſte valeur, il n'eſt plus ni grandeur, ni abjection, ni pauvreté, ni richeſſes, ni biens, ni maux; ces dons paſſagers du haſard deviennent tota-

lement indifférens : tout se réduit alors à deux points, raison, vertu.

NOTRE univers est quelque chose de si petit dans le tout de la nature, la partie que nous y occupons est si bornée & si étroite, l'on tient si peu de place dans cette partie déja resserrée de toutes parts, même par toute l'étendue du génie le plus sublime, & tout le faste des premiers rangs, qu'un homme sensé ne conçoit qu'à force de réflexions, qu'un habitant de la France, de l'Angleterre ou de la Chine qui ne fait que passer rapidement dans le pays où la nature le place, se croye un être très-distingué & très-important dans le monde.

QUE reste-t-il des plus superbes villes de l'antiquité ? des vestiges fort incertains, l'on dispute du lieu où elles étoient placées; des monumens les

plus durables ? des ruines muettes & confuses qui ne permettent pas même d'en donner l'explication ; du plus fameux conquérant, d'Alexandre, si l'on veut, un peu de cendres éparses joüet des vents. Que fait la mort par rapport à l'homme ? Elle le soumet à la fatalité de tout ce qui l'a précédé, & il ne fait que précéder de quelques instans tout ce qui le suivra ; cela est simple.

L'AMOUR de la vie est empreint si intimement dans toute la masse de notre sang que la mort seule peut l'éteindre : nous prodiguons tout ce que nous avons de plus précieux pour conserver nos jours ; lorsque nous obtenons du tems, nous croyons tout gagner. Que nous prenons le change grossierement ! Importe-t-il donc si fort combien de tems nous fuirons ce que nous ne saurions éviter.

OSÉRIEZ-VOUS, si cela se pouvoit sans crime, oseriez-vous mourir dans l'état où vous êtes ; vous osez y vivre & vos jours ne tiennent qu'à un fil.

SUR LES PLAISIRS.

QU'EST-CE que le plaisir? L'ouvrage & les delices de l'amour propre, l'ivresse du cœur, le charme du tems qu'il fait couler si rapidement qu'on ne s'apperçoit pas qu'il passe : l'homme s'en est fait de toutes les especes.

FANNY donne le change sur ses plaisirs, jamais elle ne le prend. Elle les suspend, elle les varie, elle a la force d'en prendre d'opposés à son goût, ils lui sont toujours présens. Elle y va en secret par des routes si cachées, que sa marche est impéné-

trable. Suivez-là dans ses détours, vous pouvez vous engager dans le labirinthe le plus difficile. Lorsque Fanny tend à l'Orient, tous ses pas semblent la conduire à l'Occident.

Aimer le monde & ses plaisirs, & ne pouvoir en joüir que par le secours des autres, c'est pour un homme qui pense, l'état le plus triste & le plus désagréable qu'il soit possible d'imaginer; tous ses jours ne sont qu'une suite de politesse & de complaisance contrainte & servile qui coûte bien plus qu'elle ne rapporte. Le plus petit hermitage du désert le plus écarté, une fontaine, une vigne, un bosquet, un gason, un champ suffisant pour la subsistance, est préférable aux magnifiques Palais dans lesquels on est étranger; l'on est homme dans l'un, l'on y est libre. Quel rôle joue-t-on dans les autres.

Les honneurs ſatisfont & ne rempliſſent point, les richeſſes enflent & corrompent, le vin uſe & abrutit, la volupté épuiſe & dégoute ; ce ſont les quatre principales ſources des plaiſirs. Que celui qui les a goutés tous le plus long-tems & le plus déliçieuſement l'avoue. Il ſe ſeroit épargné bien des peines s'il avoit eu la force d'y renoncer. Enfans importuns des paſſions encore plus trompeuſes que vous, ô plaiſirs ! ſi les hommes vous approfondiſſoient, vous retomberiez bien-tôt dans le néant ; l'aveuglement vous en a fait ſortir ; la lumiere vive & agiſſante de la raiſon vous y replongeroit pour jamais.

Au jugement de la Philoſophie voluptueuſe, le plus heureux des hommes eſt celui qui a plus de plaiſirs. Cet homme ſi avantageuſement diſtingué

eſt certainement celui qui les a tous. Si on le conçoit il peut être ; s'il peut être, vraiſſemblablement depuis ſept mille ans que le monde exiſte, il a été. Que de bonheurs enſemble il paroît avoir goûté ! Roi de l'univers, maître de ſes tréſors, prévenu par la volupté, irrité par les délices, il commande à tous les plaiſirs. Le genie du ſavant, l'induſtrie de l'artiſte ne ſont occupés qu'à lui en rendre la joüiſſance délicieuſe. S'il deſire, il joüit, & lorſqu'il a joüi, il eſt animé ſans reſſentir le moindre dégoût de la ſatieté. Quel torrent de felicité ! Quels jours ! Quel deſtin ! Ainſi penſe & raiſonne le vulgaire des hommes bien nombreux dans tous les états. Le ſage au contraire toujours en garde contre la ſéduction, raiſonne ainſi : celui qui peut ſe pro-

curer le plus de plaiſirs eſt en même tems celui qui en change davantage. Ses actions ſont un paſſage perpétuel de l'un à l'autre; il voltige ſur tous, il ne poſe ſur aucun: les plaiſirs les plus rares ſont donc bien foibles puiſqu'ils n'ont pas la force de l'arrêter. S'ils ne ſauroient le fixer, ils n'ont donc pas la force de le remplir; s'ils ne le rempliſſent pas ils ne font donc pas ſon bonheur, s'ils ne font pas ſon bonheur, il ne doit donc pas s'y attacher, il eſt donc né pour un autre objet; une autre fin l'appelle & l'attend. C'eſt ainſi que la ſageſſe décompoſe les plaiſirs pour en reconnoître le vuide.

Ils ſont donc paſſés, Meſſaline, ces beaux jours, ces jours heureux dont le printems vous paroiſſoit ſéparé de l'hiver par un intervalle immen-

ſe. L'art qui a prolongé votre enfance jusqu'au de-là de votre jeuneſſe, votre jeuneſſe par de-là votre âge mûr, ſi cependant il en eſt un pour vous, n'a pu reculer le jour fatal de la décadence de vos charmes. Tout ſon effort vous devient inutile par ſon impuiſſance. Vous êtes abſolument fannée; toute votre phyſionomie n'annonce plus que les ruines d'une beauté conſumée par le jeu & les veilles. Triſtement délaiſſée, il vous reſte pour réfléchir bien plus de tems que vous ne voudriez. Le rôle que vous allez joüer déſormais, voilà, malgré vous, ce qui vous occupe & vous embaraſſe. L'âge a ſi fort changé la ſcene pour vous, qu'il faut bien que votre perſonnage change auſſi avec elle. Il faut enfin que vous preniez un parti. Si vous perſiſtez plus long-tems dans l'indé-

cision, votre nom ne ſera tiré de l'oubli que par le mépris qu'on aura pour votre mémoire. Le tems coule rapidement, il ne vous en reſte plus à perdre. Avez-vous donc à balancer ? Allez, allez, ſans différer, chercher la ſageſſe & le repentir dans la retraite la plus propre à les inſpirer. Vous achevez de vous perdre, ſi vous héſitez. Opprobre de votre ſexe, n'êtes-vous pas trop heureuſe qu'il vous reſte un moyen d'en devenir l'exemple. Méritez-vous la liberté dont vous joüiſſez encore, de vous faire des vertus de vos propres vices ?

Qu'est-ce que la ſociété de la ville, l'éclat de la Cour, le ſéjour même des délices, pour un cœur qui ne ſauroit retrouver la ſatisfaction qu'il a perdue & que l'habitude lui a rendue eſſentielle ? Un déſert, un cahos, un lieu de ſupplice & d'horreur.

SUR DIVERS SUJETS.

VOULEZ-VOUS savoir ce que l'on pense, ce que l'on dit de vous ? Pesez, si l'on peut parler ainsi, votre esprit, votre cœur, votre conduite dans la balance de la vérité : faites votre estimation à la rigueur, comme si vous n'y étiez pour rien; prononcez ensuite. Si vous vous estimez, ne doutez pas de l'estime du Public ; si vous vous paroissez méprisable, soyez certain qu'il vous méprise. On ne s'en impose point à soi-même.

ORGON est entré dans une charge distinguée dès sa premiere jeunesse. Il l'a exercée pendant vingt ans sans honte & sans gloire. De cette charge il a passé à une place, qu'il a occupée pendant quinze ans, & qu'il n'a jamais rem-

plie. Il a monté par succession à une autre encore plus considérable. Le vuide qu'il porte partout où le jugement & le génie sont nécessaires, l'a fidelement accompagné. Au dessous des plus petites places, comment pourroit-il suffire aux plus grandes ? Son ame oisive y joüit dans une profonde inaction des honneurs & des récompenses du travail. Orgon est enfin arrivé à la vieillesse. Ne comptons point ses jours, estimons-les. Je n'y vois pas un jour plein. Qu'il est triste pour Orgon de n'avoir pas encore commencé à vivre après avoir vêcu si long-tems?

L'ADULATION, la vérité même donnent peu d'éloges qui soient entierement purs. Ceux que l'on prodigue aux conquérans sont nécessairement fondés sur le malheur des peuples conquis. Quelles que soient les lumie-

res & l'incorruptibilité du plus grand Magiſtrat, l'auſtérité de la juſtice l'oblige ſouvent à faire des infortunés qu'il ne ſauroit s'empêcher de plaindre. C'eſt le propre des vertus humaines d'être rarement ſans inconvénient. Il en eſt cependant que leur pureté excepte de cette tache générale ; telle étoit celle qui réunit toutes les voix de Rome partagée ſur le choix le plus glorieux ; il s'agiſſoit de décider quel étoit le plus homme de bien, le plus honnête homme de la République ? Tous les ſuffrages ſe déclarerent unanimement en faveur de Scipion Naſica. A peine ençore entroit-il dans ſon ſixieme luſtre quand ſes concurrens mêmes en porterent ce jugement ; l'on peut juger par-là à quel degré ce jeune Romain avoit ſu élever la probité : qu'on eſtime les triomphes les

plus célebres tout ce qu'ils valent ; jamais homme peut-être n'en a remporté un plus glorieux, l'on pourroit dire de lui ce que l'Auteur des Lettres Persanes a dit de l'établissement des Invalides. J'aimerois mieux l'avoir obtenu que d'avoir gagné dix batailles.

Quelle leçon pour le cœur neuf & tout de feu d'une jeune épouse ! Elle ne se croit heureuse que de la tendresse de son mari qui possede uniquement la sienne : elle fait de celle qu'elle ressent pour lui son bonheur, son devoir & son honneur ? Erreur, chimere, lui dit la sagesse du monde ; toute l'ambition d'une femme sensée doit se borner à être l'amie de son époux.

Telle est la corruption du siecle ; quelques égards que l'on rende au

Public, quelque soin que l'on prenne pour ne point mériter sa censure, il ne pardonne pas les liaisons entre sexes différens. Philemon ne voit Eglé que parce qu'il trouve en elle le retour de l'amitié la plus pure. Tous deux ne changeroient pas la douceur de ce sentiment contre la volupté de l'amour satisfait. Quelqu'innocent que puisse être leur commerce, l'amour & l'amour le plus criminel est déclaré de la partie. Malgré la sagesse & la retenue de la plus austere bienséance, l'amitié vertueuse est flétrie du caractère du libertinage. Quelle est la source de cette injustice ? Ne naît-elle point du déreglement de nos mœurs presqu'autant que de la légereté de nos jugemens & de la malignité de la calomnie ?

L'AVANTAGE des biens divers qui

intéressent le bonheur de l'homme peut se connoître de deux manieres : par la privation & par la jouissance. Dans lequel de ces deux états est-on plus à portée d'en juger sainement ?

Où placerez-vous le malheureux sans ressource ? sera-ce dans le sein des plaisirs ? quel spectacle pour lui ! Sera-ce dans le séjour des plaintes & de la douleur ? ses peines s'y aigriroient encore. Quel sort ! le malheureux sans ressource est-il donc essentiellement déplacé dans l'univers ?

Des pauvres, des riches, des hommes absolus, des hommes sans pouvoir, tels les uns & les autres, parce que le sort de la naissance l'a ainsi décidé, fautes irréparables du destin qu'une Philosophie inquiete ne sauroit lui pardonner. On lui représente

que de cette inégalité de conditions se forme l'essence de l'ordre civil, qu'il est de nécessité indispensable qu'il y ait des hommes qui commandent & des hommes qui obéissent ; l'on ajoute encore que la dignité du Gouvernement, la multiplicité de ses occupations, la diversité des talens ne permettent pas que les conditions soient les mêmes ; que du sein de l'égalité, chimere fantastique de cette Philosophie, renaîtroient bien-tôt ce désordre & cette confusion d'états ? Que cela est arrivé, parce que suivant le génie de l'homme il n'étoit pas possible que cela n'arrivât pas, que le même abus seroit inévitable dans le rétablissement des conditions égales. La mauvaise humeur répand sur l'évidence de ces raisonnemens une obscurité que cette secte ne sauroit percer.

Que faire donc ? la renvoyer à l'ordonnateur primitif des conditions ? La profondeur de sa sagesse est-elle faite pour les crimes de notre curiosité ? A l'égard des hommes, les Lois sont faites, les mœurs sont établies : elle ne seroit pas plus heureuse de ce côté-là ; elle aura plutôt fait de se soumettre que de réformer.

Une des singularités qui frappe, qui occupe & qui réjoüit le plus à Paris, c'est la quantité prodigieuse d'originaux de toute espece, de tout pays, de tout sexe, de tout age, de tout Etat, que l'on y voit sans cesse paroître sur la scene ; ils y abondent de toutes les parties de l'univers comme à un rendez-vous commun ; on seroit tenté de croire qu'ils regardent cette grande Ville comme leur patrie.

Ce que l'on entend par le titre rare

d'homme à la mode, se conçoit par l'usage du monde. L'expression peut-elle le rendre ? Qu'on dise que c'est un babillard par habitude, un indiscret par réflexion, un étourdi par principes; que l'on ajoute qu'il tranche du supérieur avec ses égaux, de l'égal avec ses supérieurs, de l'important avec ses subalternes; que l'on dise encore qu'il trouve que tout va de travers dans l'Etat, qu'il traite nos plus grands Ministres d'imbéciles, nos plus rares Généraux, de militaires superficiels, les hommes les plus célebres dans tous les états, de sujets médiocres; que l'on finisse par dire qu'il rend beaucoup de devoirs aux femmes, qu'il déchire toutes sans exception, qu'il ne se connoît qu'en modes, en équipages, en ajustemens & qu'il décide de tout impérieuse-

ment ; qu'il n'a de Seigneur que l'habitude de contracter beaucoup plus de dettes qu'il n'en peut payer ; qu'il est si pleinement satisfait des différentes parties qui composent son tout, qu'il ne se troqueroit pas contre l'homme de l'univers le plus accompli; qu'il est bien reçu, malgré ses défauts, chez quelques honnêtes gens qui le méprisent, & brusqué chez d'autres, qui, avec autant de probité, ont moins de patience ; qu'il est fat jusqu'à l'impertinence, parfumé jusqu'à faire trouver mal, ajusté jusqu'au colifichet. Tous ces traits rassemblés font soupçonner que c'est un homme à la mode, que l'on a voulu tirer : l'ame manque au tableau : l'objet n'est point représenté, la peinture n'a point de coloris assez vif, assez varié, assez singulier, pour faire une copie ressemblante:

d'un original si bisarre. Le portrait de l'homme à la mode est l'écueil de son art.

C'EST à avoir besoin de peu que consiste la véritable richesse : les lumieres de la Philosophie & l'expérience de la raison sont d'accord sur cette vérité ; l'on est donc plus riche des besoins que l'on n'a pas que des moyens de satisfaire ceux que l'on se fait.

CIRCÉ & Sophonisbe ont des beautés si semblables que l'on a peine à les distinguer l'une de l'autre, lorsqu'elles se rencontrent en public. Il n'en est pas ainsi dans le particulier. Tous les traits de Circé sont animés ; ceux de Sophonisbe sont sans vie. Toutes les graces de Circé parlent, touchent, vont au cœur ; celles de Sophonisbe muettes & interdites languissent

dans l'inaction. L'une gagne encore à se laisser connoître ; l'autre perd tout lorsqu'elle est connue. Pour qui les pratique toutes deux, la différence qui est entr'elles est encore plus frappante que leur ressemblance.

Il est des talens sans graces, ils surprennent sans plaire ; l'on voit aussi des graces sans talens ; elles laissent l'ouvrage à moitié, elles n'ont pas la force de l'achever ; enfin lorsqu'il plaît à l'art ou à la nature de les réunir, on rencontre ensemble les graces & les talens. Alors cet accord merveilleux frappe, éblouït, enchante. Toutes les facultés de l'ame attentives à son impression s'ouvrent impatiemment pour la recevoir. L'esprit, l'imagination, le cœur passent avec transport, de l'étonnement à l'admiration, & de l'admiration au ravissement. On

ne se connoît plus, on est enlevé hors de soi, on s'oublie dans une espece d'extase, & l'on ne se retrouve, que lorsque l'action du charme est passée. Tel est le pathétique des talens & des graces.

Alcippe a reçu de la nature le présent le plus heureux qu'elle puisse faire, l'inestimable don de plaire. Pourquoi plaît-il cependant? Le cœur le sait, l'esprit l'ignore, ou du moins l'esprit n'a point de nuance assez délicate pour rendre les idées qu'Alcippe lui donne. Ce terme aussi usité que vuide, qui n'exprime réellement que la foiblesse de la langue ou de l'imagination, ce je ne sai quoi secourable, ce charme mystérieux qui réunit les contraires, la grace & la simplicité, la douceur & la vivacité, la timidité & l'assurance, c'est par son art, dit-on,

qu'Alcippe enchante tous les cœurs. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit annonce le trésor qu'il possede. S'il parle, on l'écoute avec délices ; s'il se taît, son silence parle ; l'on passe avec lui du sérieux à la gaîeté ; des sciences à la bagatelle ; des bagatelles au frivole, sans avoir le loisir, ni même l'idée de se refuser à l'attrait qu'il répand sur tout. Le tems ne passe pas avec lui, il s'envole ; la langueur qui succede à son commerce est si sensible, que rien ne le remplace. La nature auroit-elle donc fait ces hommes rares pour dégoûter des autres ? Alcippe adoré du sexe, a entendu la voix de son cœur ; il a senti en même tems la nécessité de se défendre de la douceur de ce sexe charmant, & la nécessité de s'y livrer ; une inclination connue du seul objet qui l'a fait naître suffit à son

dans un tems où votre sexe croit tout ce qu'il a intérêt de se persuader. Jamais on ne vous voit indifféremment; vous le savez. Un ravissement enchanteur grave dans le cœur votre souvenir avec votre image. Des traits uniques vous l'ont appris. Une foule d'adorateurs vous répete sans cesse l'histoire de vos charmes en cent manieres différentes. Toutes les façons d'attaquer le cœur qu'ils ont employées auprès de vous, vous ont enseigné celle de le défendre. Les regrets, les larmes, le désespoir des Amans vous sont bien plus connus que leur félicité. Vous succombez cependant quelquefois : mais c'est la réflexion seule qui vous détermine. L'instant de la victoire que vous feignez de céder, n'est marqué que par vous-même. Le plus heureux Amant ne fait votre bonheur, que lorsque vous

vous êtes prouvé que vous pouvez faire le sien. Le choix seul vous embarrasse. L'art & la force de la passion ne triomphent point, c'est votre seule foiblesse. Votre dédain cache la répugnance que vous avez pour des hommages dont vous êtes rassasiée. La séduction enfin n'a d'empire sur vous que celui que vous consentez de lui donner. L'on peut vous plaire, l'on peut vous toucher, l'on ne sauroit vous séduire. Vous n'avez nuls défauts à racheter. Vous offrez toute l'expression des graces. Sur quoi pourroit-on vous tromper?

Une connoissance du cœur qui pénétre la finesse & le secret des sentimens les plus délicats & les plus extraordinaires, une vivacité d'esprit qui saisisse toute la noblesse, toute l'énergie des pensées & des expres-

sions qui les rendent, un organe au moins agréable, une figure noble, un maintien décent, de l'expression dans le geste, de l'ame dans le repos, de l'éloquence jusques dans le silence, une action universelle enfin, qui anime & qui joigne toutes ces parties essentielles, voilà les qualités qui forment l'Acteur. Où trouver les sujets qui les possedent toutes ? Faut-il s'étonner après cela qu'ils soient si rares. Roscius à Rome, Baron, le Couvreur à Paris, peut-être encore autant à Athenes & à Londres, de cette foule prodigieuse de noms que le théatre semble tirer de l'oubli, voilà les seuls que la Renommée ait daigné enregistrer au Temple de mémoire.

Il est beaucoup de termes hieroglyphiques créés par les passions. Quelquefois ils paroissent les annoblir,

d'autrefois ils ne font que leur prêter un voile. Ces termes ont une clé particuliere. Si l'on ne l'étudie pas avec attention, l'on est exposé à donner continuellement dans le faux. L'on se flatte d'être au fait du cœur humain, l'on n'en a pas la moindre connoissance. Pour pénétrer le véritable sens de ces termes, il faut leur en donner un tout contraire à celui qu'ils présentent. Attrait, charme, ascendant, retranchemens si chers & si trompeurs de l'amour propre, sont de cette espece; autant de termes imposteurs qui ne signifient rien moins que ce que l'on prétend leur faire exprimer. L'essence précieuse de l'homme, la liberté seroit détruite, s'il étoit en effet une puissance qui le déterminât despotiquement. Ce sont des expressions absolument vuides; il

ne leur reste plus aucune force si-tôt qu'on leur a ôté celle qu'on leur attribue faussement. Palliatifs purs & simples inventés par l'orgueil pour déguiser la foiblesse des passions. C'est un masque dont il se couvre ; la verité n'en perce pas moins à travers le déguisement. Il lui en coûte aussi peu pour le faire tomber, qu'au mensonge pour l'emprunter.

Il est un état où l'on ne sauroit répondre un seul jour de son existence, même sans accident extraordinaire. La vie n'est plus qu'un tremblement perpétuel devant la mort toute prête à l'enlever. Tout le monde désire d'y arriver. C'est la vieillesse ; parce que l'on n'est pas entierement mort dans cet état, on s'imagine que l'on vit jusqu'à ce que l'on soit enterré.

Il est des tems, des lieux & des jours marqués où les hommes s'assemblent publiquement en corps pour faire des extravagances solemnelles. Ce sont des Etats généraux de la sottise du genre humain. La folie qui les convoque rit en secret de voir la sagesse y présider. *

Les sciences les plus importantes ont des points uniques qu'il est avant tout essentiel à l'homme de connoître. Tout l'univers retentit des disputes animées qu'ils excitent. Le pour & le contre comptent presqu'autant de partisans l'un que l'autre. Si l'on connoît un homme éclairé, ou qui passe pour l'être, on le propose & on l'accepte avec empressement pour juge. Comment cependant pourroit-il accorder les opinions des autres, sur ces points impénétrables. La lumiere qu'on lui

ſuppoſe peut-elle lui permettre d'être d'accord lui-même avec les ſiennes.

LA ſociété tolere une multitude innombrable de défauts ; elle y trouve ſon compte ; elle ne ferme les yeux que parce qu'elle gagne plus par cette tolérance qu'elle ne perd. Ainſi le Grand eſt haut & vain, le riche eſt enflé & ſuperbe, le financier eſt impertinent, tout cela eſt dans une eſpece d'ordre que la nature des hommes a rendu néceſſaire. En revanche ces défauts ſont compenſés par beaucoup de douceurs que procure le commerce de ceux qui les ont. Des gens ſans nom, ſans bien, ſans place, trouvent injuſte qu'on ne leur paſſe pas les mêmes ſottiſes. En effet la ſociété offriroit un commerce bien agréable s'il étoit permis à chaque particulier d'être impunément ſot ou fat à ſa fantaiſie.

CLEON a si absolument oublié la bassesse de son extraction & la honte des moyens qui l'en ont tiré, qu'il paroît persuadé que le Public ne s'en souvient pas plus que lui. Il étoit effronté avant que de parvenir. Depuis qu'il est parvenu, il a joint à cette effronterie l'espece d'assurance dont elle est susceptible. Il croit se faire respecter par-là de ceux qui le méprisent assez pour dédaigner de lui en donner des marques.

QUELLE lâcheté dans la plûpart des hommes, ils craignent Dieu & n'osent le servir!

L'ITALIEN aime les femmes avec jalousie, l'Espagnol avec empire, l'Anglois avec orgueil; le Turc les enferme, le Persan les traite en esclaves, le François en reines, maîtresses absolues de son bonheur. Ne peut-on pas inférer de la différence & de l'opposition de

conduite de ces peuples, ou qu'ils ne connoissent pas les femmes, ou qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

Tous les peuples qui n'avoient pas l'honneur d'être nés ou sujets, ou alliés de la République Romaine, passoient à Rome pour barbares. Cette prétendue barbarie augmentoit encore à mesure de l'éloignement des pays & de la rigueur des climats. L'on ne sait si c'est pour défendre ou pour attaquer cette opinion que Tacite nous a laissé cette description des peuples Hyperboréens. Ils s'assemblent, dit-il, pour tout ce qui paroît avoir quelqu'importance. Le lieu du conseil est celui du repas où se rendent tous les chefs qui ont voix dans les affaires ; ;e Bureau des délibérations, la table même sur laquelle on leur offre les mets & les vins les plus délicieux. Leur langue se délie,

leur esprit s'anime, leur cœur s'ouvre à proportion que se fondent les glaces que le climat transmet dans leur sang. Les séances sont quelquefois longues. Il se rencontre des génies excellens, mais tardifs qui ne commencent à parler & à raisonner qu'où les autres ne parlent & ne raisonnent plus. Lorsque les avis sont rédigés dans le plus bel ordre que la situation le puisse permettre, on se sépare sans prendre aucune résolution. Le lendemain on s'assemble de nouveau; mais avant que d'ouvrir la scene de la veille, les acteurs examinent, agitent & discutent tous les points qu'ils ont déja examinés, agités & discutés le jour précedent dans la chaleur du repas. Ainsi ils déliberent dans une situation où il est rarement possible

de feindre ; ils décident dans un autre où l'on donne difficilement dans l'erreur. N'en déplaise à l'urbanité superbe des Romains, ces barbares-là étoient-ils aussi barbares qu'elle le pensoit ?

FELIX né d'une famille Patricienne est entré avec distinction dans la carriere de la jeune noblesse Romaine. Chargé par l'Empereur Titus de commissions difficiles, il ne fut qu'embarrassé où tout autre se seroit perdu. Sa seule Réputation le fit nommer Procurateur de César. Les détails bornés de cette place l'occupoient sans le remplir. Il aspiroit secretement aux premiers emplois : mais il laissoit à ses talens & à ses vertus le soin de les briguer. Des ennemis puissans traversoient l'exécution de ses desseins. Ils la reculerent & ne purent l'empêcher.

TITUS

TITUS aussi juste qu'il étoit bon éleva Felix à la dignité de grand Edile de Rome : estimé de l'Empereur il eut le bonheur d'en être aimé lorsqu'il en fut connu. Des monumens consacrés à grands frais à l'embellissement de la Capitale du monde, chargés de transmettre son nom à la postérité, le touchoient peu. La nécessité du rétablissement des revenus publics épuisés par ces dépenses magnifiques, enchaînoit le goût qu'il avoit pour elles. Peu de tems après son élévation à la dignité de Grand Edile, l'Empereur lui en conféra une plus distinguée encore ; elle fut le prix des services qu'il avoit rendus dans la place de Procurateur. Félix entroit alors dans la force de l'âge ; il avoit à peine cinquante ans ; sa capacité, sa justice, la supériorité de ses lumie-

res faisoient souhaiter à tous les gens de bien qu'il parvînt à tout ce que le Gouvernement a de plus grand. Une mort rapide l'enleva tout à coup à l'estime, à l'affection & aux espérances du Peuple, du Senat & de la Cour. Le peuple en foule accompagna son urne qu'il baigna de ses larmes jusqu'au lieu de la sépulture de sa famille : ce fut le plus bel ornement de son convoi. La Cour même le plaignit ; l'histoire dit que l'Empereur le regretta ; ainsi mourut le Romain le plus digne de vivre : Citoyen pour l'Etat, Magistrat pour le peuple, Courtisan pour sa famille, il étoit ami par goût, philosophe par raison ; tout ce qu'il devoit être enfin, Felix l'étoit par l'empire absolu que la vertu avoit pris sur son Cœur.

La jeunesse passe ses premières an-

nées à parler de choses qu'elle ne sait pas ; elle le sent, mais elle croit honteux de paroître les ignorer. Lorsqu'elle commence à entamer la connoissance des objets qui l'environnent ; autre inconvenient ; elle place par tout ce qu'elle effleure à peine ; ainsi qu'elle parle de ce qu'elle sait, qu'elle parle de ce qu'elle ignore, elle est toûjours egalement eloignée de la sagesse.

J'AI vû un jeune rosier sur la fin de la saison des glaces & des frimats. Ses branches, sa forme, son tout ensemble n'ont offert à mes yeux qu'une nudité triste & désagréable qui refusoit même l'Esperance qu'il devoit donner. Seulement dans cette Espece de difformité il étoit armé de toutes parts de Dards menaçans qui sembloient défendre quelque chose de

précieux. Je n'ai, pour ainsi dire, fait que passer ; la douceur du Printems avoit deja chassé la rigueur de l'hiver. La Déesse des fleurs se promenoit sur la terre ; le Dispensateur de ses Charmes, son amant les prodiguoit à tous les lieux qu'elle honoroit de sa présence. Cet arbrisseau est tout à coup devenu l'amour de ce Dieu léger ; dans l'ardeur du jour il se retiroit dans son sein ; dans la fraîcheur des nuits il voloit amoureusement autour de lui. Quel est l'heureux qui sache cacher son bonheur? Les Compagnons du Dieu inconstant l'ont connu & l'ont partagé. Cet objet insensible des hommages de tant d'amans, sembloit heureux de leur felicité. L'on eût crû qu'il prenoit plaisir à leur ouvrir ses trésors les plus secrets. J'imaginois, suivant cette fiction, que cette

félicité que je lui attribuois, repandoit sur lui cette fraîcheur & cette sérénité qu'elle seule peut dônner. Hélas à peine quelques aurores m'ont offert ce rosier dans tout son eclat, à peine est il devenu aussi beau qu'il pouvoit l'être, qu'il a commencé à dépérir : je ne sai par quelle fatalité l'instant de sa perfection est devenu celui de son déclin. Les zéphirs dont il étoit la passion l'ont tous abandonné. Ses feuilles ont pali ; ses fleurs ouvertes & séchées par les caresses redoublées des zéphirs ont perdu tous leurs attraits. Il s'est retrouvé dépouillé, seul & délaissé de cette foule délicieuse empressée autour de lui. Lisez Sydné, relisez encore ; vous sentirez que ce rosier est la fable dont vous êtes la vérité.

S'ARRESTER sans cesse à des songes,

des visions, s'occuper de chimeres, marque infaillible de petitesse d'esprit; à peine la raison permet-elle qu'on s'amuse de ces bagatelles.

L'HOMME, emprunte mais ce n'est qu'au riche que l'on prête: l'interêt a prévalu sur le sentiment; l'usage est établi: l'indigence la plus vertueuse ne le réformera pas.

IL est des particuliers, des nations entieres qui n'ont de science que celle des circonstances. S'ils ne peuvent les faire naître au gré de leurs vûes, ils savent les attendre. Tout leur mérite consiste à en profiter lorsqu'elles se présentent.

LA critique des mœurs est aussi utile à la société que la satyre lui est contraire.

INO passe sa vie dans un Château de province qui n'est éloigné de Paris

que d'environ cinquante lieues. Voici son caractere : qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, il n'en est pas moins vrai. Sa principale occupation depuis qu'elle est sortie du lit, jusqu'à ce qu'elle y rentre, est d'aller sans cesse des écuries aux basse-cours, du grenier à la cave, de la cuisine à l'office. Lorsque midi approche elle descend de son appartement où elle s'étoit retirée après ses premieres visites, elle gronde son cuisinier qu'elle trouve les bras croisés, parce qu'il ne songe point au dîner. Elle oublie qu'elle retient sous un triple verrou la viande, le gibier, le bois, le charbon, le sel & les épices. Elle n'en gronde pas moins, & avec une si grande violence qu'un étranger ne se douteroit jamais de ce qui est. De la cuisine elle monte à l'appartement

d'un de ses parens arrivé la veille, qui est à la promenade ; elle sonne & se fait apporter des balances & plusieurs especes de poids. Qu'on devine pourquoi si l'on peut ? C'est pour peser sa redingotte, son portemanteau & ses bottes, si elle est assez heureuse pour les rencontrer. Sa grande fureur est de peser. Elle fait mettre ses gens à jeun & après le repas dans une balance, & fait ensuite un calcul qu'elle marmotte sécretement entre ses dents. De-là elle passe à l'office où toutes les lumieres des appartemens sont rapportées. Elle les mesure, en compte les fils, les pese, & pese avec elles les fruits, le sucre & les confitures. On lui annonce qu'on a servi, & que la compagnie l'attend. Elle prend réguliérement cet instant pour commencer des oraisons fort longues.

Elle

Elle se met à table en murmurant, parce qu'il est quatre heures, & répetant mille fois qu'on n'a jamais vû une maison comme la sienne ; il faut convenir qu'elle a raison. Qui le croiroit ? avec des bisarreries si singulieres, Ino a l'esprit bon, le jugement droit, l'ame généreuse. Tout son canton convient également de ses vertus & de ses défauts : explique l'énigme qui pourra ?

La prédilection est une maladie du cœur qui empêche le jugement de regler les opérations de l'esprit.

Ce qu'annonce avant tout la malignité, c'est la foiblesse d'esprit & la bassesse de sentiment. Quelle est donc cette espece rare de mérite qui n'a de réalité que dans les vices & les ridicules d'autrui ? Sans l'imperfection d'une partie du genre humain, sans

la méchanceté de l'autre, que deviendroit ce mérite? Quels ſont ceux qui s'en occupent? Quels ſont ceux qui s'en amuſent? Si l'occupation conſacrée à des noirceurs délicates eſt affreuſe dans l'ordre de la ſociété, l'amuſement que l'on y prend peut-il être innocent?

Qui peut convaincre un eſprit qui cherche à douter? Quel eſt celui dont la raiſon ne trouve pas beaucoup de doutes à combattre dans la recherche même ſincere de la conviction?

Dans le ſein d'une République plutôt furieuſe que jalouſe de ſa liberté, un Citoyen forme un deſſein grand par la ſeule hardieſſe; celui de s'en rendre maître. Sa conſpiration eſt découverte, il ſort avec aſſûrance de Rome au vû & au sû du Sénat. Cette démarche annonce de la fermeté; ſuivons-le juſ-

qu'à l'évenement. Il joint son armée qui l'attendoit à quelques milles de la Capitale avec autant d'adresse que de rapidité ; tout se soutient jusqu'ici. On lui présente la bataille, il l'accepte. On commence à regretter qu'il ne combatte pas pour une meilleure cause. Enfin la victoire se déclare contre lui. Sa raison s'égare, sa fermeté se confond, son génie étonné n'a plus de ressource que dans le désespoir ; il se fait lâchement tuer en homme qui ne sauroit plus vivre. Des milliers de voix qui gardoient quelques instans auparavant un profond silence, s'écrient, Les Dieux sont justes, il méritoit sa destinée ; ce n'étoit qu'un scélérat ambitieux que la mort dérobe à la vengeance de ses concitoyens qu'il vouloit opprimer. L'on ne voit plus en lui qu'un Chef de parti qui fait

horreur, ſans inſpirer le moindre ſentiment de pitié.

Un Patricien généralement ſoupçonné d'avoir entré dans cette conjuration, la renouvelle peu de tems après. Les reſtes des vrais Romains marchent contre lui ſous un Chef digne de les commander. Ils ſont battus, taillés en pieces; leur Général eſt contraint à fuir, le rébelle rentre dans Rome en vainqueur, y regne en Souverain. L'oppreſſeur de la Patrie en eſt appellé unanimement le Pere. Que s'enſuit-il de-là? Que les ſuccès & les revers changent, pour ainſi dire, les hommes de nature; de la ſageſſe, du bonheur, quelques jours de plus, ce que devint Céſar, Catilina l'auroit peut-être été. Un peu moins de prudence, de proſpérité, de vie, auroit fait de Céſar un autre Catilina. Tant que l'on reſpire, l'on n'a qu'u-

ne réputation incertaine. Tout homme qui voit le jour, eſt maître de la ſienne. Le Tombeau ſeul la décide ; ce n'eſt que là qu'elle eſt invariablement établie ſans crainte ou ſans eſpoir pour l'avenir.

C'EST de l'ingratitude extrême que la reconnoiſſance reçoit le plus heureux jour où elle puiſſe être expoſée. Rien ne fait mieux ſentir la beauté de la vertu, que la difformité du vice.

QUI eſt celui qui fait ce qu'il veut? Qui eſt celui qui veut ce qu'il fait? L'amour-propre ne compte pour rien les égaremens qu'il avoue.

LES richeſſes multiplient les relations, les dépendances & les accidens. Rien de plus compoſé que le bonheur qui naît de leur poſſeſſion. Celui d'une médiocrité honnête, coule avec égalité, d'une ſource facile. Rien ne le

trouble, rien ne le corrompt; que la raiſon eſtime & donne la préférence.

NON., Cliton, perſonne n'eſt plus eſtimable que vous. Toutes les vertus compoſent, pour ainſi dire, l'eſſence de votre ame. Vous uniſſez à la vivacité d'eſprit la plus brillante, toute la douceur des graces. Votre jugement eſt ſi juſte, qu'il ſemble que la vérité vienne au-devant de lui. Vos penſées ont une élévation qui frappe autant par le ſublime, qu'elles touchent par le naturel. Avec tant de qualités vous êtes bon, doux, compatiſſant, ſimple, gai, amuſant même lorſqu'il le faut. Qui peut douter à cette peinture que vous n'ayez profité des entrées que vous a donné dans le plus grand monde un mérite ſi ſupérieur? Eh pourquoi veut-on, répondez-vous d'un ton ferme, que je me produiſe ſur un

théatre si périlleux & si agité ? Je suppose que j'eusse pu gagner l'estime & l'amitié des Grands ; les graces que m'auroit procurées leur faveur valent-elles le repos qu'elles m'auroient enlevé ? J'ai été ignoré, j'ai dû l'être. J'ai fait consister mon bonheur dans l'obscurité, j'y ai vécu avec plaisir ; j'y mourrai sans regret. Qu'ai-je donc dû desirer de plus ? J'ai été aussi heureux que j'avois besoin de l'être. L'aurois-je été, si j'avois changé de conduite ? Une longue expérience m'a fait connoître tous les états par ce qu'ils ont d'utile & de désavantageux ; celui que j'ai préféré m'a paru le plus sage. Né pour une autre vie, ma carriere est prête à finir : si l'Eternel me laissoit maître de recommencer celle-ci, la liberté de renaître me paroîtroit plutôt une punition qu'une grace.

CLITON n'a qu'un seul défaut. Sans mépriser le sexe qu'il regarde comme la plus belle partie de la société, il a toûjours envisagé le mariage comme l'écueil certain de la liberté, sans laquelle il ne connoît point de bonheur. Quelque proposition qu'on ait pu lui faire à ce sujet, il n'a jamais fait d'autre réponse que celle-ci : je vous demande sincerement pardon ; il faut que je vous aie bien offensé. Que vous ai-je donc fait qui ait pu vous porter à me marier ? Il plaint sincerement les personnes de sa connoissance qui contractent cet engagement. Il les regarde comme civilement mortes. Monsieur.*** est marié d'hier, lui dit-on ; hélas, répond-il en gémissant, c'étoit un si honnête homme, quel dommage !

LES brigues & la faveur peuvent

conduire les ambitieux aux premieres places de l'Etat ; l'usurpation de ces hommes superbes & inhabiles est toûjours incertaine. Que le hasard fasse naître des circonstances qui rendent la vertu, les talens & le génie nécessaires, elle cesse tout à coup. Le besoin fait courir au remede sans ménagement. L'homme vulgaire est précipité par sa propre foiblesse ; l'homme supérieur est élevé par sa seule force. Dans un instant la nécessité publique rétablit l'ordre de l'équité.

La prévention renverse l'ordre des opérations du jugement. L'on se sent de l'inclination pour un objet ; par cette seule raison on l'aime sans examiner s'il le merite ; l'on convient qu'un objet est digne d'estime, d'amitié même, & l'on ne sent rien pour lui. Pourquoi cela ? Parce que le goût qui

devroit suivre le jugement le précede.

Si l'on doutoit de la vérité de cette maxime, la prédilection est une maladie du cœur, qui empêche le jugement de régler les opérations de l'esprit, la seule conduite de Calypso l'établiroit invinciblement. A la tête de sa famille, par son bien, son âge & sa considération, elle y a choisi des sujets qu'elle aime & qu'elle hait constament par goût & par habitude. Les objets auxquels elle a une fois accordé son affection aussi aveugle que démesurée, sont toujours sûrs de la mériter; leurs vertus sont uniques, leurs qualités essentielles, leurs défauts charmans. Dans tout ce qu'elle a pris en aversion au contraire, elle ne découvre que des traits qui augmentent & qui confirment son antipathie. S'il est possible que Calypso change quelque

jour, ce changement ne ſera point l'ouvrage de la raiſon. Lorſque Calypſo eſt prévenue, elle ne peut plus ni la connoître ni l'entendre. Il ne faut pas déſeſpérer au reſte, la prédilection eſt l'effet du ſeul caprice de l'amour propre; elle peut être détruite par la légereté même de ſon principe.

L'INTEREST de l'amour propre détermine le cœur du côté qui lui donne le plus d'eſpérance. De là naît l'erreur qui fait préférer le trouble des paſſions au calme de la raiſon; l'on y vit avec tant de complaiſance, que l'on n'enviſage qu'avec une eſpece d'effroi, qu'il faudra bien en ſortir quelque jour: pourquoi cela? Rien de plus ſimple. Les paſſions ſont plus cheres que la ſageſſe, parce que la ſageſſe paroît moins utile que les paſſions.

ZAÏRE ne ſauroit ſe coucher lorſqu'elle eſt levée, lorſqu'elle eſt au lit elle voudroit y paſſer ſa vie. Elle en ſort à regret pour ſe jetter ſur une chaiſe longue qu'elle enviſage avec douleur qu'il faudra qu'elle quitte pour ſe mettre à ſa toilette. Elle balance, elle differe, elle s'afflige lorſqu'il faut commencer ce grand ouvrage. Les bras lui tombent, elle n'a pas la force d'exiſter ; enfin l'opération s'acheve : elle va de ſon miroir à table. C'eſt une fatigue pour elle de porter à ſa bouche les mets qu'elle aime le mieux; elle eſt excédée lorſque le dîner eſt fini. Autre corvée, il faudra bien qu'elle s'habille. Ses jambes, ſes mains lui refuſent preſque le ſervice, quoiqu'elle joüiſſe d'une ſanté parfaite. Elle ſort à la longue pour aller faire des viſites, en murmurant contre l'u-

ſage établi d'aller dans des maiſons où l'on n'a nulle affaire que de monter & de deſcendre des degrés. Elle rentre après ſes courſes. Nouveau travail, il faut ſe déshabiller. Son amant arrive, elle l'aime autant qu'elle peut aimer : mais la préſence même de ce qu'elle a de plus cher ne ſauroit la tirer de ſon inaction. Lorſque la néceſſité les ſépare, elle n'a pas la force de lui dire adieu ; elle y ſupplée par un ſigne de tête que ſa douleur voluptueuſe ne fait qu'avec effort. Zaïre ſe couche & gémit ; elle penſe qu'il faudra qu'elle ſe leve le lendemain. Son ame indolente prend dans toutes ſes actions un repos ſi calme & ſi languiſſant, qu'elle n'a pas la force de quitter une ſituation, même pour entrer dans une autre plus heureuſe.

Isis même ne ſauroit pénétrer

avec toute l'attention dont elle est capable dans la connoissance de son cœur. Ce labyrinthe immense est coupé par tant de détours si variés, si bisarres, si couverts, qu'aucune lumiere ne peut y arriver. Tout y est mystere & obscurité. Ces ténebres ne s'étendent point sur les objets extérieurs qu'elle a intérêt de connoître. Rien n'est plus perçant, plus profond & plus sûr que le coup d'œil de sa passion; elle voit sans regarder, elle entend sans écouter, l'absence même ne l'empêche pas d'etre présente; elle imagine, elle suppose, elle arrange, & tout se passe comme elle a imaginé, supposé, arrangé. Ces opérations sont si justes que les soupçons d'Isis sont des vérités, ses arrangemens des faits, ses imaginations des réalités. Il semble que sa passion soit éclai-

rée dans tout ce qui l'intéresse, d'une lumiere supérieure à celle de l'Esprit humain.

Nous ne connoissons souvent la main qui pouvoit nous protéger que par le coup dont elle nous perd.

Plus les réflexions sont hardies, plus elles sont dangereuses. Ce qui ne fait qu'éclairer le génie supérieur est capable d'aveugler l'esprit foible.

La plûpart des passions ne se produisent au dehors qu'à la faveur du déguisement. Cet artifice est plus remarquable dans la passion de l'amour que dans les autres. L'amour n'attaque pas d'abord l'objet auquel il s'attache ; il commence par le séduire. Il respecte ce qu'il veut déshonorer, il idolatre ce qu'il veut profaner, il a la force d'être esclave afin de devenir tyran. Malgré le mystere qui l'en-

veloppe il se connoît facilement : des avant-coureurs * indiscrets l'annoncent ; l'assiduité, la soumission, la préférence, les sacrifices, l'adulation perpétuelle marchent toûjours devant lui. Il se cache en vain ; il peut être invisible, mais il n'en est que plus sensible.

FLORE languit lorsqu'elle perd de vûe son cher Zéphire. Zéphire n'apperçoit qu'un vaste désert dans le sein des délices, lorsqu'il n'y voit point sa chere Flore. L'amour semble prendre plaisir à resserrer les nœuds que l'Hymen qui les sépare n'a pu rompre. Personne n'ignore l'inclination qu'ils ont l'un pour l'autre. Le sentiment de leur bonheur s'annonce, sans qu'ils le sachent dans toute leur phy-

* Prænuntias flagitii blanditias. *Tacit, Cum. lib. 14. p. 273.*

sionomie

sionomie, lorsqu'ils se rencontrent : ils n'ont ni assez de force ni assez d'usage pour le dissimuler. Leur amour au reste est le seul reproche qu'on puisse leur faire ; ils en sont reciproquement le terme unique & absolu. La seule Flore pouvoit toucher le cœur de Zéphire ; le seul Zéphire pouvoit vaincre la sagesse de Flore. L'un & l'autre sont dans cet âge frivole & vuide où la passion qui les anime paroît seule capable de remplir. L'exemple les autorise, l'indulgence les défend ; la malignité seule les attaque. La sagesse met un milieu entre ces différens partis ; elle connoît Zéphire & Flore, elle évite même d'appercevoir leur foible.

L'HOMME qui du sein même de la pauvreté se trouve transporté dans celui des richesses est souvent plus

aveuglé de leur éclat que celui qui y eſt né. Tout le monde ſait que le ſeul bonheur des circonſtances lui a procuré cette opulence rapide : lui ſeul ſe perſuade qu'il ne la doit qu'à un mérite particulier que l'on a rencontré en lui.

COMBIEN de vertus s'évanoüiroient à l'épreuve ! Combien de perſonnes ne doivent celles que nous leur ſupoſons, qu'à l'éloignement des occaſions !

NOUS nous ſoucions peu de connoître les objets par leur nature ; nous en jugeons par le point de vûe qui nous intéreſſe ; ce qui ſuffit à l'amour propre ſuffit auſſi à notre raiſon.

ARAMINTE a la paſſion de gronder. Il ne lui faut pour la ſatisfaire qu'un prétexte, qu'un ſoupçon de ſujet. Vous la voyez alors prendre avec

une hauteur composée l'empire qu'elle croit avoir sur quelqu'un qui lui a manqué : ses reproches sont si rapides ; si forts & si aigres, elle les retourne en tant de manieres pour les justifier & pour en prouver la nécessité, elle gronde enfin avec tant de complaisance & de volupté, que c'est charité que de lui en fournir quelque légere occasion. L'on dit que lorsqu'elle passe quelques jours dans la tranquilité, la circulation de son sang languit & se fait très-difficilement. L'on ajoute encore que lorsque cela arrive son Medecin qu'elle appelle aussitôt, lui ordonne de gronder, & s'enfuit. Araminte furieuse de cette brusque sortie exécute l'ordonnance sans s'en appercevoir. Deux heures après la couleur qui renaît sur son visage annonce la capacité du Medecin,

l'efficacité du remede & la guérison de la malade.

Qu'on examine la vérité de cette maxime ; avant que de l'attaquer ; dans tout ce qui est réellement passion l'on s'éloigne du bonheur à mesure que l'on s'approche de la satisfaction que l'on recherche.

Avec quelle imprudence ne se livre-t-on pas à des plaisirs auxquels la nécessité peut faire renoncer d'un instant à l'autre.

L'on ne joüit de l'estime publique qu'autant qu'on la mérite. La surprendre sans en être digne, ce n'est pas proprieté, c'est usurpation. Le Public s'en fait justice tôt ou tard.

Quel supplice d'acheter, non pas la paix de la conscience, mais son étourdissement, par la fuite continuelle de soi-même ! Que l'on mette

si l'on veut la Religion à part ; cet Etat est le caractere infaillible des désordres & de la corruption du cœur.

USER de mystere & de défiance dans le commerce, c'est en ordonner l'usage à ceux qui se l'étoient interdit.

QUI pourroit expliquer les contrarietés qui se rencontrent perpétuellement dans la conduite de la plûpart des hommes. Le seul amour propre les produit. Lui seul peut en rendre raison.

EH dépêchez-vous donc d'entrer, dit Orgon à Damis qui fait languir sa curiosité ; supprimez de grace le cérémonial des révérences. Vous avez vu Sophocle ce matin; votre carosse étoit à sa porte quand j'ai passé dans sa rue. Contez-nous donc ce que c'est que la piéce qu'il va donner ; car graces au ciel il vous montre tous

ses ouvrages ; il me les lit quelquefois, je les écoute ; c'est là maladie de tous ces gens-là : ils ont la manie d'être loués en particulier avant que d'être sifflés en Public. Mais . . . n'est-il pas de vos amis, reprend Orgon étonné de ce discours ; de mes amis ! de mes amis ! Eh que ferois-je, s'il vous plaît, de cette amitié-là. On voit ces especes parce qu'elles amusent & qu'elles sont toujours nouvelles par l'agrément ou par la singularité ; elles sont faites pour l'esprit, point du tout pour le cœur. Cependant, continue Orgon, l'on vous voit tous les jours à la porte de Sophocle ; il est vrai, réplique Damis, j'y passe souvent, mais je n'y vais jamais, j'y descends, je ne m'y arrête point : je suis dans le cas général ; tout le monde connoît Sophocle ; personne ne le

fréquente. On mange par-tout avec lui, on n'y vit point; on le rencontre, on ne le cherche pas; c'eſt lui faire aſſez d'honneur que de l'admettre quelquefois parmi nous: je dis admettre & non pas reccevoir, non aſſurément il n'eſt pas fait pour cela; je n'ai jamais penſé autrement ſur ſon compte.

Voila une des faces du caractere de Damis; qu'on le conſidere par une autre, ce n'eſt plus le même homme. Il perſécute ſans relâche Sophocle. Il n'eſt point d'importunités, d'adulations, de baſſeſſes, auxquelles il ne deſcende pour obtenir une lecture de ſes ouvrages avant qu'ils paroiſſent. S'il l'interrompt, ce n'eſt que par des exclamations de raviſſement & d'admiration. Cela eſt enchanté, s'écrie-t-il tout tranſporté! Perſonne ne pen-

ſe, ne s'exprime de cette façon; il n'eſt pas poſſible d'entendre rien de ce ſublime; toutes ces beautés ſont originales. Dans le vrai, Sophocle, vous êtes aujourd'hui le ſeul Auteur qu'ait la France.

PAR malheur ces grands éloges tombent ſouvent ſur ce qu'il y a de plus médiocre : n'importe, il faut que Damis loüe : c'eſt ſa vocation; il n'a même que ce moyen pour ſéduire l'amour propre de Sophocle. A force de loüer à faux, il n'eſt pas poſſible qu'il ne rencontre quelquefois juſte, & qu'il ne ſoit du même avis que la compagnie; l'Auteur n'eſt pas ſi ſatisfait de la beauté de ſes productions, que l'eſt alors Damis d'une admiration que l'on partage avec lui. Son amour propre ne doute pas que ſon ſuffrage n'ait décidé les autres.

L'HOMME

L'HOMME ne peut être heureux, qu'autant que la raiſon préſide à ſon bonheur. Combien d'obſtacles à ſurmonter pour y parvenir! Dans l'enfance il ne réfléchit point. Tranquile, agité, ſatisfait, inquiet, ſans avoir d'idée diſtincte du repos, du trouble, de l'inquiétude & du contentement, tout l'amuſe, rien ne l'occupe; tout l'arrête, rien ne le fixe. Peut-on nommer félicité ce que n'anime point un ſentiment intime & réfléchi qui connoiſſe la cauſe du moins par l'effet? Dans la jeuneſſe, la fougue des paſſions, l'ardeur du ſang, l'impétuoſité des déſirs, la vigueur du tempérament, la vivacité des plaiſirs, le cahos immenſe de vûes & de projets étourdiſſent, enchantent, étouffent ſa raiſon qui demeure reſſerrée au fond de ſon cœur. A peine a-t-il le loiſir de vivre

où trouveroit-il du tems pour penser? Il est une troisieme saison la plus calme & la plus heureuse de toutes. C'est l'âge où la réflexion conduite par le jugement est l'ame & la regle des actions, des pensées & des sentimens. C'est le véritable âge mûr de l'homme. Son tems n'est point fixe. Tel meurt à quatre-vingts ans, enfant, caduc, infirme, couvert de cheveux blancs, sans y être arrivé. D'autres plus avancés rencontrent cet âge entre trente & quarante ans. L'homme le plus heureux est celui pour qui cet âge commence de meilleure heure & finit plus tard.

SUR LA JEUNESSE.

VOULEZ-VOUS être l'ami, l'idole de la jeunesse ? Flattez ses desirs, caressez ses passions. Egarez-vous, perdez-vous avec elle, elle vous adorera. Rien de plus contraire à ses véritables intérêts, que cette complaisance. L'abus de sa liberté est le premier usage qu'elle en fait. Si vous faites tomber le charme qui l'enchante, vous perdez sa confiance. Votre âge, vos mœurs, l'honneur même ne vous permettent pas de vous livrer à ses erreurs. Optez donc. Elle se révolte contre les conseils, elle se cabre sur son frein ; les ménagemens de la sagesse ne peuvent ni la toucher ni la contenir. Vous l'aimez, malgré ses défauts, jusques dans le sein de ses malheurs ; vous ne

ſauriez vous en ſéparer. Votre parti eſt décidé. Vous allez partager l'aveuglement de ſon ivreſſe.

OSEZ bien plutôt, oſez affronter l'indifférence, la haine même de cet âge inconſidéré à qui vous devez le ſecours de votre expérience. Oſez être ferme contre la foibleſſe, & ſauver des cœurs innocens du torrent de la corruption, & du deshonneur. Cette généreuſe vigueur aura dans ſon tems ſon mérite & ſa récompenſe. L'eſtime & la reconnoiſſance de l'âge mûr vous dédommageront un jour des froideurs d'un âge imprudent & indocile. Il ne hait, il n'aime que parce qu'il eſt ſans connoiſſance & ſans réflexion. Eſpérez tout du tems où il pourra connoître & réfléchir.

Qu'on peigne à la jeuneſſe ce Dieu tumultueux, inquiet, perfide, qui

n'a de constance que dans sa légereté; qu'on lui dise qu'il se fait un jeu cruel des malheurs & du désespoir de ses plus chers favoris; qu'il souleve l'amant contre l'Amante, l'ami le plus tendre contre l'ami le plus tendrement aimé; que les fureurs qu'inspire ce Tyran ne connoissent ni le rang, ni le devoir, ni la nature; qu'il n'est rien de sacré pour les mains qu'il arme du poignard de sa jalousie, de sa rage & de sa vengeance: la jeunesse ne reconnoîtra pas dans l'Auteur de tant de crimes infortunés, cet enfant chéri qu'elle appelle l'Amour. Le tableau est cependant fidele. Mais il est un autre point de vûe sous lequel l'amour se présente aux cœurs qu'il séduit. Il n'est point de forme qu'il ne sache prendre pour y pénétrer. Il est, quand il veut, un Dieu charmant,

rempli de bien plus d'attraits qu'il n'en faut pour subjuguer la raison. Le desir le conduit, l'espérance l'accompagne, la volupté paroît fixée sur ses pas. Il semble ne vouloir être heureux que de la félicité des Dieux & des mortels. Il fait chanter mélodieusement par les jeux & par les plaisirs, qu'il dispense seul le vrai bonheur, que rien n'égale la douceur de ses bienfaits, que les trésors en sont inépuisables, & qu'il ne demande qu'à les prodiguer. Voilà le jour séducteur sous lequel l'amour se montre à la jeunesse. Facile & présomptueuse, elle se livre avec toute sa crédulité à l'enchantement de ses apparences. Tandis que ce qui l'aime veritablement, la fatigue, la révolte, l'aigrit, elle aime avec ardeur tout ce qui lui plaît. Ce cœur si tendrement passionné, que l'amour égare dé-

licieusement, ignore encore que les penchans qu'il ressent & qu'il inspire, ne naissent que des sens; qu'il ne présente & ne reçoit que l'hommage aveugle d'une inquiétude ardente & fougueuse, tout prêt à être désavoüé par son principe même. Qu'une main expérimentée lui découvre la partie du tableau que lui dérobe le Dieu imposteur, elle refusera avec opiniâtreté de jetter dessus un seul regard. Le voile se déchirera. L'imprudence recevra des malheurs du répentir, l'instruction qu'elle n'a pas voulu recevoir de la vérité.

La jeunesse est si occupée à vivre, qu'elle ne songe seulement pas qu'elle est mortelle. Elle ne voit cette triste fin que dans un éloignement si reculé qu'elle ne l'apperçoit pas. Qu'un accident la rapproche de ses yeux effrayés,

tout ce qui l'environne, change de nature pour elle. Un péril prochain fait sur elle l'effet que l'âge produit sur la vieillesse. Elle craint, elle considere, elle tremble, elle raisonne, elle regrette le passé, elle fait des vœux pour l'avenir : c'est un jour nouveau qui se leve pour elle. Sa lumiere n'est plus éteinte par le tourbillon des passions. Cette lumiere pénetre jusqu'au fond de son cœur qu'elle change aussi-tôt qu'elle l'éclaire. Honneurs, richesses, plaisirs, talens, esprit, tout rentre dans un instant à la place qui lui est dûe. Tout attachoit la jeunesse superbe de la force de l'âge. Tout devient frivole pour la jeunesse incertaine devant la mort. Les objets les plus sensibles ne dépendent donc que du point de vûe dans lequel on les envisage.

D'où venez-vous donc de si bonne

heure, dit quelqu'un au jeune Céphale qui arrive dans un cercle avant quatre heures ? Je quitte dans le moment Zelmire. Vous la voyez tous les jours, ajoute-t'on ; le cœur est pour quelque chose dans cette exactitude. Point du tout ; non, en honneur : elle n'est pas jolie : mais la facilité entraîne. Et cette jeune Actrice comment la gouvernez-vous ? Cela s'arrange, mais cela est cher, extremement cher ; c'est la plus aimable enfant qu'il soit possible de voir. Il est décidé qu'elle n'entre plus à l'opera. Le sacrifice demande des dédommagemens : il en mérite sans doute. Elle est folle de moi, elle ne sauroit se résoudre à me perdre un seul instant. A propos avez-vous vu ma voiture ? C'est sans fadeur une des plus agréables de Paris. Mes chevaux aussi sont parfaits.

Ce sont deux Danois . . . . On lui fait compliment sur son goût. Oh pour cela, répond-t'il, je m'en pique. Mon Cocher est le plus beau de la France ; mes gens sont faits au tour ; en vérité l'on n'est heureux dans cette vie, qu'autant qu'on peut se satisfaire sur ces choses-là. Et le jeu, dit encore quelqu'un . . . . . . Cephale ne donne pas le tems de finir. J'ai perdu hier deux cens Loüis, répond-t'il, du plus grand sang froid du monde... Après cela Cephale n'a plus rien à dire ; il s'est montré, il a dit tout ce qu'il savoit, il part comme un éclair. Cephale est déja loin.

JULIE entre dans son cinquieme Lustre. C'est une brune piquante qui a tout l'éclat des blondes. Son regard est délicieux, son soûrire enchanteur, son ton de voix parle à l'ame. Lorsqu'elle est ajustée, on la prendroit

pour Venus, si Venus se montroit encore à la terre. Lorsqu'elle est négligée, les graces plus touchantes que Venus même la parent. L'aimable Julie est l'ame des jours de Leonor. Elle le sait. Elle ne doute pas que cet Amant n'en crût le sacrifice assez payé, s'il pouvoit lui assurer le bonheur qu'elle desire. Julie ne hait pas Leonor; elle le souffre & l'écoute quelquefois: voilà l'unique prix de la flamme la plus pure. Julie paroît sur le théatre de la plus belle Ville de l'Univers. Elle plaît; cela est simple. On lui dit qu'elle est charmante: que lui apprend-t'on? On l'aime; doit-elle en savoir gré? L'on remarque cependant qu'elle reçoit avec avidité des hommages qui ne peuvent lui échapper. Elle fait plus: elle les exige par tout le jeu des propos, des tons, des façons, de la co-

quetterie ; art peu fait pour Julie ; il flétrit les beautés de la nature, & fait trembler le cœur même qui l'approuve. Dans la foule des Spectateurs qu'attire une figure inconnue, se trouve le jeune Céladon. Bien-tôt il s'ouvre accès chez la mere de Julie. Il y entre ; il n'en sort plus. Il s'amuse à prêter à Julie un cœur qu'il lui dit nettement qui n'est pas fait pour elle. Julie lui livre le sien tout entier malgré la déclaration. Elle loüe son assiduité, est gaie, quand elle le voit, triste, quand elle ne le voit plus, toujours remplie de lui, qu'elle le voie ou quelle ne le voie pas. Elle s'étourdit sur la réflexion qui lui crie sans cesse qu'elle ne l'a vu que par hasard, qu'il ne la voit que par oisiveté ; qu'il ne l'aime que par passe-tems ; qu'il est prêt à chaque instant à l'abandonner

par raiſon d'Etat, & par devoir. Que de chagrins prépare à Julie le foible qu'elle ſe permet pour Céladon ! Que de plaiſirs sûrs, faciles & ſecrets lui offroit la tendreſſe de Leonor ? L'infortunée Julie ne ſait pas faire cette différence. Tel eſt le cœur de Leonor à ſon égard : qu'elle ſoit heureuſe, il lui pardonnera toutes les injuſtices qu'elle lui fait.

SANS la réflexion nous marchons ſans objet, nous penſons ſans principes, nous agiſſons ſans conſéquence. Elle eſt l'ame des actions des hommes. Celles que ſa lumiere n'éclaire point, ſont ſans vie.

QUEL cœur eſt à l'épreuve des maux qui naiſſent de la ſource d'où il attendoit ſes plaiſirs !

SUR quoi réfléchit-on ? Sur ce qui intéreſſe. Rarement on ſe donne la

peine de réfléchir sur d'autres matières. Il est constant que si les objets auxquels nous attachons nos intérêts les plus vifs & les plus chers en sont indignes, nos réflexions mêmes sont perdues, eh que nous reste-t-il pour suppléer à cette perte?

Tous les âges ont un appas auquel ils se prennent. L'amusement est celui de la jeunesse.

CONSIDEREZ avec toute l'attention dont vous êtes capable, ce jeune arbrisseau: ses feuilles, ses branches, sa tige, tout respire la fraîcheur & la vie. Il n'est point de beau jour de la saison nouvelle qui ne le pare de quelques fleurs. Bien-tôt ces tendres fleurs deviendront des fruits délicieux. La main attentive qui l'expose à la chaleur des jours, a soin de le dérober à la fraîcheur des nuits. Elle saura condui-

re de si belles espérances à une heureuse maturité. Cette beauté qui vous charme, ces fruits délicieux qui vous ravissent sont l'ouvrage & le prix de la culture. Fleurs, fruits, cette jeune plante ne doit qu'à elle seule toute son utilité & tout son agrément. Que cette main bienfaisante qui la conduit se retire & l'abandonne, que cette branche qui prend trop de nourriture ne soit plus arrêtée ; que cette autre qui est foible & délicate ne soit plus fortifiée, que ces racines cessent d'être rafraîchies ou rechauffées suivant leurs besoins, vous chercherez cet arbrisseau dans lui-même, vous ne le retrouverez plus. Beauté, fécondité, tout disparoîtra, tout s'évanoüira avec la culture.

Cet arbrisseau est l'embleme de l'esprit. Il se rouille, s'endort, se perd,

si-tôt que l'indolence livrée à son oisiveté le prive de la nourriture qui lui est nécessaire. Il ne s'entretient que par la lecture, la réflexion, le commerce des gens polis & éclairés. C'est être aussi faux que vain que de croire pouvoir se suffire seul. L'esprit qui compte uniquement sur sa force, est ordinairement bien foible.

Il est une preuve incontestable du repentir du vice. La pratique soutenue de la vertu.

Une liaison bien forte, c'est celle que forme le libertinage entre deux cœurs unis par des plaisirs criminels. La nature du nœud qui les rassemble la resserre encore. Ils ne conçoivent point d'union si forte. Il en est cependant une qui l'est mille fois davantage. C'est celle dont la vertu est le principe & le lien. La premiere passe rapidement.

Chaque

Chaque jour ôte quelque chose à sa vivacité ; l'autre se fortifie continuellement. L'on peut aimer le vice, parce qu'on ne le connoît pas ; on le connoît enfin à force de s'y abandonner ; on finit toujours par le haïr. Au contraire la pratique & le commerce de la vertu la rendent de jour en jour plus séduisante & plus délicieuse.

Il est des inclinations qui naissent avec tant d'impétuosité, que nous nous sentons, pour ainsi dire, forcés de nous y livrer. A peine croit-on avoir la liberté de s'y opposer. On s'imagine qu'elles naissent lorsqu'on y réfléchit. Le trait est au fond du cœur, & l'on croit qu'il ne fait qu'y entrer. L'on envisage alors deux choses en même tems : la difficulté de parvenir au bonheur qu'elles promettent ; le charme de ce bonheur, dont l'idée seule

est deja une félicité. On passe ainsi des jours tristes, languissans, amers, dans une contradiction perpétuelle avec soi-même. Peut-il être une situation plus cruelle ! Il ne faut qu'un effort pour en sortir ; il n'est pas même si coûteux qu'il paroît l'être. Qu'on essaye de ce que l'on aime un peu moins, souvent point du tout ; quoiqu'il soit dans le même genre ; qu'on ose s'y prêter pour un instant, on sera certainement soulagé. Satisfaire les passions, c'est les amortir. La forme des objets que l'on choisit pour cet effet, importe peu, pourvû qu'ils soient de la nature de celui qui nous flatte ; & qu'ils procurent les mêmes avantages. Ce que notre attachement particulier à l'un plûtôt qu'à l'autre, nous fait voir de différence entre ces avantages, est souvent, passion à part, très-peu

de chose. Le charme incertain d'un plaisir douteux & difficile est toujours effacé par l'attrait d'un plaisir sûr & facile.

Le coup d'œil unique de l'objet que cherchoit Arethuse sans le savoir a gravé pour jamais dans son ame la passion la plus violente. Née vertueuse elle songe encore en gémissant à l'état heureux d'où cette passion l'a fait sortir. Elle régrette d'autres fois de ne pas sentir plus de remors, pour avoir le plaisir d'en faire le sacrifice à ce qu'elle aime. Elle ne connoît de crime que celui de lui déplaire, de malheur que de le perdre, de religion que de l'adorer. Son amour est porté à ses yeux à un tel point qu'il justifie tout ce qu'il inspire. C'est ainsi qu'elle s'entretenoit un soir avec cet amant fortuné. Le printems étoit

ſur ſa fin ; une nuit auſſi belle & plus douce qu'un beau jour éclairoit l'univers. Ils étoient aſſis ſur le gaſon d'un coteau couronné de toutes parts d'une forêt délicieuſe. La tranquilité profonde qui y régnoit n'étoit troublée que par leurs ſoûpirs & le chant de mille roſſignols.

Ecoutons ces concerts, dit-elle ; ils ſont la voix du bonheur, le bonheur eſt la loi de ceux qui les donnent. La nature cruelle uniquement pour nous ne leur a donné que l'inſtinct ; elle nous a réſervé la raiſon. Charmantes retraites que j'envie le ſort de vos habitans ! Examinons-le de tout point ; toute viciſſitude eſt inconnue à leur condition. Ce roſſignol qui me diſtrait délicieuſement eſt abſolument le même qu'étoient ſes peres & ſes premiers ayeux dès la naiſ-

ſance du monde. Même goût, même chant, même plumage. Il ne paroîtroit point du tout étranger parmi ceux de ſon eſpece qui vivoient il y a quinze ou vingt ſiecles. Ne le quittons point avant d'avoir remarqué les différences énormes qui ſe trouvent entre la ſageſſe de ſa conduite & l'extravagance de la nôtre. Pardonnez-moi cet amuſement; il eſt plus fort que moi de réſiſter à la ſéduction qui me préſente ces idées & ces réflexions; je vous avoue ſincerement qu'elles me raviſſent & m'entraînent malgré moi: elles ne m'ont jamais égarée.

A peine ce roſſignol a-t-il ſu plaire à la compagne qu'il choiſit, qu'il ne ſonge plus à plaire qu'à elle ſeule. Heureuſe de leur tendreſſe mutuelle, ſa compagne de ſon côté paye à ſa fidélité le tribut du retour le plus conſ-

tant. Jamais une flame adultere n'a deshonoré leur amour. Leurs petites ames, quelles qu'elles puissent être, en sont uniquement remplies. La seule jouïssance n'est pas le terme de leur bonheur : c'est pour eux un devoir mêlé de plaisir d'en instruire toute la nature qu'ils semblent remercier. La mélodie de leur chant en fait retentir les bocages qui servent d'asyle à leur innocence. S'ils le répetent sans cesse par des accens aussi variés que touchans, l'écho le répete encore après eux pour les inviter à le célebrer par de nouveaux hommages.

Unis si tendrement, leur hymen est bientôt suivi des gages que leur amour en attend. Ne croyez pas qu'ils confient des dépôts si précieux à des soins étrangers. Un faux amour propre n'a point étouffé chez eux cette

tendresse inquiete qui ne peut se priver de ses plus chers objets. Ce n'est que sur eux-mêmes qu'ils peuvent se reposer du soin de les élever. Admirez la conduite qu'ils tiennent alors ; elle est en effet admirable.

Les besoins d'une famille naissante appellent le pere par-tout où il peut trouver de quoi y subvenir. Tandis qu'il vaque à ses occupations, la mere à ses devoirs : ils sont remplis avec la même exactitude. Elle couvre de ses aîles ses chers enfans, elle les échauffe de sa chaleur, elle les anime de sa propre vie, qu'elle communique par dégrés à des organes foibles & délicats, qu'elle dispose insensiblement à la recevoir.

Enfin après des soins que le jour ni la nuit n'interrompent jamais, cette jeunesse aërienne se forme, impatiente

re de ſuivre ſon pere elle commence à faire des efforts pour s'élancer dans les airs. C'eſt avant tout, ce qu'il lui importe de ſavoir. Le pere attentif à faire naître ces diſpoſitions, ne l'eſt pas moins à les cultiver. Il vole à quelques pas du nid, il y revient, il revole encore pour exciter ſes enfans qu'il enhardit par ſon exemple. Bientôt ſes leçons inſtruiſent des ſujets dociles & appliqués, ils prennent enfin l'eſſor, & quittent le berceau de leur enfance trop reſſerré pour les contenir ; tandis que le pere les conduit, la mere tremblante ſuit ces novices timides.

Reste à leur apprendre quelle nourriture leur eſt propre, en quels lieux elle ſe rencontre. Ces inſtructions ſont reçues avec un ſoin égal à celui que l'on prend à les donner. On apprend

prend encore à cette jeunesse que les bois sont sa patrie, qu'elle ne peut sans péril habiter les prés & les champs parce que des oiseaux dévorans y sont continuellement en embuscade contre sa foiblesse : il ne leur manque plus que quelque teinture de l'art d'aimer ; cet art si fortuné pour eux n'a besoin ni de leçons ni de maître. La nature a mis dans leur sang le germe de l'amour. Peu à peu il se développe & se perfectionne. Le printems qui succede à celui qui les a vu naître ne se passera point sans qu'ils ressentent & qu'ils inspirent les feux auxquels ils doivent le jour. Après cela voilà des enfans aussi savans que pere & mere ; l'expérience pourra perfectionner leurs connoissances : mais elle ne leur en donnera point de nouvelles. Ils ne

ſont abandonnés à leur liberté que lorſqu'ils poſſedent toutes celles qui leur ſont néceſſaires.

QUEL eſt le guide d'une félicité ſi pure & ſi parfaite ? Un principe de conduite & de connoiſſances bien inférieur à notre raiſon, l'inſtinct. Vous autres hommes aveuglés plutôt qu'éclairés par votre ſcience vous le traitez de lumiere groſſiere toujours dépendante de la matiere qui la détermine ſouverainement. Faut-il qu'il ne me ſoit pas permis de préferer mon ignorance à votre prétendu ſavoir ? Qu'un être impartial compare donc avec nous les êtres que conduit cet inſtinct, & qu'il nous juge. Force, foibleſſe, richeſſe, pauvreté, grandeur, obſcurité, tout cela eſt inconnu parmi chaque eſpece d'animaux en particulier. S'ils

sont heureux, tous le sont également. L'inquiétude & le repentir n'empoisonne jamais leur felicité; leur attrait seul la rend innocente; ils ne sont soumis qu'à son empire. Ils sont unis entr'eux, la foi de leurs engagemens n'est jamais violée: c'est de ces engagemens qu'ils savent tirer leur bonheur; que font donc de plus les créatures qui en font autant? Je vous le dis de toute l'abondance de mon cœur, la condition de mes petits oiseaux me ravit & m'enchante. Non je ne puis m'empêcher de la désirer. Que ne sommes-nous rossignols l'un & l'autre? Qui sont-ils? je l'ignore; ils sont heureux; n'est-ce pas en savoir assez. Ils n'ont point de désirs qu'ils ne puissent satisfaire; jamais l'innocence n'a gémi de leurs plaisirs; jamais leur bonheur ne leur

a coûté un remord; je le répete, oui je le dis encore ; il m'en coûte beaucoup pour ne pas envier leur ſort.

Le deſſein d'Aréthuſe lorſqu'elle ſe livre à la douceur de ces égaremens eſt ſenſible. Toute ſon ame frémit devant un bonheur qu'elle ſe reproche & qu'elle ne peut ſe refuſer. A peine ſortie de ſon aurore, ſon devoir ſeul avoit inſpiré ſes deſirs juſqu'à l'inſtant fatal à ſa vertu. Elle l'a perduë cette vertu chérie, ſes remors lui reſtent. Mille autres confondroient ſon état avec celui de l'innocence même. Son cœur eſt trop pur pour ne pas gémir & de la perte qu'elle en a faite & du charme qu'elle rencontre à la renouveller. Plaignez Aréthuſe, gardez-vous d'inſulter à ſon malheur. Combien peu de cœurs réſiſtent lorſqu'ils ſont frappés du trait qui doit les vaincre !

SUR DIVERS SUJETS.

ON pourroit en douter : mais l'expérience ne le permet pas. La constance de la vertu cede souvent à l'opiniâtreté du vice.

EN VAIN l'animosité ulcérée d'une vengeance implacable poursuit une ame généreuse & magnanime jusques dans les derniers retranchemens qu'elle lui connoît. Il reste toujours à la vertu une ressource rare, il est vrai : mais la plus belle de l'humanité : l'espoir & le courage de pardonner.

SEROIT-CE donc un ordre établi par quelque génie supérieur ennemi de la société ? Il semble que chacun conspire sérieusement à en détruire l'esprit. Le Philosophe est un ours,

le ſavant un pédant, l'homme d'eſprit un fat. La pauvreté rampe, l'opulence s'enfle, la grandeur effraye au lieu d'inviter. L'amour a des goûts il n'a plus de paſſions, le plaiſir étouffe le ſentiment, la corruption dédaigne même le voile du myſtere, la trahiſon marche impunément à viſage découvert. La jeuneſſe n'eſt plus lorſqu'elle commence; l'âge mur eſt inconnu, la vieilleſſe expire au milieu des déſirs impuiſſans. Regne par-tout le déſordre & la confuſion; l'on y eſt plongé ſi avant qu'on ne l'apperçoit pas. On croiroit que chacun s'étudie à joüer d'après nature un rôle qui lui a été diſtribué par la fauſſeté, le ridicule & l'impertinence. Où ſont les hommes? Ne ſommes-nous plus qu'un phantôme de cette antique eſpece? Eſt-ce dans les déſerts inhabités, dans

les antres ſauvages des rochers eſcarpés qu'on peut encore en trouver ? Qu'on nous les montre, nous les cherchons.

Il eſt dans chaque grand Empire un petit canton que les voyageurs viſitent toujours avec empreſſement. Il a ſes mœurs particulieres ; un eſprit unique l'anime. Lorſqu'on y parle beaucoup, on n'a rien à dire ; Lorſqu'on eſt au fait des plus importans ſecrets on garde un profond ſilence ; on y paroît froid avec ſes amis, rempli de zele avec les perſonnes qu'on hait, qu'on mépriſe, que l'on craint, & que l'on veut perdre. Regne partout un contraſte perpétuel entre le dehors & l'intérieur.

C'est encore le ſéjour où brillent dans tout leur éclat ces manieres ſimples, nobles, aiſées, qui caractériſent

ceux qui l'habitent. Rien de plus doux, de plus ingénieux que leur politesse. Elle appelle l'avarice arrangement, la crainte prudence, l'indiscrétion sincérité, la coquetterie désir de plaire, le libertinage tempérament, la bêtise même simplicité. Le dictionnaire de ce peuple ne reconnoît ni vertus ni vices absolus. Toutes les actions y dépendent de l'esprit qu'on leur donne & on leur donne celui que l'on veut.

CET esprit rare & difficile à acquérir sait encore unir tous les contraires. La modestie, la vanité, l'économie, la dissipation, la franchise, la fausseté, l'emportement, la modération, la hauteur, l'affabilité, la prudence, le hasard, la sagesse, la témérité, réussissent également en ce pays, tantôt dans des sujets différens, assez souvent dans les mêmes.

QUELQUES personnes soutiennent qu'on peut y arriver certainement au but qu'on se propose par une conduite conséquente. D'autres formées par leurs conseils & par leur expérience n'ont jamais pu parvenir quoiqu'ils ne se soient jamais écartés de leurs principes. On croiroit que la vérité est perpétuellement en combat avec elle-même dans ces esprits remplis de paradoxes.

LES singularités merveilleuses que les relations en rapportent font presque douter qu'il soit en effet. Par exemple, elles disent que ce pays n'a aucun point fixe dans l'univers, qu'il change sans cesse au gré du Souverain, qu'on le voit un jour clairement & sensiblement au cinquantiéme degré, peu de jours après, plusieurs degrés au de-là ; Que ses habitans sont toujours

dans un mouvement perpétuel, qu'ils marchent, qu'ils courent, qu'ils volent pour joindre leur maître, par-tout où sa volonté suprême les conduit. Lorsqu'ils ont le malheur de le perdre de vûe, la vie n'est plus rien pour eux.

La vanité est une enflure de cœur qui grossit à l'infini aux yeux de l'amour propre les avantages & le mérite que l'on a, ou que l'on croit avoir.

LE courtisan le plus habile n'est pas toujours celui qui passe pour l'être. Celui qui ne l'est pas moins & qui a su persuader qu'il étoit sans vûe, sans art, sans génie, est bien plus habile que lui.

LE feu consume ce qui le nourrit: il en est de même des passions à l'égard du corps & de l'ame.

C'EST loüer quelqu'un parmi nous

que d'en dire, c'eſt un homme de bien, c'eſt un homme d'honneur; ce n'eſt pas cependant le plus bel éloge qu'on en puiſſe faire. Il en eſt un qui comprend ces qualités & qui renferme en même tems l'idée de toutes les autres. Ainſi lorſque l'on dit, d'un Eccléſiaſtique, d'un Magiſtrat, d'un Militaire, c'eſt un des plus honêtes hommes du monde, il eſt difficile d'ajoûter à ſon portrait: il s'enſuit de là que l'honêteté eſt par excellence la vertu des François. Cette préférence qu'ils lui donnent ſur les autres vertus doit faire chez l'étranger un honneur infini à leurs mœurs.

DEUX occupations partagent les ſoins de ceux qui paſſent leur vie dans le monde. L'une de chercher des défauts à ceux avec qui ils vivent. Ils y réuſſiſſent; cela n'eſt pas difficile

L'autre, de trouver du mérite à ceux qui paſſent, pour ainſi dire, devant eux, & qui ne ſe montrent à leurs regards que par la ſuperficie. Ils ne ſont pas tout-à-fait ſi heureux dans ce ſecond point. Paris & la Cour reprochent ce défaut à la Province. La Province au contraire eſt perſuadée qu'elle ne differe du Pariſien & du Courtiſan que par le degré rare de rafinement dont l'un & l'autre apprêtent la malignité & l'indiſcrétion. Il ne lui eſt pas poſſible de l'attraper.

Beaucoup de perſonnes ne ſont déterminées dans leurs affections, que par ce qui leur plaît. Si-tôt que la ſociété ne leur offrira plus la ſatisfaction qu'elles y trouvent, elle ne doit donc pas compter ſur eux. Quelqu'empreſſées qu'elles ſemblent être à s'y livrer, elle n'eſt pour rien dans leurs goûts.

Qu'on les mette à l'épreuve, on les connoîtra. Leur affection ne passe pas les bornes de leur capacité. Elles s'aiment seules; tout ce qui ne se rapportera pas à leur bonheur leur est indifférent. Il n'en est pas moins constant que la sagesse, en ordonnant tout pour le bien public, ne permet à celui des particuliers, que celui qui ne lui est pas contraire.

Tel est l'ordre des opérations de l'esprit dans les conceptions systématiques. La curiosité propose, l'incertitude discute, la conjecture décide. Que fait alors le jugement? Il s'endort dans le charme de l'invention prétendue. Il garde un profond silence sur les témérités de l'imagination. C'est ainsi que les possibilités usurpent parmi les hommes la place des réalités. Sur quel fondement sont-elles ap-

puyées ? Uniquement ſur celui des probabilités, ſouvent embaraſſées de contradictions, rarement ſenſibles, preſque toujours chimériques, ſi elles ne ſont pas fauſſes.

Le plaiſir amuſe & s'envole; la peine afflige & paſſe. Que ſont-ils l'un & l'autre par rapport au cœur ? Des accidens différens, auxquels il doit toujours être préparé, s'il eſt vrai qu'une incertitude invincible préſide à leur diſtribution.

Un homme ſingulier croit tout le monde extraordinaire. Il eſt ſi familiariſé avec ſa ſingularité, qu'il ſuppoſe tout le genre humain hors de l'ordre & de l'uſage. Il s'attribue le privilége excluſif de n'en point ſortir.

Ce n'eſt pas de nos ennemis que nous recevons les coups les plus cruels, c'eſt le trait qui part de la main que

nous chérissons, qui nous attaque jusqu'au fond de notre cœur.

L'OUVRAGE qui plaît est assez long : quelque court qu'on le suppose, il est déja trop long, s'il ennuye.

LA Peinture est hardie pour les génies hardis ; elle est simple pour ceux qui sont simples; elle est délicate pour ceux qui sont délicats ; un tableau dont la beauté ne seroit sensible que pour une de ces classes seroit très-mediocre.

LA réflexion qui vous paroît si simple, si vulgaire même, que vous jugez qu'il est inutile de la présenter, est peut-être la seule qui sera à la portée d'un esprit foible à qui elle montrera le vrai de la seule maniere dont il puisse l'appercevoir.

TOUS les Ouvrages que l'on donne au Public n'ont qu'un objet, le

bien & l'avantage de la société. Tout ce qui n'aboutit pas à ce point essentiel, n'est que mensonge, chimere, vanité.

Si cet Ouvrage plaît, celui qui l'a commencé peut le continuer ; s'il déplaît, il ne lui est pas plus difficile de l'abandonner : son horoscope est tiré par l'Auteur même. Il y auroit de la foiblesse à le cacher, puisqu'on peut le dire sans orgueil. L'amusement de la raison est plus utile qu'agréable, plus sérieux que divertissant. Il est possible qu'il ait une sorte de succès ; mais cela est incertain ; s'il tombe, ce qui dépend du caractere des Lecteurs, sa chûte ne sauroit être honteuse ; il peut même s'en relever. L'avenir décidera.

FIN.

LE LOISIR

LE LOISIR
DU
SAGE.

REFLEXIONS

PRELIMINAIRES.

LE loiſir du ſage fait-il la ſuite de quelqu'un des Ouvrages de Séneque ? Eſt-il lui ſeul un Ouvrage détaché indépendant de ceux qui le précedent ou le ſuivent ? s'il n'eſt qu'une partie ſéparée de ſon tout, à quel traité faut-il le rapporter ? En quel tems, en quel lieu, à quelle occaſion a-t-il été compoſé ? Inſéré généralement dans les plus anciens exemplaires de Séneque, eſt-il bien conſtant malgré ces apparences qu'il ſoit réellement de lui ? Voilà autant de queſtions que les Editeurs & les Commentateurs font religieuſement à leur érudition.

PEUT-ON sans crime ne se pas servir des richesses qu'ils nous ont communiquées sur cette matiere ? Quels avantages ne résultent pas de la profondeur de leurs recherches ? Une comparaison empruntée de la simplicité le rendra sensible.

QUE l'on suppose que la décadence & le sommeil du goût, l'ignorance grossiere qui l'a suivie, ou si l'on veut l'injure des tems nous ait dérobé le nom de Virgile. Quels services ne rendroit-on pas aux lettres, à la poësie en particulier, à la société en général en devinant par des conjectures aussi incertaines que plausibles, que les Pastorales, les Géorgiques, l'Enéide que l'on attribue unanimement à Virgile sont en effet de lui. Quelles beautés nouvelles ne répandroit pas une si précieuse découverte

ſur des Poëmes qui ne laiſſeroient à déſirer que le nom du Poëte ! Quel honneur rare n'acquerroit pas l'heureux Auteur de cette reſtitution !

CONVENONS-EN donc par reſpect pour les maſſes formidables de recherches frivoles dans leſquelles l'on enſevelit la plûpart des Ouvrages de l'antiquité ; l'Enéide marcheroit ſur le Parnaſſe bien loin du rang qui lui a été aſſigné s'il n'étoit pas certain que Virgile en eſt l'Auteur.

CE point cependant qui a paru longtems inconteſtable, eſt-il à l'épreuve des inquiétudes d'un Pyrrhoniſme éclairé. Qu'on le demande à un Savant qui a étonné l'Europe entiere par la rareté de ſes découvertes : l'on ſera ſurpris des difficultés dont il a embarraſſé cette queſtion. Si Virgile fait ſagement, il joüira de ſon état à pe-

rit bruit & ſans conteſtation. Sans cela, tout Virgile qu'il eſt, il pourroit bien renouveller l'hiſtoire de l'oiſeau dépouillé qui n'étoit paré que de plumes étrangeres.

IL eſt ſur les matieres les plus ſimples des façons de penſer tout-à-fait oppoſées. Je n'oſerois dire la mienne ſur celle-ci que tout bas & ſecretement. Quand il ſeroit clair comme le jour que le loiſir du ſage n'eſt pas de Séneque je ne l'eſtimerois pas moins. Ce qui m'enhardit ſur-tout à parler ainſi, c'eſt l'avis général des ſavans qui donnent enfin cet ouvrage à Séneque après le lui avoir long-tems diſputé, probablement parce qu'ils ne peuvent le lui ôter.

QUE ces eſprits pétillans de lumieres me pardonnent de leur faire une queſtion. Que fait à un Ouvrage le

coin de l'ouvrier ? C'eſt le baton de l'aveugle qui perce la main dans laquelle il ſe rompt. C'eſt la ſcience de l'ignorant plus dangereuſe ordinairement que l'ignorance même. L'homme éclairé, toujours en garde contre l'infidélité des ſignes les plus apparens s'en rapporte-t-il à ce coin ? Eſt-il une loi pour lui ? il n'eſt qu'à peine une autorité fort incertaine. Un eſprit indépendant des préjugés examine un ouvrage ſuivant les regles qui en conſtituent la bonté, il juge enſuite & prononce ſans égard au caractere prétendu qu'il préſente ; caractere déciſif uniquement pour les eſprits ſuperficiels.

POURQUOI n'en ſeroit-il pas des productions de l'eſprit comme de celles de l'art ? Eſt-il eſſentiel au Traité du Loiſir du ſage pour être bon d'être

de Séneque ? S'il eſt honnête, utile, profond même pour ſon tems, oſons-nous affranchir de l'eſclavage des préjugés ? Oſons l'eſtimer par le mérite qui lui eſt propre & ne l'eſtimons que par ce ſeul mérite. Qu'importe de connoître quel en fut l'Auteur ? Cette connoiſſance n'eſt qu'une ſatiſfaction de la curioſité, auſſi vaine que ſon principe.

Il eſt au ſujet du Loiſir du ſage un point très-eſſentiel dont le Lecteur doit être informé. L'on voit clairement qu'il eſt défectueux & incomplet au commencement & à la fin. Autre matiere ſur laquelle les Savans font briller la beauté de leur génie dans celle de leurs regrets. Il ſemble qu'il ne leur faut que des prétextes pour répandre de l'eſprit. Par malheur ces regrets auſſi inefficaces que touchans

touchans ne nous ont jusqu'ici rien rendu de ce qu'ils redemandent avec tant d'empressement ; il est donc à propos de prendre courageusement son parti. Se consoler de la perte de ce que l'on regrette en vain, par la joüissance de ce que l'on a certainement, n'est-ce pas le conseil de la sagesse même ?

SUJET DU LOISIR DU SAGE.

SENEQUE demande si le sage peut, s'éloigner des affaires, pour se livrer au loisir. Il fait voir que les chefs même des Stoïciens ont été de cet avis ; que l'honnêteté a toûjours approuvé un loisir, qui a pour objet l'étude de la sagesse & la contemplation de la nature.

APRE's avoir prouvé que ce senti-

ment est conforme aux principes des Stoïciens, il prouve encore que les Epicuriens sont d'accord avec eux sur ce point, quoiqu'avec un peu de différence.

Il finit par prononcer que le sage dans le loisir même peut procurer les plus grands avantages à la République, & propose pour modeles de ce genre de vie, Zénon & Chrysippe, Philosophes plus utiles à la société dans le calme paisible du repos, que les hommes les plus livrés aux fatigues & au tumulte du gouvernement.





LE LOISIR DU SAGE.

L'ON ne rentre point inutilement en ſoi-même ; quand on ne feroit dans les ſentiers de la vertu que ce pas, il ſeroit decisif ; lui ſeul produiroit les plus heureux changemens.

EST-IL en effet rien de plus ſage que de ſe renfermer dans le commerce des

plus gens de bien, de choisir parmi eux un modele, de régler sur lui toutes les actions de sa vie? Quelle situation plus propre à ce plan qu'un profond loisir? C'est là que l'on peut jouir sans distraction des biens dont la seule idée séduit. Le monde corrompt; la solitude fortifie la raison la moins affermie. Coule dans son sein d'une source pure cette égalité de vie que nous coupons sans cesse par mille desseins opposés.

Nous sommes nés sujets à beaucoup de vices sans doute: mais les vices-mêmes ne nous fixent pas. Voilà le plus grand malheur de notre condition. Ceux qui nous piquoient avec plus de vivacité, l'habitude & la facilité nous les rendent insipides: du dégoût de la passion qui cesse de nous flatter, naît l'attrait d'un autre dont le

charme nous prépare une nouvelle peine. Triste preuve, non-seulement de la corruption, mais encore de la légereté de nos jugemens. Toujours flottant au milieu des objets qui nous entourent, nous passons perpétuellement de l'un à l'autre : ce que nous avons desiré avec ardeur nous l'abandonnons ; ce que nous avons abandonné nous le desirons encore. Nos jours ne sont qu'une succession continuelle de satisfaction & de repentir. Pourquoi cela ? Parce que notre foiblesse nous assujettit servilement aux jugemens des autres. Ce n'est pas ce que l'on doit loüer & rechercher qui nous détermine ; c'est ce que l'on loue & qu'on recherche en effet : nous ne jugeons pas qu'un chemin soit bon ou mauvais parce qu'il est en effet l'un ou l'autre ; qu'il soit battu, qu'il ne

présente point de pas qui retournent d'où ils partent, voilà sur quoi nous fondons notre estime.

Que faites-vous donc Séneque, me dira-t-on? Vous abandonnez votre parti. Le Stoïcien ne dit-il pas que l'homme est perpétuellement en action jusqu'au dernier soupir, qu'il s'applique sans relâche au bien de la société; qu'il se rend utile à tout le monde, même à ses ennemis? Oubliez-vous que nous n'admettons aucuns vétérans dans l'humanité; que nous voulons suivant l'expression de l'écrivain le plus élégant de la nation que la vieillesse même porte encore le casque sur ses cheveux blancs; que nous rejettons ce repos dont vous parlez, au point d'exiger, que la mort soit moins l'extinction de l'homme, s'il est possible, que sa der-

niere action. Est-ce un partisan de Zénon * qui vient de débiter les pré-

* ZE'NON, Cypriote d'origine, devint Athénien par goût. Un naufrage qui le jetta dans le port de Pyrée lui donna occasion de voir Athenes. Les Sciences qui y fleurissoient en firent sa patrie. Les ouvrages qu'il y donna furent si estimés que les opinions publiques se régloient uniquement sur leurs principes. Il perfectionna les systemes connus, il en créa de nouveaux sur le mouvement, l'étendue & plusieurs autres points de physique. L'on ne savoit rien de mieux, il fut écouté & cru.

IL osa réunir toutes les Divinités du paganisme à une seule : mais il ne corrigea cette erreur que par une erreur plus honteuse. Il lui donna un corps qui étoit le monde dont il supposa qu'elle étoit l'ame. L'histoire de l'ancienne Philosophie est-elle donc aussi celle du délire de l'esprit humain ?

ZE'NON malgré ces égaremens fut un homme extraordinaire, doüé d'un génie rare. Sa morale le réduisoit à ces trois chefs. L'homme est né pour être heureux ; il ne peut l'être qu'en suivant l'impression de la nature, il ne doit écouter l'impression de la nature que de l'aveu de la raison, son gui-

de néceſſaire. La nouveauté de ces maximes lui attira un ſi grand nombre de diſciples qu'ils firent bientôt une ſecte à part que l'on appella Stoïciens. Elle fut toujours l'antagoniſte implacable des Epicuriens, qui ne méritoient cependant ni une perſécution ſi cruelle, ni des adverſaires ſi vertueux. Par malheur le genre humain penſoit il y a deux mille ans comme il penſe aujourd'hui. L'on acquéroit autant de gloire en attaquant un ſyſteme qu'en l'établiſſant. Le talent équivoque des ſubtilités Sophiſtiques formoit le caractere du Savant. En un mot ce que ſont de nos jours Paris & Londres, Athenes l'étoit au tems de Zénon. Celui qui défendoit le mieux une hypotheſe imaginaire l'emportoit en eſtime & en conſidération ſur celui qui ne la défendoit pas ſi bien.

Cette eſpece d'hommes, qui n'ont de mérite que celui de l'écho, d'état que celui de partiſan, empruntoit dès-lors l'air grave d'une importance réelle. Paraſites uſurpateurs du génie, ils ſavoient laiſſer douter s'ils n'en avoient point, en fréquentant ceux qui en étoient doüés. Les combats étoient perpétuels; les ſuffrages décidoient. On n'avoit pas le loiſir de les eſtimer, on les comptoit.

Le Citoyen qui laiſſoit aller leur train le ciel, la terre, l'eſprit & le cœur ſans aſ-

ceptes * d'Epicure. Si vous ſuivez

pirer à la gloire d'expliquer le méchaniſme de leurs reſſorts, étoit rejetté dans la claſſe obſcure du vulgaire. L'on faiſoit très-peu de cas du ſilence modeſte d'un homme paiſible qui fondoit ſon bonheur ſur le ſentiment intime de ſon ignorance. Reſte à ſavoir s'il n'en faiſoit pas un peu moins de ces ſuperbes arrangemens philoſophiques; ouvrages de l'orgueil, chimeres de l'eſprit, délires de la raiſon, qu'un même ſiecle voit ſouvent s'établir avec éclat & périr avec honte.

* EPICURE étoit Athénien: il paſſa ſa jeuneſſe à chercher dans les pays voiſins la lumiere dont les rayons le frappoient ſans l'éclairer. Il termina ſes voyages à l'âge de trente-ſix ans, & fixa ſon ſéjour à Athenes. Il y profeſſa la Philoſophie avec tant de douceur que ſa maiſon fut bientôt trop petite pour l'affluence de ſes diſciples. Un jardin ſpacieux qu'il acheta devint l'école de ſes maximes. Ce génie profond apprit aux hommes à connoître le plaiſir, à l'eſtimer, à en joüir, & à s'en paſſer. Il faiſoit conſiſter le bonheur dans la volupté pure qui naît de l'accompliſſement des devoirs que preſcrit la vertu. Vivre, fut toujours ſi peu de choſe pour lui qu'il enſeigna conſtam-

notre parti à regret, ſongez du

ment que le ſage ne devoit point balancer à mourir lorſque les circonſtances le demandoient. Les ſens n'étoient pas exclus de la félicité qu'il propoſoit ; mais le cœur ſeul en étoit le principe. Il ſoutenoit que les malheurs, les infirmités qui peuvent la ſuſpendre & l'altérer ne peuvent l'enlever au vrai Philoſophe. La molleſſe indolente d'une volupté corrompue ſe jetta dès-lors, comme elle ſe jette encore aujourd'hui, ſous les étendarts de ce fondateur célebre d'une des plus nombreuſes ſectes de l'Univers. Pour lui, l'honnéteté, la tempérance la juſtice & la bonté réglerent toujours ſes mœurs.

TOUTE la vie d'Epicure ne fut qu'un combat perpétuel contre les Stoïciens qui le perſécuterent ſans ceſſe. Il ſoutint leurs attaques avec force & indifférence, vécut dans la volupté qu'il profeſſoit, mourut tranquile au milieu des douleurs. Le tems lui rendit juſtice. Les lois ordonnerent à l'honneur de ſa naiſſance une fête qui ſe célébra beaucoup de ſiecles après ſa mort.

EPICURE eut le ſort de tous les Philoſophes payens. Il enſeigna des vérités & des erreurs. Celle dans laquelle il donna au ſujet de la Divinité feroit honte à l'eſprit le

moins que maître de le quitter, vous ne l'êtes pas de le trahir.

A ces reproches je n'ai présentement qu'un seul mot à répondre; j'imite mes chefs, que voulez-vous de plus? Cela est bien simple; je n'ai garde de prétendre arriver où ils m'envoyent; c'est assez pour moi d'aller où ils ont été eux-mêmes.

Au reste je vais faire voir que je ne m'écarte pas plus des principes des Stoïciens, qu'ils s'en écartent eux-mêmes. Serois-je cependant bien coupable, si, content d'être fidele à leurs exemples, j'étois infidele à leurs préceptes?

Je divise pour cet effet ce discours en deux parties. Comment dès la plus

plus grossier. Tel est le sort de la Philosophie conjecturale. Elle égare bien plus qu'elle n'instruit.

tendre jeunesse peut-on s'appliquer dans la retraite à la recherche de la vérité, se tracer un plan de vie qui mene à sa connoissance, & le suivre? C'est le sujet de la premiere partie. Après avoir employé son tems à bien mériter de la Patrie, épuisé & abattu par l'âge & les services, semblable aux vestales dont la vie partagée en différens emplois, est consacrée tantôt à apprendre ce qui concerne leur ministere, tantôt à l'enseigner, n'est-on pas libre de passer à un genre de vie plus calme l'étude & l'instruction de la vérité? C'est la question que nous examinerons dans l'autre partie.

Je ferai voir que les Stoïciens mêmes ne peuvent être d'un sentiment contraire, non pas que j'aie fait vœu de recevoir aveuglément tout ce qu'ont

avancé Chryſippe & Zénon : mais parce que cette façon de penſer eſt dans leurs principes. Car enfin croire ſans examen & ſans réflexion, c'eſt plutôt l'eſprit d'un factieux que celui d'un Philoſophe.

QUE les hommes ſeroient heureux, s'il ne leur reſtoit plus rien à découvrir ! plût aux Dieux que la vérité daignât ſe montrer ſans voile à leurs yeux ! Nos opinions ne ſeroient plus ſujettes au changement. Mais telle eſt l'incertitude de nos connoiſſances ; nous ſommes réduits à étudier le vrai avec ceux même qui en profeſſent la ſcience.

LES ſectes des Epicuriens & des Stoïciens ſont partagées ſur cette matiere. Toutes deux cependant conduiſent au repos, quoique par des chemins différens. Que le Sage n'entre

point dans le Gouvernement à moins que les circonſtances ne l'éxigent, voilà le ſentiment d'Epicure. Si le Sage ne rencontre aucun obſtacle, il ne doit point balancer à entrer dans le Gouvernement, voilà le ſentiment de Zénon. L'un propoſe le repos comme objet, l'autre lui donne un motif, & ce motif embraſſe certainement beaucoup de choſes. Si les mœurs, par exemple, ſont corrompues ſans eſpoir d'en rétablir la pureté, ſi l'autorité eſt envahie par les méchans, à quoi bon le Sage ſe mêlera-t-il de réformer? Ce ſeroit perdre des ſoins dans leſquels il ne pourroit enviſager aucun ſuccès. D'un autre côté la République ne doit pas confier ſes rênes à des ſujets ſans crédit, ſans conſidération, ſans cette force de tempérament que demande le maniement

des affaires. L'on ne se met pas en mer sur un vaisseau battu de la tempête; l'on ne donne point son nom pour être enrôlé, lorsque la foiblesse de la constitution ne permet pas de supporter les fatigues de l'état militaire. Il en est de même du Gouvernement; l'on ne doit pas se présenter dans une carriere que l'on n'auroit pas la force de fournir. Mais, quoique sans expérience, l'on peut, avant que d'affronter les mers, considérer du bord les orages qui les agitent. Dans cet état même l'on peut faire son étude des beaux arts, ses délices de la vertu. Rien de plus compatible avec le calme du plus profond loisir, que cette occupation. Car il faut bien s'en convaincre: être utile aux hommes en général s'il est possible, à un petit nombre si on ne peut rien de plus, à ses proches

essentiellement, à soi-même avant tout, ce sont autant de devoirs indispensables de l'homme. Lorsqu'on se rend utile aux autres, on fait le bien général. De même que celui qui se perd de plus en plus dans les vices fait bien plus que se nuire à soi-même, puisqu'il est comptable de ses égaremens à tous ceux à qui sa sagesse auroit pu procurer des avantages : de même aussi celui qui mérite bien de soi-même est déja par cela seul d'une utilité réelle à sa Patrie ; il lui promet un Citoyen qui la servira au besoin.

Figurons-nous que dans notre ame sont contenues deux Républiques. L'une immense & véritablement publique, à laquelle se rapporte tout ce qui concerne les Dieux & les hommes ; sous ce premier aspect, importe peu quelle partie de la terre nous ha-

bitons. L'univers alors n'eſt qu'une Patrie commune : ſuivons le ſoleil dans ſon cours, lui ſeul en meſure les bornes.

L'autre République eſt plus reſſerrée. C'eſt celle où le ſort de la naiſſance nous a attachés ; Rome, Athenes, ou quelqu'autre ; cette derniere, détachée, pour ainſi dire, de l'eſpece humaine en général, n'intéreſſe particulierement qu'une certaine portion de cette eſpece. Il eſt des hommes qui rempliſſent en même tems les devoirs qu'impoſent ces deux républiques ; d'autres, qui ne s'occupent que de la plus petite ; d'autres enfin, qui ne s'occupent que de la plus grande.

Ces devoirs ſacrés que nous impoſe la république générale des hommes, s'étendent juſques ſur notre loiſir ; peut-être même cette ſituation eſt-elle

la plus propre à les remplir ; dans quelle autre peut-on mieux rechercher si la vertu est une, ou si elle se divise ; si la probité est un don de la nature, ou si, né sans elle, on peut l'acquérir ; s'il n'est qu'un univers, ou si Dieu en a créé plusieurs, qu'il ait placés dans des lieux différens ; si tranquile dans les Cieux, il abandonne son Ouvrage à l'impression qu'il lui a donnée, ou s'il en prend toujours la conduite ; s'il s'est renfermé dans les espaces extérieurs du monde, ou s'il s'est répandu dans toutes ses parties ; si ce monde enfin est immortel, ou s'il faut le compter parmi les choses périssables. Que fait à l'égard de Dieu l'ame qui s'occupe de ces considérations ? Elle lui donne un témoin des merveilles qu'il a opérées. L'on dit assez souvent que le souverain bien consiste à vivre

au gré de la nature ; l'intention de la nature, n'est-elle pas que nous nous occupions également & de la contemplation & de l'action ?

PROUVONS à présent ce que nous avons d'abord avancé. Que chacun écoute son cœur, qu'il réfléchisse à la passion qu'il a d'apprendre tout ce qu'il ignore, à l'attention qu'il donne aux fables-mêmes, la preuve n'est-elle pas faite ? Quel est l'objet de cet homme qui s'expatrie & s'embarque pour un voyage aussi long que pénible ? Connoître ce qu'il ne connoît pas. C'est cette curiosité qui attire la foule à nos spectacles, qui ouvre le sein de la terre, qui sonde jusqu'à ses entrailles, qui parcourt l'antiquité, qui écoute avec un si grand intérêt le récit des mœurs des Sauvages.

Ce n'eſt pas ſans deſſein que la nature nous a donné un ſi grand fond de curioſité. Elle ſentoit, en nous le donnant, toute la perfection de ſon art & toute l'excellence de ſes ouvrages. Pour ſe préſenter en ſpectacle, il lui falloit des ſpectateurs. Cette dépenſe de beautés répandues ſur tout ce qui nous environne, cette grandeur, cette délicateſſe, cet éclat lumineux, tout cela n'a pas été fait pour des déſerts inhabités; ſans les hommes cependant toute la magnificence de cette profuſion ſeroit perdue.

Ne croyez pas que la nature ſe contente de ſe laiſſer appercevoir à nos regards. Elle ſe montre avec complaiſance à nos conſidérations. Examinez, pour vous en convaincre, en quel lieu elle vous a placé. C'eſt au

centre de ses merveilles les plus éclatantes. De quelque côté que vous portiez la vue, vous les rencontrez partout. Pourquoi l'homme a-t-il la tête élevée ? Pourquoi cette tête tourne-t-elle à son gré par-tout où il veut la porter, sur un pivot si flexible ? C'est afin que dès l'instant que les astres se levent jusqu'à ce qu'ils se couchent, vous puissiez les suivre dans leur cours. Poursuivons : ce zodiaque dont les signes sont distribués par un partage égal, au jour & à la nuit, à quel dessein pensez-vous que la nature vous offre sa lumiere ? C'est uniquement pour satisfaire l'impatience jalouse qu'elle a de se montrer toute entiere ; pour irriter encore en nous le desir de connoître les objets qu'elle nous dérobe, par la vûe de ceux qu'elle nous laisse appercevoir : eh ! comment

les appercevons-nous encore ? Combien en perdons-nous ? Combien de beautés nous échappent dans ce que nous voyons ? Du moins ce que nous apperçevons sans nuage est pour nous un moyen de juger de ce que nous ne voyons qu'à travers des voiles. Du moins les vérités que nous voyons clairement ont un avantage ; elles nous servent de fondement pour arriver à la connoissance de celles qu'enveloppe l'obscurité : la foiblesse de notre vûe se trace la route qu'elle peut. Quelque bornée qu'on la suppose & qu'elle soit en effet, elle a certainement assez de force pour nous apprendre qu'il étoit quelque chose avant le monde.

Les sujets de méditation que nous présente la retraite sont inépuisables. Les astres qui brillent sur nos têtes,

d'où ſont-ils ſortis ? Quel pouvoit être le cahos avant que les élémens fuſſent partagés ? Mêlés long-tems & confondus enſemble, comment, pourquoi ſe ſont-ils ſéparés ? Les corps graves ſont-ils deſcendus, les corps ſubtils ſe ſont-ils élevés par leur mouvement naturel ? Une puiſſance qui nous eſt inconnue a-t-elle ſu aſſujettir le poids des corps aux loix qu'elle leur a une fois impoſées ? Ce que l'on croit généralement, preuve la plus forte, que l'ame de l'homme tient à l'eſprit de Dieu-même, ces particules, ces étincelles de la Divinité que l'on aſſure être tombées ſur la terre, eſt-ce une vérité, ou n'eſt-ce qu'une opinion ? Toutes les merveilles dont la nature ne nous a point fait myſtere nous touchent peu ; nos inquiétudes voudroient la forcer juſ-

ques dans ses retranchemens. Ce qui est par de-là l'univers, c'est là ce que je veux approfondir. Est-ce un vuide immense, ou bien est-ce une portion de matiere renfermée dans ses bornes ? Cette matiere tient-elle à notre Univers, ou fait-elle un corps qui en soit séparé, & qui roule dans le vuide au gré du seul hasard ? Cette matiere dont est engendré tout ce qui existe & tout ce qui existera, est-ce la continuité, est-ce la divisibilité qui fait son essence ? Les élémens combattent-ils ensemble par une opposition qui en soit inséparable, ou conspirent-ils par différens moyens à la même fin ?

Toutes ces considérations sont l'objet pour lequel vous êtes né ; comparez leur étendue avec votre vie. Mais, dites-vous, si la solitude rend le

Philosophe

Philoſophe maître abſolu de ſes jours, ſi la complaiſance ne lui en dérobe rien, ſi la négligence ne lui en fait pas perdre un ſeul inſtant, s'il en eſt économe juſqu'à l'avarice, ſi ſa courſe eſt prolongée juſqu'au dernier terme de la vie humaine, enfin ſi le haſard ne lui enleve rien du tems que la nature lui a deſtiné . . . . Quand même tout cela ſeroit, je conſens à le ſuppoſer ; pour la connoiſſance de tant d'objets immortels, en vérité l'homme eſt trop mortel. Concluons : je remplis donc exactement l'intention de la nature ſi je me conſacre tout entier à lui faire l'hommage de mon admiration. La nature, ajoutez-vous, exige également deux choſes ; que l'on agiſſe, & que l'on contemple. Il eſt vrai : mais ſi la contemplation n'eſt jamais ſans action, l'on remplit ces

deux devoirs par elle-ſeule. Reſte à ſavoir, dites-vous encore, ſi lorſque vous contemplez la beauté de la nature, vous ne vous bornez pas à ce plaiſir uniquement & ſans aucun autre objet ; cette occupation eſt aſſez délicieuſe pour nous débaucher juſqu'à ce point. La réponſe à cette derniere objection eſt bien ſimple. L'on ſe donne à l'étude de la nature, comme vous vous donnez vous-même à la ſociété. Eſt-ce une agitation perpétuelle que vous enviſagez lorſque vous le faites ? Ne vous dérobez-vous pas quelquefois à vos occupations ? Ne prenez-vous pas le tems de paſſer des fatigues de la vie à la conſidération des choſes immortelles ? Qu'eſt-ce qui vous détermine à aimer la vertu même ? Son attrait dont la réflexion découvre de plus en plus les

charmes. S'il étoit possible de la séparer de la séduction qui nous en inspire le goût, il y a beaucoup d'apparence que nous en aurions peu pour elle. N'en doutez point, ce repos languissant qui ne produit rien ne naît que d'une vertu imparfaite, manquée, à peine digne de ce nom. Il faut s'assurer soi-même par l'épreuve, du progrès que l'on fait dans les sciences & dans les vertus. Tout le monde en convient. Ce n'est pas même assez de s'être fait des principes qui puissent servir de regle; il est à propos de les communiquer à la société pour en établir la vérité; pourquoi donc ne permettroit-on pas que le sage se retire quelquefois en soi-même? L'on n'en doit pas moins compter sur lui; il est toujours prêt. Les travaux dont on le chargera pourront cesser & lui man-

quer, pour lui il ne leur manquera jamais. Se consacrer à des occupations qui le rendent utile à la postérité même, voilà l'esprit du sage dans la retraite.

COMMENT pourrions-nous penser autrement, nous sur-tout qui professons le Stoïcisme ! Ces hommes comblés d'honneurs, ces capitaines célébres, ces législateurs profonds, ne les plaçons-nous pas bien loin au dessous de * Chrysippe & de Zenon? Les lois

* CHRYSIPPE dont l'occupation principale fut long-tems de conduire une voiture, fut tout-à-coup enlevé à son état par l'attrait de la Philosophie. La rapidité de ses progrès & les instructions de Cléanthe successeur de Zenon en firent après la mort de son maître le chef & l'appui des Stoïciens. Doüé d'un esprit vif, profond & subtil, il osoit quelquefois s'amuser aux dépens même de la Philosophie qu'il professoit. Le pour & contre trouvoient en lui suivant les circonstances un adversaire ou un défenseur. Vani-

que ces grands Philosophes ont été dangereuse pour les esprits foibles. Elle les jette dans un Pyrrhonisme raisonné, plus difficile à éclairer que l'ignorance même.

On peut juger du génie laborieux de Chrysippe par le nombre des Traités qu'il mit au jour. Les uns les font monter à plus de sept cens; d'autres plus modestes les réduisent à peu près à moitié. Il vouloit combattre par cette multitude d'ouvrages la fécondité d'Epicure. Mais ce dernier toujours neuf, toujours original créoit tout ce qu'il produisoit. Plan, ordre, principes, conséquences, tout étoit à lui. Chrysippe au contraire foible en principes & en raisons n'étoit appuyé que sur beaucoup de témoignages. L'un citoit, l'autre composoit. Mérite différent, quoiqu'en puisse dire un savant compilateur.

Plusieurs Historiens rapportent que Chrysippe mourut de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent. Cela étoit-il si plaisant qu'un personnage grave dût en rire, au point d'expirer? Cette mort fait-elle beaucoup d'honneur à un grand Philosophe? Qu'eût-il donc fait si le bassin avoit été d'or; le bassin seul dut exciter ce rire immodéré, puisqu'il étoit simple que l'âne mangeât les figues.

blies ne se bornent pas à une seule République : elles embrassent tous les hommes en général ; maintenir l'ordre jusques dans les siecles à venir, annoncer la vérité non pas simplement à un peuple, mais à toutes les nations qui ont été & qui seront, quels avantages pour les hommes, quelle gloire pour leur loisir ! Peut-il être un homme de bien qui ne fût trop heureux à ce prix ?

Je n'ai pour finir qu'une question à faire. * Cleanthe, Chrysippe &

CLEANTHE étoit Epirote de naissance, Journalier de profession, Philosophe par attrait de destinée. Sa pauvreté étoit extreme; les traits qu'on rapporte pour la prouver ne le sont pas moins qu'elle. La patrie des sciences, Athenes devint la sienne. Il succéda immédiatement à Zenon dont il prit les leçons, & fut le second chef de la secte Stoïcienne. A un génie infatigable il joignit une application constante & un attachement inébranlable aux principes fonda-

Zenon ont-ils obſervé les préceptes qu'ils ont donnés? Sans doute, répondez-vous. Ils ont vécu comme ils ont enſeigné qu'il falloit vivre. Pourquoi donc aucun d'eux n'a-t-il été chargé de l'adminiſtration publique? C'eſt, répliquez-vous, parce qu'ils n'étoient ni de nom, ni de fortune à l'être. Nés ſans titres, ſans caractere, en ont-ils moins eu l'art de remplir le vuide naturel de leur condition? Leur tranquilité, leur loiſir même ont été plus utiles à la ſociété que les travaux & les

mentaux de ſa Philoſophie. Des Rois deſcendirent du Throne juſqu'à ſon école. Honneur auſſi rare pour les diſciples que pour le maître. Il étoit âgé de ſoixante & dix ans lorſque les Médecins le guérirent par la diete d'une maladie conſidérable. Il eſtima peu ce ſervice; fatigué de la vie il ſe ſervit pour la perdre du remede qui la lui avoit rendue. Fin ſinguliere, qui lui procura l'avantage encore plus ſingulier de mourir à ſa fantaiſie.

agitations de ceux qui tenoient les rênes du gouvernement ; leur modestie renfermoit la profondeur de leur sagesse dans l'intérieur de leurs maisons ; on l'a percé enfin ; on a su lui rendre justice.

AJOUTONS à tout ceci quelques réflexions sur les trois états dans lesquels on fait consister le bonheur. L'un professe le plaisir, l'autre la contemplation, le dernier une action continuelle. Bannissons sur-tout cet esprit d'obstination & d'animosité si commun parmi ceux qui sont de sentiments contraires. Ce n'est pas ici une dispute, c'est un examen impartial de cette question ; ces trois genres de vie ne peuvent-ils pas se réduire à un seul sous différens titres? Le voluptueux ne contemple-t'il pas? Le contemplatif n'a-t'il pas ses plaisirs?

Celui qui n'eſtime la vie que par l'action, n'en paſſe-t'il pas une partie dans la contemplation ? Vous objectez qu'il ne faut pas confondre ce qui eſt eſſentiel à l'objet, avec ce qui ne lui eſt qu'acceſſoire. En effet cela eſt tout différent ; cependant malgré cette différence aucun de ces états n'eſt indépendant de l'autre. L'actif contemple, le contemplatif agit, le voluptueux même, rarement eſtimé parmi nous, n'admet de plaiſirs que ceux que la raiſon avoue par un ſentiment intime. Il rejette comme nous ceux qui ne produiſent au plus que des regrets; ainſi cette ſecte même voluptueuſe eſt auſſi en action. Comment pourroit-on en douter après ce beau mot d'Epicure ? Je renoncerois, dit-il, au plaiſir, je lui préfererois la douleur même, ſi le repentir en étoit

ſi près qu'il le ſuivît néceſſairement.

A quoi ſert cette diſſertation ? à prouver que la contemplation entre dans tous les ſyſtemes. C'eſt le port d'Epicure ; pour nous ce n'eſt qu'une rade, un mouillage. Chryſippe ordonne expreſſément le repos, non pas dans une inaction languiſſante, mais dans un loiſir choiſi par la raiſon même. Nous ne pouvons enfin admettre que le ſage puiſſe entrer dans le gouvernement de quelque République que ce puiſſe être. Or qu'importe par quel motif le ſage arrive à ce repos, ſi les différentes ſectes en reconnoiſſent toute la néceſſité ? Qu'importe ſi c'eſt parce que cette République qu'il cherche lui manque, ou parce qu'il manque à cette République ?

Si cette République n'exiſte que

dans notre imagination, je demande que l'on nomme celle dont on croit que le ſage peut accepter le gouvernement. Sera-ce Athenes? Les vertus y ſont opprimées par la jalouſie, * Socrate y eſt condamné à mort;

* SOCRATE engagé d'abord dans le parti des armes le quitta pour s'appliquer à l'étude de l'homme. Sa vie eſt la plus belle leçon de morale que l'antiquité nous ait laiſſée. Soit don de la nature, ſoit fruit de l'art, il diſpoſoit ſouverainement des cœurs. Le charme de la douceur préparoit en lui le pathetique de l'éloquence. On étoit convaincu, l'on croyoit n'être que touché. Le Gouvernement d'Athenes allarmé de l'empire que cet homme vertueux prenoit ſur la jeuneſſe lui défendit la continuation de ſes aſſemblées. Socrate abandonné à ſoi-même vécut dans la retraite comme il avoit vécu dans la ſociété, toujours ami de la pudeur, du ſilence, de la ſageſſe; toujours fermé dans l'opinion de regarder ces trois vertus comme les baſes du bonheur; il y joignoit encore la tranquilité.

SOCRATE à travers cette multitude incroyable de Divinités qu'adoroit le paga-

* Ariſtote n'y évite le même ſort

niſme démêla l'unité néceſſaire d'un Dieu. Il eut la fermeté de communiquer ſa découverte à ſes compatriotes. La ſuperſtition la punit de mort. Toute l'europe condamneroit de nos jours un homme qui avanceroit la pluralité des Dieux. Socrate périt pour avoir laiſſé voir qu'il n'en croyoit qu'un ſeul. Terrible incertitude des jugemens des hommes. Ce qui eſt ſageſſe & vertu dans un ſiecle, eſt traité dans un autre d'extravagance & de crime.

* ARISTOTE diſciple, rival & ſucceſſeur de Platon, Rhétoricien, Poëte, Logicien, Moraliſte, Phyſicien, a laiſſé ſur toutes ces ſciences des Traités qui font encore une partie de notre Philoſophie & de nos belles-Lettres. Il enſeigna aux hommes l'art de raiſonner, l'unique regle de penſer. Il porta l'amour & l'amitié ſi loin que les devoirs qu'il leur rendoit furent traités d'impiété. On lui fit un crime de couvrir de fleurs l'urne de ſon ami, & de regarder ſa fille qu'il avoit épouſée comme la ſource de ſa félicité. La réputation de Socrate n'avoit pu le garantir de la mort dans la ſuppoſition du même crime, l'irréligion. Ariſtote ne jugea pas à propos de laiſſer aux pieux Athéniens une ſeconde occaſion.

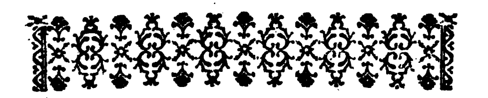
que par la fuite ; je ne crois pas que l'on puiſſe ordonner au ſage un pareil ſéjour. Sera-ce Carthage ? Des ſoulevemens continuels la déchirent ; il n'eſt pas permis au plus homme de bien d'y être libre ; la juſtice & la probité y ſont dans un ſouverain mépris. L'eſprit de cruauté contre les ennemis, contre les citoyens même, en forme le caractere ; l'on ne conſeillera certainement pas au Sage de ſe mêler d'un pareil gouvernement. Je les parcourrois toutes, je n'en

de manquer ſi cruellement de reſpect à la Philoſophie : il étoit né ſujet des Rois de Macédoine. Il quitta Athenes bruſquement & en ſecret. Fut-ce le poiſon, fut-ce le déſeſpoir de ne pouvoir comprendre le flux & le reflux de la mer qui cauſa ſa mort ? On eſt incertain lequel des deux. Un point eſt conſtant, elle ne fut point naturelle. A quoi ſert la plus vaſte étendue des plus rares lumieres ?

trouverois pas une qui pût supporter un sage, & qu'un sage pût supporter.

CETTE République que nous concevons compatible avec la sagesse n'est donc qu'une chimere. Par conséquent elle seule étant capable de nous faire renoncer au loisir, puisqu'elle ne sauroit en effet exister, le loisir nous devient à tous indispensablement nécessaire. Que quelqu'un me dise, l'on ne sauroit faire rien de mieux que de se mettre en mer; qu'il dise ensuite, il faut cependant éviter celle qui est désolée par des tempêtes subites, où le Pilote le plus éclairé rencontre des naufrages que toute son expérience ne sauroit éviter: j'imagine que c'est me dire de tenir soigneusement mon vaisseau à l'ancre.

FIN.



TABLE

Des caractères & des principales réflexions.

La lettre R. *marque les réflexions, la lettre* C. *les caractères.*

SUR LES SCIENCES.

SUR L'ESPERANCE.

SUR L'ILLUSION.

SUR LES LOUANGES.

SUR

TABLE.

SUR LES SPECTACLES.

SUR L'AMBITION.

SUR LES GRANDS.

TABLE.

SUR L'AMOUR PROPRE.

SUR LA VIE.

SUR LES PLAISIRS.

SUR DIVERS SUJETS.

SUR LA JEUNESSE.

LE LOISIR DU SAGE.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 2 Il vit qu'on s'éloignoit, *lisez* qu'on s'éloigne.

8 Ils ne l'ont connuë, *lisez* connu.

53 Prostitué un acte, *lisez* un art.

55 L'ingénuité de l'innocence ennemie, *lisez* de l'innocence, ennemie.

56 L'illusion des spectacles, *lisez* de spectacle.

63 Si l'on veut en avoir, *lisez* si l'on veut avoir.

64 L'équilibre dans tout, *lisez* vis-à vis de tout.

81 On doit apprêter, *lisez* apprétier.

83 Le Grand dont la course, *lisez* Ce Grand.

85 L'amour même à la passion, *lisez* au devoir.

87 Vous plaigniez-vous, *lisez* vous plaignez.

91 Après le jour, *lisez* les jours.

96 Ce duelle, *lisez* ce duel.

133 Ils n'osont le servir, *lisez* ils nosent.

187 A ce qu'elle aime ; *lisez* à son amant.

APPROBATION.

J'Ai lû par odre de Monſeigneur le Chancelier le Manuſcrit qui a pour titre l'*Amuſement de la Raiſon*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher qu'on n'en permette l'impreſſion. A Paris le onze Mars mil ſept cens quarante ſept.

FLONCEL.

Le Privilege ſe trouvera à la fin de la Grammaire Géographique.

De l'Imprimerie de GISSEY.



